

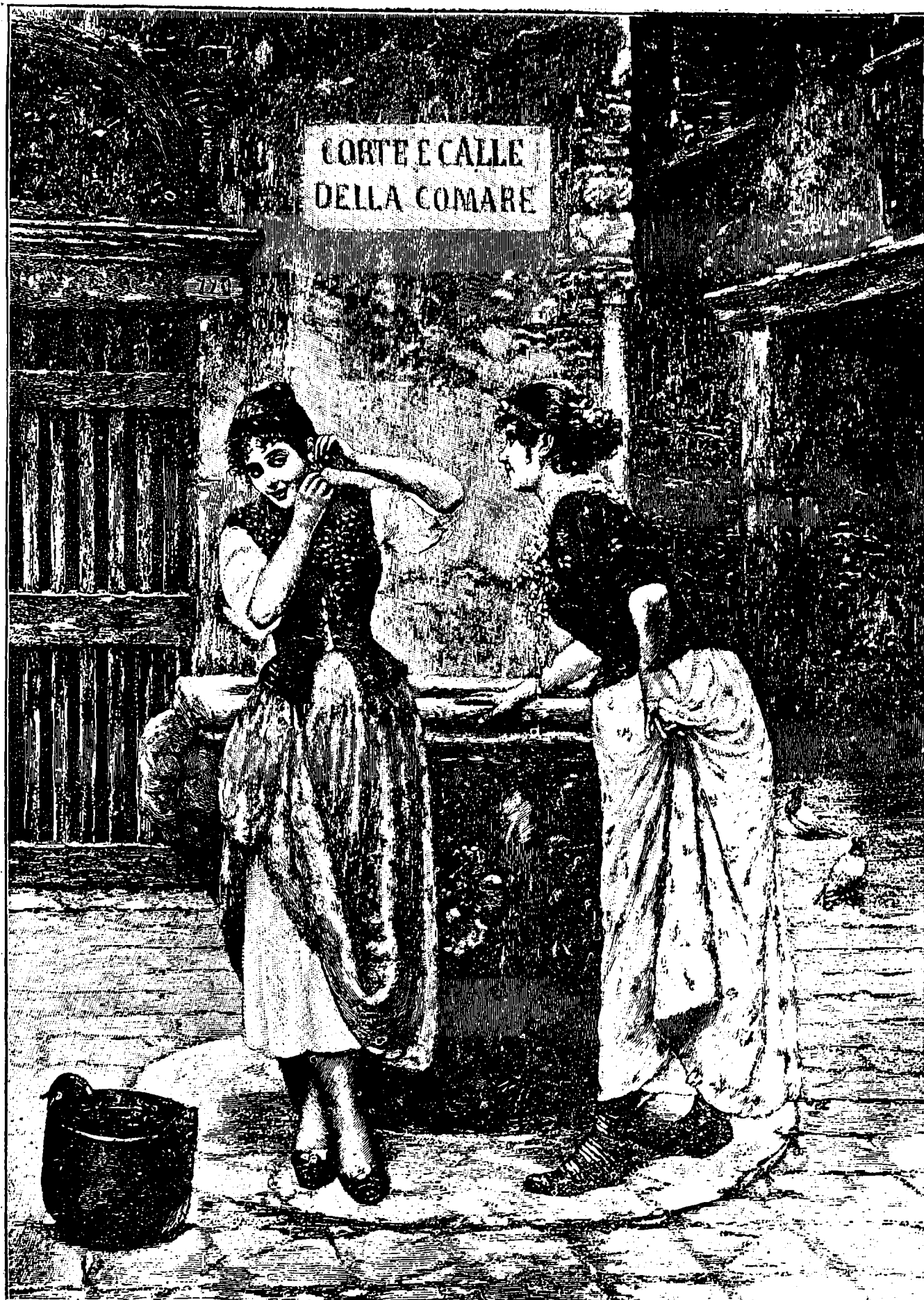
5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 44
Montreal, 31 Mars 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LES RIVALES À LA FONTAINE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Propriétaires.

MONTRÉAL, 31 MARS 1900

UN GENDRE AIMABLE



La belle-mère.—Non, mon cher gendre, je ne veux pas entendre parler de la création.

Le gendre.—Vous avez tort, chère belle-mère; croyez-le bien, le feu purifie tout.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Ces jours derniers, le ministère de l'agriculture nous faisait le gracieux envoi d'un exemplaire de l'« Annuaire statistique » (pour 1898).

C'est à coup sûr le plus intéressant des livres officiels qui émanent de l'administration fédérale, et je ne suis pas loin de croire qu'on lui donne une couverture lilas, pour qu'on n'aille pas l'envelopper dans le même oubli que les autres documents universellement connus comme livres bleus.

Cet annuaire est une ingénieuse et étonnamment complète agrégation de renseignements sur notre pays — et aussi sur les autres, quand il y a directement ou indirectement rapport avec le nôtre.

Je remercie donc qui de droit pour cet envoi au SAMEDI, et je conseille à ceux de nos lecteurs qui se composent une bibliothèque sérieuse, de ne pas se priver de l'annuaire.

* * *

Ce ne sont pas les collections qui manqueront à l'Exposition universelle; en attendant, on en signale de vraiment curieuses.

La Revue des jeunes filles vient de publier une série d'articles sur les collections et les collectionneurs. Le dernier est consacré aux collections bizarres. Ce ne sont pas toujours les moins intéressantes et les musées leur doivent des documents précieux. Le roi Stanislas collectionnait les bocaux de pharmacie et cette série de bocaux, légués au musée de Nancy, constitue un trésor inappréciable pour l'histoire de la céramique. La reine Victoria s'est fait, dans sa jeunesse, un petit musée de cachemires qui conserve, aujourd'hui, toute sa valeur d'art, malgré la défaveur où sont tombés les châles de nos grand-mères. A l'exemple de Flaubert, qui rêvait de constituer un musée d'horreurs, Courteline achète, chez les revendeurs, tous les tableaux qui se distinguent par un sujet stupide; combien cette collection ne serait-elle point instructive si la fortune de Courteline lui permettait d'y joindre tant de peintures que les riches bourgeois acquièrent à prix d'or? Le compositeur Clapissou avait réuni d'innombrables sifflets; obsédé de cette manie, il n'osait plus faire représenter ses pièces de peur que son musée ne se mit de lui-même en mouvement et cette crainte n'était pas si folle. On a vendu en 1888, à Londres, une collection de fauteuils historiques; on y voyait celui de Shakspeare, celui d'Anne

Boleyn, ceux de Napoléon, de Louis XIV, de Byron: et, par leur amplitude, leur rembourrage, leur simplicité ou leur luxe, ces sièges disaient avec éloquence la conformation, les habitudes, les mœurs et les goûts des illustres personnes qui s'y étaient assises. Le graveur Jules Jacquemart passa toute sa vie à classer de vieilles chaussures. Sa collection est maintenant au musée de Cluny où elle forme une série d'un intérêt unique pour l'histoire du costume. D'autres rassemblent des pipes.

MISTIGRIS.

DANS UN PETIT RESTAURANT

Réflexion d'un garçon: Plus les portions se raccourcissent, plus le nez des clients s'allonge.

POUR VARIER

Le juge.—Les deux témoins ne racontent pas la même histoire.

L'avocat.—Votre Honneur, c'est moi qui ai arrangé cela. De fait, je ne voulais pas que la cause fût trop monotone pour vous.

COUR D'ASSISES

—Quel motif vous a poussé à mettre le feu à la demeure de ce fermier?

—C'était mon ennemi, je voulais me venger!

Le président (qui connaît ses auteurs).—Allons donc! vous devez savoir que la vengeance est un plat qui se mange froid!

QUESTION DE GOUT

—Garçon! qu'est-ce donc que ce gruyère que vous venez de me servir? Il est mouillé.

—Oh! monsieur, c'est la qualité, en cette saison, le bon gruyère pleure.

—Ah! alors, emportez celui-ci et donnez-m'en un autre qui soit consolé!

CHEZ LE CRITIQUE

L'auteur.—Mon cher maître, je vous apporte mon dernier volume de vers.

Le maître.—Trop aimable, en vérité. (A part.) Son dernier... S'il pouvait dire vrai.

PLUS VITE FAIT

Hippolyte Lucas, un écrivain auquel la critique n'a guère reproché que son long nez, jouait, affligé d'un gros rhume, aux échecs avec Louis Desnoyers.

—Mouchez donc votre nez, mon cher, dit Desnoyers avec d'autant plus d'humeur qu'il voyait la partie perdue.

—Mouchez-le vous-même, répondit Hippolyte Lucas, Il est plus près de vous que de moi!...

UN GAFFEUR

Le jeune Alex a été invité au bal de Mme XXX. Pour s'excuser de n'avoir pas fait une visite de digestion après un dîner auquel il a été convié chez cette dame, il trouve cette formule délicate:

—Voulez-vous m'excuser, madame, de ne venir chez vous que les jours qu'on s'amuse?

DANS UN SALON

Un amateur est en train d'exécuter depuis une demi-heure un solo de flûte qu'on écoute avec politesse... et résignation.

Un grincheux.—Que pensez-vous de cette flûte?

Un autre grincheux.—Mon Dieu, j'espère qu'à force de souffler dedans il finira par la boucher.

UN COMMENCEMENT

Maman donne des pastilles de réglisse à sa fille qui est enrhumée.

—Eh bien! et moi? dit son petit frère.

—Est-ce que tu tousses, toi?

—Je tousse presque.

ENTRE FÉTARDS

—Enfin, pourrais-tu m'expliquer comment, malgré nos nombreuses libations, ton nez a conservé sa couleur naturelle, alors que le mien est devenu pourpre?

—Ah! voilà, mon vieux, c'est bien simple, je ne bois que du vin blanc.

EN SURNOISE

On parlait, l'autre soir, de la mort du célèbre médecin, XXX, et Mme de B. dit: la Mort a eu peur de lui; elle l'a pris endormi.

A SAINT XXX



Le médecin.—Paraît que le capitaine des pompiers s'est éteint cette nuit.

Le rentier.—Ce sera bien la première fois qu'il aura éteint quelque chose.

L'ENVIE



Pamélette.—Comme je voudrais être riche ! On est toujours habillé de ce qu'il y a de mieux et tous les jours on a assez de bonbons pour se rendre malade...

MOSAÏQUE

Il serait peut-être temps que la lutte qui se poursuit entre deux peuples civilisés, dans l'Afrique australe, prit fin.

Quel que soit le perdant, en cette partie, la race blanche dont nous sommes n'a rien à y gagner.

Ce sera toujours, dit un rédacteur du *Journal Illustré*, un peu du prestige des "visages pâles" qui s'en ira, et, ma foi, à cette aurore du *xx^e* siècle, nous n'en avons pas à revendre—du prestige—pauvres visages blêmes que nous sommes !...

La race jaune monte... monte... telle une marée, avec ses qualités industrielles et commerciales, toute pleine de patience et d'économie, prête à conquérir les marchés du vieux monde.

Les Japonais se sont révélés des stratégestes habiles... Un de leurs savants, Kitasato, a découvert le sérum anti-tétanique... et, dans une autre branche de l'activité humaine, on fabrique, dans le pays des chrysanthèmes, des allumettes "suédoises" à deux ou trois centimes la boîte... qui prennent mieux que les nôtres à deux sous.

Des Parsis spéculent au Stock-Exchange et ruinent des *gogos* européens.

Il y a d'opulents Chinois qui possèdent des écuries de courses, et leurs chevaux ont eu des succès sur le *turf*, à Shanghai et à Calcutta.

Déjà l'on peut prévoir le jour où les Célestes gagneront le Derby d'Epsom et le Grand-Prix de Paris...

C'est surtout dans l'Afrique australe, théâtre de la guerre actuelle, que cette concurrence des races dites inférieures menace la suprématie de notre race qui se dit — peut-être à tort — supérieure.

Écoutez ce que dit à ce sujet M. Vigouroux, chargé d'une mission dans l'Afrique du Sud.

"La puissance des noirs, depuis quelques années, a fait de grands progrès, et cela pour deux causes : d'abord les noirs se sont enrichis par le travail, et, en deuxième lieu, leur nombre a augmenté considérablement depuis que, grâce aux Européens, ils ont cessé de s'entretuer..."

"On voit des propriétaires cafres qui ont à leur service des domestiques blancs. Ces derniers sont d'anciens propriétaires qui ont perdu, pour quelque cause, leurs terres ; ils ont dû entrer au service de leurs anciens domestiques, mais ils l'ont fait, cependant, à une condition qui ne laisse pas d'être originale : ils sont devenus domestiques, mais ils continuent à se faire appeler par les Cafres qui leur commandent : "maîtres".

"Ces noirs ont reçu une éducation qui, pour quelques-uns d'entre eux, est fort complète... latin, grec, etc. Et c'est pourquoi une crise est à prévoir. Il faut, devant ce danger, que les blancs cessent de se diviser, et qu'ils trouvent entre eux quelque *modus vivendi* acceptable. Sinon, il se pourrait que les noirs les missent un jour d'accord en les expulsant les uns et les autres dos à dos."

* * *

Le *Reporter* nous donne de curieuses indications sur la reliure et ses origines. La reliure, dit-il très justement, mérite d'être classée parmi les beaux-arts.

Les relieurs des premiers siècles de notre ère étaient d'habiles décorateurs. Les livres avaient alors une telle valeur qu'on les enchaînait aux tables et aux rayons des bibliothèques. C'est une précaution qui ne serait pas toujours inutile actuellement, même en dehors de la question de reliure.

La découverte de l'imprimerie fit augmenter le nombre des volumes. On se servait surtout des cuirs africains et du Levant. Nos ancêtres ornaient superbement les livres, chaque ligne demandait un travail laborieux et artistique. Raphaël ne dédaigna pas de dessiner des arabesques pour des livres.

Le promoteur de l'art de la reliure fut Jean Grolier, trésorier de France. Lorsqu'il mourut en 1565, il laissa 3,000 volumes. Tous étaient reliés et les couvertures étaient dessinées par les meilleurs artistes de l'époque, ils sont maintenant éparpillés aux quatre coins du monde.

Grolier fut le premier qui inscrivit le titre sur le dos des volumes. Un autre Français, Jean le Gascon, surnommé "le relieur des relieurs", dessina les couvertures d'une grande quantité de livres actuellement d'une valeur inestimable ; ces livres appartenaient autrefois aux rois de France.

Au moyen âge on se servait de veau et de chevreau pour la reliure.

Les livres modernes n'atteignent pas une semblable renommée et dans deux ou trois cents ans on ne se les disputera pas avec autant d'acharnement que leurs aïeux.

De nos jours en recherche avant tout l'utile.

Le mouton et la vache sont mis à contribution par les relieurs modernes.

Il y a peu de temps, on fit une commande de 8,000 peaux colorées pour la reliure d'un nouveau dictionnaire. Quel énorme troupeau mis en bibliothèque !

Les volumes présentés au pape à l'occasion de son jubilé étaient en veau blanc. Le travail en fut très admiré.

Quatre volumes commandés à New York par le tsar sont les plus beaux spécimens de ce genre de travail que l'on ait vus en Amérique. Trois sont reliés en phoque noir doublé de soie rouge, le quatrième est en phoque rouge doublé de soie blanche. Les fermoirs sont en or. Ce sont des albums contenant des extraits de journaux et revues américaines ayant trait à la mort et aux obsèques d'Alexandre III et au mariage de Nicolas II.

OMNIBUS.

LE PLUS CONTRARIÉ

La fille.—Papa, cela vous contrarierait-il beaucoup si je me mariais sans votre consentement ?

Le père.—Cela contrarierait encore plus le jeune homme.

PAS SI BÊTE

Une brave ouvrière voyant revenir son mari horriblement gris :

—Mais, pour l'amour de Dieu, dis-moi donc quel plaisir peux-tu éprouver à t'enivrer ainsi ?

—Ah ! non, par exemple, je ne le dirai pas ; si tu le savais, tu en ferais autant...

UN COMMENCEMENT

Le père de Bob parle des événements du Transvaal et ne cache pas ses sentiments en faveur des Boers.

—Je voudrais, dit-il, pouvoir prouver par des actes combien ils me sont sympathiques.

Bob (insinuant).—Si tu supprimais mes leçons... d'anglais.

UNE CHUTE DANGEREUSE



Elle.—Ah ! mon pauvre Achille, comme je suis fatiguée... je tombe de sommeil... mais pourquoi te recules-tu ainsi ?

Lui.—De crainte que tu ne tombes sur moi !

ILLUSION PERDUE



I

—Vous vous figurez peut-être que ce monsieur encapuchonné est le géant du Musée XXX ? Détrompez-vous...



II

La preuve.

MIGRATIONS

Quand le soleil, plus pâle, luit,
Quand, sous le girre, chaque nuit,
Des roses meurent ;
Quand, écho des bonheurs passés,
En éroquant les trépassés,
Les cloches pleurent :

Quand la brume voile les bois,
Les rossignols, tristes, sans voix,
Et les fauvettes
S'en vont vers d'autres régions,
Déjà, tremblent, dans nos sillons,
Les abouettes.

Révent de nids, d'horizons bleus,
Rapides, hardis, les frileux
Fouillent l'espace,
Reposant, au milieu des mers,
Sur les rochers ou les steamers,
Leur aile lasse...

Hélas, combien peu reviendront,
Quand les souffles d'Avril mettront
Nos cœurs en fête ;
Combien, hâtant leur vol, en vain,
Périssent, surpris en chemin,
Par la tempête...

Par l'orage et le vent battus,
Ils tombent, plaintifs, éperdus,
Les oiseaux frêles,
Et la rafale aux bords furieux
Couvre, sans pitié, corps soyeux,
Soyeuses ailes !...

C'est pourquoi, quand le ciel est clair,
Et que, dans les hauts, en l'air,
Changent les mousses,
On entend s'élever des flots,
Sous les ventures des îlots
Des voix si douces !

MME DRUT-FONTÈS

DESIRÉE

Lorsque je vis Dieppe pour la première fois, il y a plusieurs années, il était tout pavoisé en l'honneur de régates qui devaient avoir lieu le lendemain, et l'on trouvait difficilement à s'y loger.

Ne tenant pas à payer un prix fou une chambre sans air dans un hôtel de troisième ordre, je poussai jusqu'à la petite station balnéaire de Pourville.

Les quatre kilomètres qui la séparent de Dieppe me parurent une promenade, tant la route qui surplombe la mer est admirable.

Entre ses falaises blanches, Dieppe, drapeaux au vent et vitres enflammées, flambait au soleil.

La ville disparaît bientôt, et la mer se dévoile derrière un bois de sapins rabougris et tortus ; puis la route tourne, et de nouveau largement se découvre la belle nappe d'eau montonnante.

Des îles éphémères et mouvantes, ombres de nuages qui passent au ciel, se forment, s'allongent et s'effacent.

Des voiles passent à l'horizon lointain, et lentement, descendent derrière sa mystérieuse ligne, comme dans un abîme.

Si j'avais un abri assuré pour la nuit, je resterais jusqu'au soir à ce tournant.

En arrivant à Pourville, je n'y aperçus d'abord que des chalets à louer : trop grand cela, trop beau ! Faudrait-il retourner à Dieppe ? Je commençais à le craindre lorsque, tout à coup, je découvris, blottie dans une échancreuse du terrain, une petite maison dont l'écriteau n'annonçait qu'une chambre à louer. Elle possédait ce charme qui se sent plus qu'il ne peut se décrire, et qui parfois manque à de belles demeures.

Elle regardait la mer ; quelques pots de fleurs ornaient ses fenêtres basses ; et, près de sa porte, un banc disait hospitalièrement : " Reposez-vous."

J'ai peut-être oublié des détails qui me frappèrent alors, mais ce sont bien les principaux traits de sa physionomie qui me charmèrent.

Avec une confiance vraiment singulière, comme si j'étais sûre que la chambre à louer me conviendrait, j'entrai dans la première pièce, où j'entrevois deux femmes. Leur grande ressemblance m'apprit qu'elles étaient mère et fille. La mère, de traits fins, était fanée et lourde. Le teint de la jeune fille n'avait pas encore perdu cette fleur délicate qu'enlèvent si vite les durs travaux, son visage gardait la pureté de ses contours, et sa taille sa souplesse. C'était une bien jolie fille.

Elle parut toute contente quand je demandai à visiter la chambre, et avec empressement m'y conduisit.

Dans cette chambre close, je ne vis d'abord que le cœur, découpé dans le volet, qui tremblait et se dessinait lumineusement sur l'édredon rouge du lit.

Elle poussa le volet, et une petite anse gris-bleu, que traversait à ce moment une barque, m'apparut comme un lac solitaire. Et je fus prise.

La jeune fille, le visage coloré, regardait aussi. Je sentis que cette barque l'intéressait vivement.

" Est-ce votre père qui revient de la pêche ? " lui dis-je.

— Mon père, il y a longtemps qu'il est mort ; j'étais toute petite. Il a péri loin, en pleine mer, on n'a point retrouvé son corps ; mais ma mère a fait élever dans le cimetière une croix à sa mémoire... Ça c'est la barque de Pierre Hardy.

" Un promis peut-être ? "

Elle inclina la tête en souriant.

— Il y a longtemps qu'on se parle, on s'aime bien. Nous nous marierons à l'hiver.

En quittant la fenêtre je donnai un coup d'œil à la chambre. Je me souvins seulement qu'une corbeille dorée sous globe, garnie de roses mousseuses artificielles, plantées dans de la mousse jaunie, garnissait la cheminée, avec deux grands coquillages, et que, quand la jeune fille ouvrit l'armoire, une fine odeur de lavande se répandit.

Une chose m'importait surtout, c'est qu'en ne fermant point le volet, j'apercevrais, au réveil, la petite anse.

Je louai la chambre pour un mois, et j'allai visiter les environs de la maison. Trop rudoyées par le vent de mer, les plantes du jardinet étaient grêles.

La jeune fille, qui m'avait suivie, me fit prendre un sentier raide qui grimpe jusqu'en haut de la falaise. A perte de vue, la mer bleue, glacée de gris, s'étendait.

" Que c'est beau ! m'écriai-je avec transport.

— C'est beau, mais c'est triste, répliqua la jeune fille, de sa douce voix un peu chantante.

Et elle me raconta que dernièrement une tempête avait fait quatorze orphelins, rien que dans ce coin de terre.

En revenant, je demandai son nom à la jolie fille : elle s'appelait Désirée ; ce nom lui allait tout à fait bien.

Déjà en pleine confiance avec moi, elle me parla longuement de son promis, ne disant plus Pierre, mais tout tendrement " Mon Pierre ".

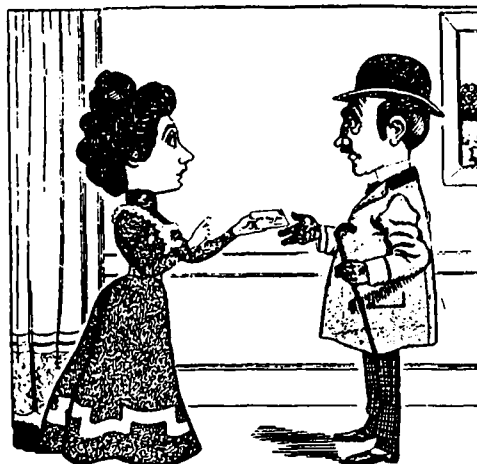
C'était un beau gars et bon et courageux et rangé. Jamais il ne buvait un coup de trop ; c'est rare cela. Enfin elle m'en traça un tel portrait qu'il me tardait de le connaître, ce beau Pierre de tant de vertus.

Le lendemain, en passant devant la porte entr'ouverte de mes hôtes, j'aperçus un jeune pêcheur de bonne mine qui, tout en déroulant un filet, levait vers Désirée un regard très épris.

Je n'en doutai pas un instant, c'était bien l'aimé.

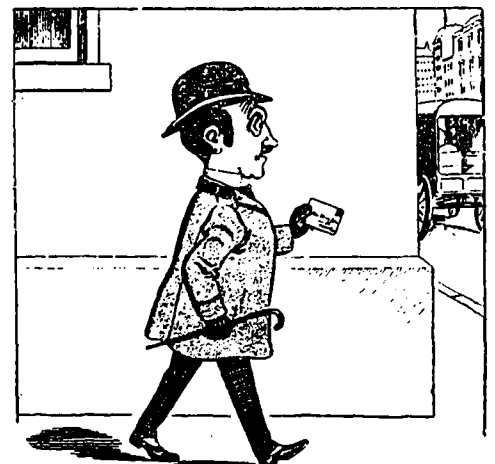
J'entrai, et Désirée toute fière, toute heureuse, me présenta son promis.

COLÈRE INTEMPESTIVE



I

Mme Boilot. — George, dépose donc cette lettre dans une boîte postale sur ton chemin.



II

M. Boilot (en route). — Il ne faut pas oublier cette lettre, car il y aurait du grabuge. Heureusement qu'il y a une boîte tout près...



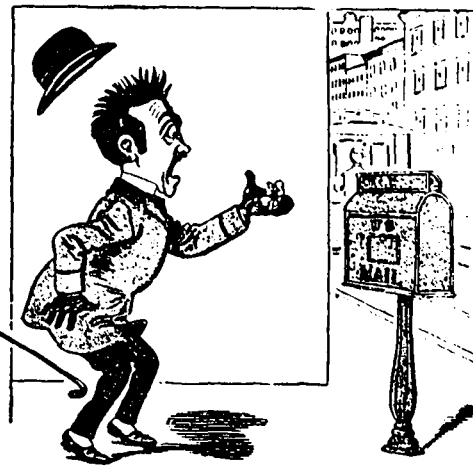
III

...Je ne puis sans me fâcher penser au sale tour que Lafouine m'a joué hier !...



IV

...Mais je me vengerai... Je le réduirai comme ..



V

...Bon ! voici la boîte... Jérusalem ! Dans quel état j'ai mis la lettre !!! Ça va être beau à la maison, ce soir...

Il venait lui apporter son filet à raccommoder. Il fallut la chercher longtemps, et à deux, la maille rompue.

Il me parut, sans lui en faire un crime, que l'amoureux l'avait inventée, cette maille, pour voir de tout près de beaux yeux tendres, et rencontrer de douces mains.

Je passai un mois entier à Pourville, à contempler la mer à toute heure.

La nuit même j'ouvrais ma fenêtre pour l'entrevoir et l'entendre. On eût dit qu'Elle rôdait autour de la maison, arrivait à son seuil, allait entrer, tant son soufuffle profond résonnait proche dans la nuit ; et j'en aimais la demi-frayeur éprouvée.

Parfois, comme poussée par une force mystérieuse, je prenais le petit sentier et grimpais sur la falaise pour voir, par une fraîche nuit de septembre, le spectacle de la mer phosphorescente, ou le flot bercer au loin le pâle visage de la lune.

Pendant mon séjour, elle n'eut pas un seul accès de colère, et ne fit, Dieu merci, ni veuves ni orphelins ; je n'en emportai donc que de bons souvenirs.

A l'hiver, gentiment, Désirée me fit part de son mariage avec "son Pierre" et je lui envoyai, avec un petit cadeau, de très sincères vœux de bonheur...

* * *

Plus de dix ans se sont écoulés depuis mon séjour à Pourville, et le souvenir vient d'en être brusquement et douloureusement ravivé en moi.

Une affreuse tempête a sévi sur les côtes de Normandie ; deux colonnes du journal sont remplies par le récit de ce sinistre, et mon cœur se serre à la vue d'un nom un peu oublié, que je découvre parmi les victimes : Pierre Hardy, trente-sept ans, marié, père de six enfants.

Pauvre Désirée !

Il me semble entendre sa douce voix chantante, répondant là haut, sur la falaise, à mes exclamations enthousiastes devant la mer :

"C'est beau, mais c'est triste."

LOUISE MUSSAT

RÉFLEXIONS

Lorsque le voyageur mélancolique laisse errer ses yeux sur les talus qui bordent la voie ferrée, il éprouve toujours, en hiver, une impression pénible ; cette longue pente de terre battue, grisâtre, émietlée, est si dépourvue de vie ; une teinte uniforme, que ne coupe ni un brin de verdure, ni un mouvement d'être vivant, se déroule à ses yeux, court comme une nappe lisse de pâte de papier sous les cylindres. Et cette image, vide du tressaillement imperceptible que donne la moindre existence animale ou végétale, est pour lui déprimante et lassante.

Qu'il refasse le même chemin, qu'il suive à nouveau la voie brisée de ces talus morts, quatre mois après, il les reconnaîtra à peine : ça et là des violettes ont poussé leurs tiges timides et de toutes parts, la vie se manifeste, là où il croyait que le germe de vie était à jamais détruit.

Eh bien, il y a dans la vie morale des phénomènes aussi surprenants ; et celui que je viens de vous rappeler nous est un enseignement ; il nous permet de comprendre ceux de l'ordre immatériel que nous saisissons malaisément.

Ces talents incultes, morts, ce sont des âmes qui nous semblent incapables de vie morale. Elles sont arides ; les sentiments élevés n'ont point de prise sur elles ; les actions généreuses ne les enthousiasment pas. Noyées dans le flot bourbeux des préoccupations matérielles, elles ne s'intéressent que de vifs intérêts et de choses mesquines.

Ces êtres qui ne connaissent point de mobiles supérieurs, qui ne voient comme but à leur activité, que le résultat immédiat, grossier et tangible, sont donc perdus pour ces régions nobles vers lesquelles tout être humain doit tendre ?

Non ; il suffit à leurs ténèbres d'un gai rayon de soleil printanier ; il suffit à leur froid engourdissement d'un peu de chaleur pénétrante, enveloppante.

Et, semblables aux talus, qui s'éveillent et trouvent en leurs profondeurs

des germes de végétation insoupçonnés, ces êtres inférieurs se dilateront peu à peu et produiront, eux aussi, ces fleurs délicieuses, dont la Providence a mis une semence dans le cœur de chaque créature.

Je crois qu'il est inutile de rappeler ceci aux âmes de bonne volonté qui me lisent ; elles sont trop tentées de limiter leur champ d'action à ceux qui leur ressemblent, qui pensent comme elles, et qui sont élevés comme elles dans les nobles sphères.

Ce n'est pas à ceux-là, seulement, que nous nous devons ; il faut aller chercher par la main ceux qui n'ont pas encore senti les beautés de la vie immatérielle, ceux qui ne comprennent pas que les besoins de l'âme sont impérieux autant que ceux du corps, et qu'il y a toute une vie en dehors de ce que leurs yeux ont coutume de voir.

Il faut être, pour ces malheureux, le soleil qui éclaire et vivifie, non pas avec une brusquerie de moralisateur qui éloigne, mais une charité attirante qui sait convaincre parce qu'elle sait aimer.

Quel bonheur intime, si nous avons pu faire fleurir, sur une de ces âmes arides et desséchées, la fleur la plus humble et la plus délicate !

M. R.

ENCOURAGEMENT

Madame Célestine.—J'ai entendu dire que vous n'étiez pas Lien, et j'ai pensé que je devais venir vous encourager.

Madame Philidor.—Je suis vraiment souffrante depuis quelque jours.

Madame Célestine.—Le docteur ne pense pas que vous en réchappiez, n'est-ce pas ?

Madame (devenant pâle).—Mais oui, il dit que ce ne sera rien.

Madame Célestine (secouant la tête).—Bien. Le médecin de Mme Taupin lui a dit la même chose, et elle avait exactement la même maladie que vous, mais elle est morte.

UN ENFANT QUI PROMET

Un enfant bien sage n'est autre que le petit Henri.

L'autre jour, il s'adresse à sa mère de sa voix la plus douce et lui dit :

—Petite mère, tu serais bien gentille si tu voulais me permettre de

prendre la tablette de choco-

lat que tu as laissée sur la

commode. Et moi, en retour,

je serai bien sage.

—Tu me le promets ? Al-

lons, prends la.

Mais le petit Henri ne

bouge pas.

—Pourquoi n'y vas-tu pas,

mon enfant ?

—Oh ! maman, ce n'est

pas la peine. Je l'avais man-

gée avant de te la demander.

UN CERCLE VICIEUX

Damien.—Oh ! Quand il a

de l'argent, il le dépense.

Gulien.—Oui, mais il n'en

a jamais.

Damien.—C'est parce qu'il

dépense tout.

PLUS D'ARGENT

La nièce.—Est-ce que le se-

cond amour d'un homme dif-

fère de son premier amour ?

La tante.—Oui, en ce qu'il

y a généralement plus d'ar-

gent.

BUREAUCRATIE



—Mais, monsieur, je ne sais pas signer !
—Ça ne fait rien ! Écrivez là que vous ne savez pas signer.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

La Société St-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York fêtera son cinquantenaire par une série de fêtes qui dureront trois jours : les 9, 10 et 11 juin prochain. Il y aura successivement pique-nique, messe solennelle avec sermon de circonstance et grand banquet. Nous devons au président

PÊCHE INATTENDU



I

du comité exécutif de ces fêtes envoie à tous les Canadiens-français :

Compatriotes :

Fondée durant la première période de l'année 1850, la Société St-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York a résolu de célébrer le CINQUANTENAIRE de son existence par une série de fêtes solennelles qui seront données à New-York les 9, 10 et 11 juin prochain.

La Société compte sur le gracieux concours et la participation active de toutes les associations canadiennes-françaises des États-Unis et du Canada, pour donner à ses noces d'or un éclat dont le retentissement ne pourra manquer de rejaillir sur les milliers de nos nationaux disséminés sur ce vaste continent. A son titre incontesté de sœur aînée des associations canadiennes-françaises aux États-Unis, la Société St-Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York réclame en outre l'honneur d'avoir été l'instigatrice, en 1865, de la première Convention des Sociétés canadiennes-françaises dans ce pays.

D'aussi heureuses initiatives, chers compatriotes, ne peuvent manquer d'enrôler votre patriotique adhésion, et d'avancer la Société sent qu'elle peut compter sur votre coopération enthousiaste aux fêtes de son cinquantenaire, dont le programme est esquissé par lettre accompagnant ce document.

Que l'on nous permette, toutefois, de jeter un coup d'œil sur le passé, afin d'apprécier le travail accompli dans les rangs de nos nationaux depuis que notre Société inscrivait sur sa bannière l'impérissable principe de la force dans l'union, avec ses deux corollaires inéluctables : communion dans les idées nationales et conservation de la langue maternelle. L'étonnement grandit devant les étapes fournies par l'application de ce principe géant, et le légitime amour-propre national se sent aiguillonné par les développements multiples qui se sont succédés depuis la fondation de l'œuvre en 1850.

En effet, les Sociétés de la St. Jean-Baptiste sont aujourd'hui implantées dans la plupart de nos centres canadiens, contribuant presque partout à l'érection de la paroisse canadienne avec ses maisons d'éducation, maintenant ainsi l'autonomie de la race à l'aide de la langue française, et donnant aux Canadiens-Français la force cohésive, barrière souveraine à l'assimilation.

De plus, les Conventions canadiennes-françaises ont, de leur côté, continué depuis 1865 cette œuvre de rapprochement et de cohésion, et elles ne manqueront pas de poursuivre fermement et sagement vers la solution des problèmes qui se rattachent intimement aux intérêts de nos compatriotes.

C'est avec un légitime orgueil que la Société St. Jean-Baptiste de Bienfaisance de New-York contemple ce travail gigantesque, partiellement accompli, et auquel, la première, elle a donné l'impulsion. Elle a foi dans le parachèvement de l'œuvre, par l'intermédiaire du patriotisme, du dévouement proverbial des nôtres et de la bonne volonté générale.

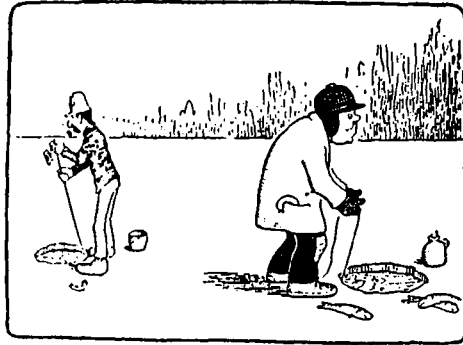
* * *

Travail gigantesque, en effet, répéterons nous. Sur le sol canadien, il serait déjà remarquable ; à plus forte raison, quand l'on songe qu'il s'est opéré à l'étranger, doit-on se sentir émus et fiers à la fois.

du comité exécutif --- M. Hogue, l'un des plus distingués compatriotes que nous ayons de l'autre côté - les détails de cette fraternelle démonstration. C'est aussi à lui que devront s'adresser (encoignure de Spring et Washington, N. Y.) ceux qui voudront y participer. Espérons que beaucoup d'ici et des centres canado-américains répondront à l'appel. M. W. Collin, le secrétaire (1670 Second Avenue), se met aussi à la disposition de tous.

Voici l'adresse que le

New-York, mars 1900.



II



III

Si, par hasard, il a quelques minutes de rêverie ou d'absence, tout de suite un tumulte se propage ; un léger brouhaha d'abord, des chuchotements...

Les petits fauves se réveillent, constatent l'inattention de leur dompteur et se disposent à en profiter pour le dévorer. Bientôt des rires fusent, des boulettes de papier mâché s'écrasent sur le tableau noir, des flèches de papier volent.

Le pion alors se réveille. Il assène sur son bureau un terrible coup de règle, comme s'il voulait fendre le crâne d'un ennemi imaginaire, et sa voix tonne.

— Untel, en retenue pour dimanche !... Untel, vous me copiez cent vers !...

— Mais m'sieu... mais m'sieu...
— Untel, passez à la porte !

Et, grâce à ce régime de terreur, le silence retombe plus morne sur les écoliers courbés, à moins qu'un de ces grognements collectifs, à bouches fermées, que connaissent bien tous ceux qui ont passé par le collège, ne vienne venger les victimes et jeter le pion dans une irritation profonde autant que vaine.

LA CHOSE REMARQUABLE

Bouleau. — Le fait qu'il a eu vingt-quatre enfants n'est pas ce qu'il y a de plus remarquable dans ce cas.

Bouleau. — Qu'est-ce donc ?

Bouleau. — Le fait qu'il a été capable de les supporter.



IV

Le SAMEDI s'associe de tout cœur et dès maintenant, à cette légitime glorification d'un passé si honorable et si fécond. Il fait appel aux vingt mille compatriotes du Canada et des États-Unis dont il est le visiteur hebdomadaire, pour que toutes les sociétés nationales dont ils font partie soient représentées à ces fêtes de juin, fêtes dont l'ordonnance est d'ailleurs marquée au coin par le bon goût, le savoir-faire et cet heureux mélange d'utile et d'agréable qui a toujours caractérisé les entreprises des nôtres de New-York.

KODAK.

LE PION

Tout noir et tout sec, il se dresse devant des yeux d'enfants comme un long poteau hostile, muni de divers écriteaux portant ces inscriptions : "Défense de rire !" ou "Défense de parler" ou "Défense de rêver".

Son devoir, c'est justement d'être désagréable à tous ces jeunes êtres qui l'entourent. Il est là pour leur montrer le côté pénible et rigoureux de la vie, pour réprimer leur exubérance si naturelle.

Le professeur peut s'intéresser à eux, aux efforts et aux ardeurs de leurs intelligences naissantes ; il les suit, il les stimule, parfois il les exalte ; il peut communiquer avec eux.

Le pion n'a pas cette ressource. Ils sont devant lui silencieux, mornes, fermés, courbés sur leurs pupitres, travaillant dans le silence de l'étude où ronronne le gaz, le silence à peine coupé de temps en temps par des chuchotements qui lui font dresser la tête et crier d'une voix rogne : "Du si ence !" ou par le froissement des dictionnaires feuilletés. Sa tâche n'a rien d'intéressant, rien d'utile, rien d'aimable. Et c'est pour ça qu'il n'est pas aimé.

Il est le gardien de tous ces enfants, mais il est aussi leur prisonnier. Et il leur en veut presque autant qu'ils lui en veulent. Il est leur ennemi, comme ils sont les siens.

Peut-être qu'il les aimerait, ces petits, s'il pouvait profiter d'eux, de leur gentillesse, et s'il ne lui fallait pas les surveiller, les tourmenter, les réprimander, les punir sans cesse et si, surtout, ils voulaient bien se laisser aimer. Mais voilà, le préjugé de l'écolier contre le pion est tout puissant. Qu'il soit faible, qu'il soit indulgent, il sera martyrisé, car ils voudront venger sur lui les traces que leur ont infligés ses collègues. Et puis "cet âge est sans pitié", il leur faut bien à tous un souffre-douleurs, une occasion de dépenser leur malice ou de soulager leur mauvaise humeur. Le pion est là tout indiqué.

Il ne leur en impose pas assez pour qu'ils le respectent ; et il est assez armé pour qu'ils puissent, sans trop de lâcheté, le tracter. S'ils s'amuse à ses dépens, ils courent des risques. C'est la guerre ! Ils s'y livrent avec férocité.

Aussi, le pion qui arrive plein de bonnes intentions ne tarde-t-il pas à se transformer et à se modeler sur le type uniforme. Le souci de sa défense personnelle et de sa tranquillité le précède avant tout ; et il ne tarde pas à avoir la dent mauvaise.

PARVENUS



Le médecin.—Vous lui donnerez, toutes les trois heures, une cuillerée de cette potion.
Mme Lafale.—Oh ! Docteur, notre position nous permet de lui en donner plus souvent.

COURRIER FEMININ

Ceci est une suite à ce que nous avons déjà publié sur les chapeaux ou coiffures de femmes à travers les derniers siècles.

Après le mariage de Louis XV avec Marie Leczinska, on adopta les Casaque et les chapeaux à la polonoise.

En 1730, on lit dans le *Mercur de France* que les dames ne peuvent s'asseoir dans un carrosse à cause de la hauteur de leur coiffure.

De 1735 à 1750, la coiffure se transforme, mais la poudre reste. Mme de Gralligny portait alors les cheveux poudrés, serrés sur la tête et enveloppés d'un petit bonnet, mode qui fut adoptée.

En 1751, paraît le *Cabriolet*, une espèce de toquet, que les mères de familles et les femmes modestes portaient volontiers.

En 1758, on joue chez Favart *Les Amours de Bastien et Bastienne*, et voilà le chapeau de paille à la Bastienne, élégant et joli de forme, mais s'accommodant mal avec les coiffes à barbe.

En deux ans, le chapeau de paille, venu d'Italie, change dix-sept fois de forme.

Sans transition, on se coiffe à la Grecque, avec un bonnet de dentelle hérissé de plumes et de fleurs, ou un chapeau de paille couvert de plumes, de fleurs, d'aigrettes et de rubans. Tout à la Grecque :

Petite tête et gros toupet,
De trois cheveux faire un paquet,
Petit minois et grand bonnet,
Voilà la grecque ;
Cheveux d'emprunt et coiffure au parfait,
Voilà la grecque et son portrait.

Léonard remplace le bonnet qui couronne les cheveux par la gaze et des chiffons artistement dissimulés dans la chevelure, et se vante d'avoir fait entrer dans une seule coiffure quatorze aunes de gaze.

C'est sous Louis XV que le bonnet fut adopté par les femmes du peuple, qui ne le quittèrent plus.

Les bourgeois portaient un bonnet bouffant, entouré d'un ruban formant des plis ou des coques.

Vers 1771, les dames remplacèrent le bonnet par des chiffons posés sur l'édifice élevé de leur coiffure.

On voit apparaître, en 1772, les ornements de tête les plus bizarres et les plus fantastiques, coiffure à la *Monte-au-Ciel*, à l'*Apparat*.

L'*Apparat*, divisant les cheveux en plusieurs zones, avec accompagnement de trois grosses plumes, fixées au côté gauche de la tête dans un nœud de ruban rose, chargé d'un gros rubis, donnait à la tête d'une femme une hauteur de 72 pouces du menton au sommet de l'édifice.

La coiffure à la *Jeanne d'Arc* consistait en un bonnet à la crête ornée de fleurs.

En 1774, sous Louis XVI, la grande mode est la coiffure à la *Quesaco*.

Cette même année, Beulard, le marchand de modes, invente la coiffure à la *Grand'mère*, qui s'élève ou s'abaisse à volonté au moyen d'un mécanisme à ressort.

En 1778, viennent les coiffures à la *Bichon*, cimier de plumes d'autruche avec des yeux de paon, ajustées sur une résille de velours noir brodé de paillettes d'or : au *Temps présent*, bonnet enjolivé d'épis de blé et surmonté de deux cornes d'abondance.

Les coiffures d'une dimension extravagante obligèrent le Directeur de l'Opéra de faire un règlement spécial, par lequel elles ne furent plus admises à l'amphithéâtre.

Le *Pouff* offre une confusion d'objets disparates, plumes, bijoux, rubans, épingles, où s'entassaient pêle-mêle des papillons, des oiseaux, des Amours de carton peint, des poupées, des jouets, des feuillages, des fruits, des légumes, etc.

XXX.

UNE SUGGESTION

Premier voleur.—As-tu vu l'annonce de cette grande maison de bijouteries ? Je désirerais la visiter une de ces nuits.

Second voleur.—Dans ce cas, tu devras laisser un mot mentionnant le journal où tu as vu l'annonce.

POUR ÉQUILIBRER

Mme Taupin.—Voici un faire-part pour le mariage de M. Robichoux. Quel cadeau allons-nous lui offrir ?

M. Taupin.—Il a perdu un parapluie de dix piastre, que je lui avais prêté l'an dernier, je vais le lui donner.

L'INFLUENCE DES DICTONS

Bob.—Comment se fait-il que tu aies cette cicatrice au front ?

Tom.—Ma femme et moi, nous avons eu une discussion et elle a obéi au vieux précepte : Battez le fer pendant qu'il est chaud.

JUSTEMENT L'ARTICLE

Faute d'argent, un artiste à ses débuts raccommodait une toile crevée sur laquelle il allait étaler quelque peinture.

—Bah ! riait-il en bon bohème, une toile crevée, c'est bien suffisant pour une nature morte...

GALANTERIE FRANÇAISE

Mme Planton.—Ah ! ce vilain M. Boireau ! rester si longtemps sans venir... Je commençais à avoir une dent contre vous.

M. Boireau.—J'avais vous dire, belle dame... Je voulais attendre que vous en ayez trente-deux, mais j'me suis dit : Zut, ce sera trop long, et je suis venu !...

MORT NATURELLE

PAS SI TARD

Emma.—Papa, comment se fait-il que l'horloge sonne si souvent un coup ?

Le papa.—C'est la demi-heure.

Emma.—Bien papa, une demie n'est pas une heure, pourtant.

L'ESSENTIEL

Monsieur.—Ma chère, un homme a été attaqué par des brigands et sa vie a été sauvée par un bouton sur lequel la balle a déviée.

Madame.—Bien, et ensuite ?

Monsieur.—Il fallait qu'il eût des boutons.

DÉPOT PLUS SÉRIEUX

Alfred.—Est-ce que George est homme de confiance ?

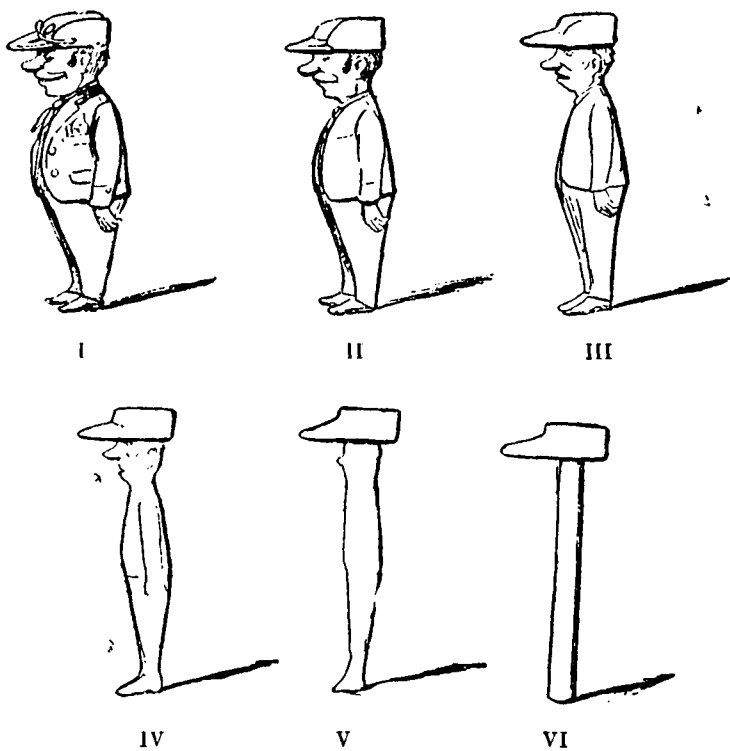
Arthur.—Oui, je lui confierais ma vie.

Alfred.—Oui, je sais, mais est-ce qu'on peut lui confier cinq piastres ?



Elle.—Vous avez fait venir un médecin ?
Lui.—Non, il est mort de lui-même.

TRANSFORMATION

COMMENT LA POMME VINT EN
NORMANDIE

De la Mésopotamie,
Sais-tu comment, qui Normand,
Vint, dans notre Normandie,
Le pommier qui te plaît tant ?

Quand arriva le Déluge,
Noé, qui pensait très bien,
Mît au fond de son refuge,
Des pommes—ou ne sait combien !

Heureux pour notre Patrie !
Quand la mer se retira,
Echoua dans la Neustrie
Un des pépins qui germa.

Les eaux qui couvraient la terre
Rendaient Noé tout grognon ;
Des pommes, pour se distraire,
Il mangeait—moins les trognons.

Pour la propreté de l'Arche,
Sur le museau des marsouins,
Cet antique patriarche
Jetait trognons et pépins.

JEAN DE HONFLEUR

LES RUBANS VIOLETS

Six heures du matin, M. Trimouillade, chef d'institution, levé dès l'aube, arpente fiévreusement son cabinet de travail, Mme Trimouillade, assise dans un fauteuil, contemple son mari avec admiration.

TRIMOUILLADE.—Victorine n'est pas encore de retour ? Décidément, Adélaïde, cette fille est bien longtemps !

MME TRIMOUILLADE.—Mais, mon ami, cette pauvre bonne n'en peut plus ! Quand je songe que tu l'as envoyée trois fois, depuis ce matin, chercher l'Officiel ! C'est à peine si les kiosques sont ouverts.

TRIMOUILLADE.—Vois-tu, bobonne, on n'est réellement décoré que lorsqu'on a vu son nom à l'Officiel. Notre ami Eusèbe a eu beau me dire, hier, que j'étais sur la liste ! ..

MME TRIMOUILLADE.—Tu oublies qu'Eusèbe est sous-chef à l'instruction publique . . .

TRIMOUILLADE.—Tu as raison, il est bien renseigné. Ce pauvre cher Eusèbe ! Comme il était heureux de m'annoncer la bonne nouvelle. Officier d'académie ! Vois-tu cela sur mes cartes de visite : "Joseph-Athanasie Trimouillade, chef d'institution, officier d'académie !" J'en ai commandé un cent hier soir.

MME TRIMOUILLADE.—Et quel effet sur les familles ! Sais-tu que nos pensionnaires ne parlent que de cela ! Ils te réservent une surprise . . .

TRIMOUILLADE, ému.—Ces chers enfants ! .. Mais qui donc leur a dit . . .

ADÉLAÏDE, rougissante.—On ne parle que de cela dans le quartier.

TRIMOUILLADE Vraiment !

MME TRIMOUILLADE.—Mais oui . . . On dit même que ce n'est pas trop tôt. Songe que, depuis trente-six ans, tu es dans l'instruction.

TRIMOUILLADE.—Dans l'instruction libre . . .

MME TRIMOUILLADE.—Qu'est-ce que cela fait ? Voilà deux ans que ton collègue Maisonneuve l'est, décoré !

TRIMOUILLADE, très digne.—Maisonneuve est un intrigant. Moi, je suis un modeste. J'ai attendu que le gouvernement cédat à la pression de l'opinion publique et vint me chercher. "Il n'est que temps de récompenser ce bon serviteur", voilà les propres paroles du ministre. Eusèbe me l'a dit devant toi, n'est-ce pas ?

MME TRIMOUILLADE.—Pas tout à fait.

TRIMOUILLADE.—Presque. Les fonctions officielles d'Eusèbe lui interdisaient d'insister sur ce sujet ; mais j'ai compris à demi-mot.

La bonne survient, tenant l'Officiel.

LA BONNE.—Voilà le journal, m'sieu. La bonne femme du kiosque a éclaté de rire en me le donnant. On lui avait dit que j'étais déjà venue trois fois le chercher.

TRIMOUILLADE, lui arrachant des mains l'Officiel.—C'est bon, c'est bon. La marchande est une imbécile.

Il ouvre fiévreusement l'Officiel.

MME TRIMOUILLADE, radieuse.—Tiens, chéri, voici des palmes d'argent, dans un bel écrin. Je les achetées hier, j'ai pris les plus grandes . . .

TRIMOUILLADE, jetant un cri d'angoisse.—Ah !

MME TRIMOUILLADE.—Quoi donc ?

TRIMOUILLADE, qui étouffe.—Vois . . . Vois . . . Pas décoré . . . Il y a un Trimouillade . . . mais ce n'est pas . . . moi.

MME TRIMOUILLADE, lisant.—"Trimouillade (Jean-Joseph-Jules-Athanasie), chargé du cours d'agriculture au lycée de Carcassonne."

TRIMOUILLADE.—Depuis dix ans que je fais des démarches et qu'ils me promettent . . . Ah ! les misérables ! . . .

Il s'évanouit.

UN TAILLEUR HEUREUX

Dans une rue de Paris il y a une petite boutique de petit tailleur, qui fait les raccommodages, ravaude et retape. Toute la journée, le petit tailleur refait des boutonnères, rentre des bas de pantalons et, dans le "pardessus du papa", taille une veste pour le potache.

Besognes peu exaltantes. Et pourtant, depuis quelque temps, le petit tailleur est heureux. Il se redresse sur son établi. C'est qu'aujourd'hui le petit tailleur possède des reliques, et des reliques historiques encore.

Le petit tailleur avait l'honneur de ravauder M. le colonel de Villebois-Mareuil. Or, un matin, il vit arriver ce guerrier dans sa boutique, lui lui apportant un gros paquet de tuniques, dolmans, capotes, képis et culottes. Et M. le colonel ordonna au petit tailleur d'enlever tous les galons, toutes les grenades et tous les numéros de ses uniformes. Voire même les boutons, qui devaient être remplacés par des olives noires.

Et le colonel ne recommandait que deux choses à son petit tailleur : célérité et discrétion.

Le petit tailleur fut prompt et muet. Il avait bien deviné, dit le *Cri de Paris*, que le colonel allait partir avec ses uniformes pour des pays où l'on se battait. Et maintenant, le petit tailleur montre volontiers à ses clients les vénérables galons de l'un des artisans des défaites anglaises. Ily en a de jaunes, il y en a de blancs, il y a des grenades toutes ternies et des numéros 67 mélancoliques et passés. Et, tous, ils semblent regretter de ne pas être, eux aussi, là-bas, sur les manches et sur le col dont un sort injuste les sépara . . .

Vieux galons sans vieux habits — alors que les vieux habits se couvrent de gloire ! . . .

ENTRE BOHÈMES
LITTÉRAIRE

—Aujourd'hui on pourrait faire quelque chose d'imprévu, d'inattendu, d'inaccoutumé . . .

—Oui . . . on pourrait aller dîner.

MOT D'UN MARI

—Je suis forcé, Euphémie, lorsque je veux te voir une figure réjouie, de t'emmener chez le photographe.

UNE PENSÉE

Il est triste de penser que le plus grand ennemi de l'amitié, c'est la camaraderie.

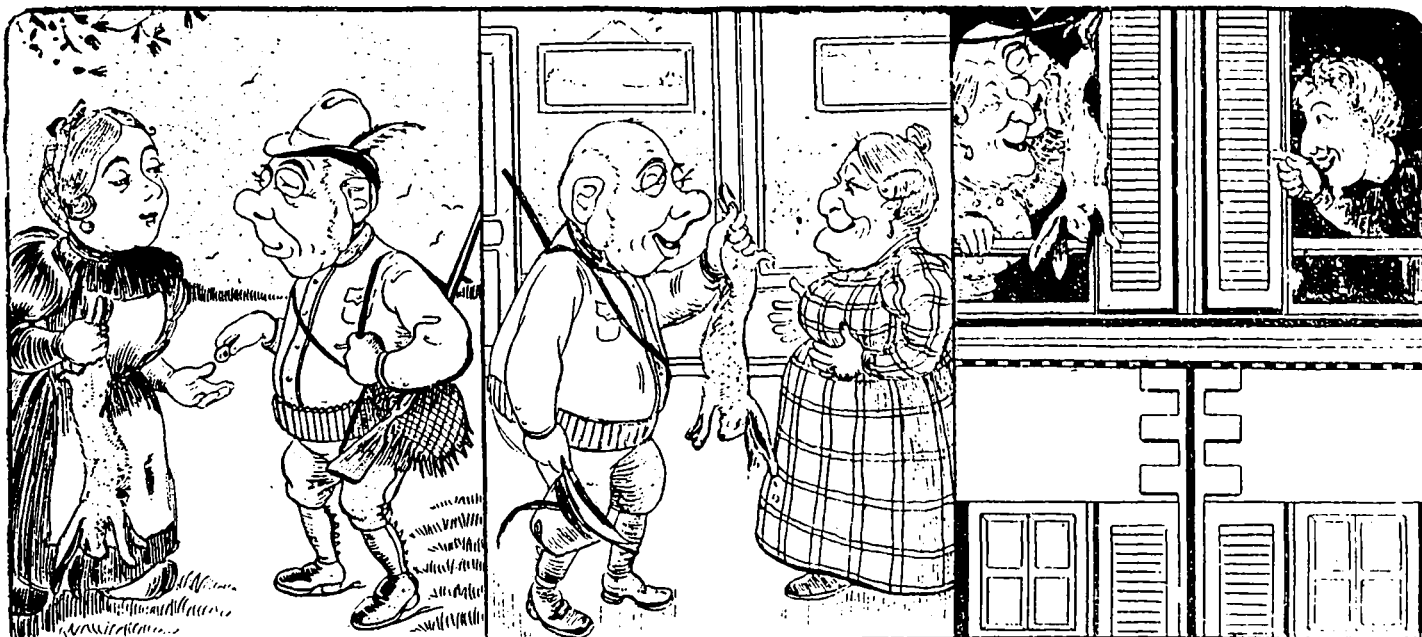
CONFUSION



—Mais pourquoi mettez-vous Émile Durandard FRÈRE ?

—Parbleu, pour qu'on ne confonde pas avec ma sœur !

LE LIÈVRE PNEUMATIQUE



I
M. Choublanc allait rentrer bredouille, quand il rencontra un magnifique lièvre... qu'il tua au moyen d'une dizaine de balles!... Puis il rentra chez lui.

II
—Tiens, ma bicho... Voilà le lièvre que je t'avais promis.
—Oh! la superbe pièce! Demain nous mangerons un excellent civet.

III
—En attendant, suspendons-le à la fenêtre... Comme ça, il se tiendra frais.
Ce pendant que guignait leur voisin le peintre.
(Suite à la page 10.)

SÉPARATION

Adieu. Ne pleure plus, ou je pleure à mon tour.
Pour les grandes douleurs il faut garder les larmes,
Dans les combats du cœur, ce sont les seules armes:
Nous en aurons besoin dans un plus triste jour.

Que crains-tu? Mon bonheur est fait de notre amour
Les liens que je verrai sont d'arance sans charmes,
Et je vivrai dans la tristesse et les alarmes
Jusqu'à l'heure joyeuse et tendre du retour.

Il n'est montagne ou mer pour moi qui désature:
Car j'emporte avec moi ton riant souvenir,
Doux lien qui, de loin, attachera nos âmes.

J'emporte le baiser de tes lèvres en fleur
Dont le feu persistant entretiendra les flammes
Qu'un éclair de tes yeux fit jaillir dans mon cœur!

AUGUSTE HUGUES

Une Révolte d'Éléphants a Londres

Il vient de se passer à Londres un incident tragi-comique, qui a failli dégénérer en un véritable drame et qui malheureusement a coûté la vie à un homme.

Le 28 février dernier, après midi, deux à trois mille personnes remplissant l'immense hall du palais de Cristal, à Londres, où la ménagerie Sanger donne en ce moment des représentations, furent tout à coup prises de panique et on les vit se sauver à toute jambes. En même temps, du côté des cages se faisait entendre un bruit formidable et confus, où dominaient les longs grognements aigus des chameaux et une espèce de cri profond et rauque où tous ceux qui avaient vu l'Inde reconnurent le barissement de l'éléphant en colère. Or, ce n'est pas une mince affaire qu'une colère d'éléphant.

Vers quatre heures, Charlie, un des éléphants de Sanger s'était mis soudain à maltraiter ses voisins, les chameaux à coup de trompe et d'épaulé. Archie, son camarade, piqué d'émulation, se joignit à lui. Les pauvres chameaux, battus, écrasés, poussaient des grognements lamentables. Deux gardiens essayèrent de maîtriser Archie. Il en saisit un et le broya contre un mur. L'autre put échapper.

Archie satisfait quitta l'enceinte de la ménagerie et entra dans le grand hall du palais de Cristal, tout furieux, brandissant sa trompe. Il ne vit qu'une mer de chaises renversées et les derniers spectateurs qui fuyaient. Sans daigner s'en occuper il traverse la salle, sort dans le jardin, piétinant les bosquets, puis renverse un mur de clôture et pénètre dans la cour d'une propriété voisine qu'il met à sac.

Au lieu de sortir par la barrière, Archie soulève d'un coup et descelle vingt mètres de grilles de fer, puis gagne au large. Dix minutes après il arrivait au grand trot à Penge, une localité du sud de Londres. Sur son chemin, il arrachait, en passant, les jeunes arbres d'un seul coup de trompe et emportait en se jouant les grilles à deux battants des propriétés qui se trouvaient sur son chemin. Un couple d'éléphants bien dressés lancés à sa suite pour le ramener, ainsi que cela se pratique chaque jour aux Indes, revinrent sans y avoir réussi.

Un peu plus tard, le bourg de Beckenham recevait sa visite. Les forces de la police mobilisées ne pouvaient l'arrêter. Vers dix heures du soir, le

télégraphe lo signalait à Coperseope Road. Une escouade de gens montés dépêchés par Sanger pour l'abattre n'avait encore pu le rejoindre. Il a dû continuer de sévir pendant toute la nuit.

Charlie, l'autre éléphant promoteur de la révolte d'Archie, était resté à l'intérieur du palais de Cristal, et c'est là qu'il donnait cours à sa mauvaise humeur. Une colère d'éléphant dans un palais de Cristal! On juge du dégât. Charlie cassa tout. Il en voulait surtout aux statues. Dans la grande nef, qui en est bordée, il n'en laissa pas une intacte. A l'une il arrachait une jambe, à l'autre un bras. Il saisissait les gladiateurs de marbre par le cou et les brisait en mille miettes sur le sol. Quand, enfin, arriva M. Sanger, Charlie un peu plus calme cessait de broyer une tête de Vénus et labourait patiemment avec ses défenses le corps d'une pauvre naïade de plâtre qu'il avait arraché à un groupe de fontaine.

On réussit à le ramener. Pendant ce temps des messagers dépêchés à Londres avaient pu, malgré le repos dominical, trouver quelques-uns des "rifles" spéciaux qu'on vend pour la chasse à l'éléphant. Charlie avait été enchaîné à un autre éléphant en attendant les instruments de son exécution. On avait en effet décidé sa mort, car c'est la seconde fois que cet animal se révoltait et il devenait dangereux pour le public. Il fut déchaîné et placé seul au centre de l'enceinte. Les tireurs abrités derrière des barrières firent un feu de salve sur lui. La masse vacilla sur les quatre piliers qui lui servent de jambes, fut agitée d'un long frisson et s'abattit. Quant à Archie, ce n'est que le lendemain qu'on réussit à le capturer et à le ramener à la ménagerie, où il a dû partager le sort de son complice.

UN RETARDATEUR

Bouleau. — Ne vous asseyez pas dans la chaise de ce barbier, il prendra trop de temps à vous raser.

Rouleau. — Il est lent?

Bouleau. — Pis quo cela, il est bête.

AU BACCALURÉAT

Gation examinateur.

— Pouvez-vous me dire, mon jeune ami, demandait-il au candidat, à quelle époque a éclaté la rébellion de 37?

UN QUALIFICATIF

En soirée, entro deux messieurs qui viennent d'être présentés l'un à l'autre :

— Voyez donc cette grosse dame, là, à droite, sur le canapé. Un vrai monument...

— Exploitore, monsieur, c'est ma belle-mère.

UN PASSANT GÉNÉREUX



— Je ne peux rien vous donner aujourd'hui, mon brave homme... Mais si les mines d'or remontent, je vous donnerai deux sous demain.



IV

Che, le peintre d'a côté, la jeune Lapédale entrant : — Comment, mon ami, tu as donc acheté un lièvre. — Pas du tout, c'est ce vieux farceur de Choublanc qui l'avait suspendu à sa fenêtre...

V

... Justement j'avais besoin d'un modèle pour une nature morte. Mais mon tableau est terminé, nous allons lui remettre...

VI

La p'tite Lapédale (ingénument). — La peau, oui ! Durapin (après réflexion). — Soit ! J'ai un moyen de sauver les apparences, et de contenter notre estomac !

HOMO SUM

*Durant que je vivais, ainsi qu'en plein desert,
Dans le réce, insultant la race qui travaille,
Comme un lâche ouvrier ne faisant rien qui vaille
S'enivre et ne sait plus à quoi l'outil lui sert,*

*Un soupir, né du mal autour de moi souffert,
M'est venu des cités et des champs de bataille,
Pousse par l'orphelin, le pauvre sur la paille,
Et le soldat tombé qui sent son cœur ouvert.*

*Ah ! parmi les douleurs, qui dresse en paix sa tente,
D'un bonheur sans rayons jouit et se contente,
Stouque impitoyable en sa sérénité ?*

*Je ne puis : ce soupir m'obsède comme un blâme,
Quelque chose de l'homme a traversé mon âme,
Et j'ai tous les soucis de la fraternité.*

SULLY PRUDHOMME

LES MASQUES

Du Petit Journal :

Bien que le brillant carnaval d'autrefois, avec ses déguisements et ses joyeuses mascarades, semble se mourir chaque année davantage et qu'il ne se traduise plus guère que par une bataille de confetti, on vend toujours des masques et, si étrange que cela puisse paraître, le commerce de ces haideurs postiches continue à tenir une place appréciable dans les petites industries de Paris. On a beau ne plus rencontrer beaucoup de masques dans les rues et le faux-nez à l'Opéra a beau n'être plus de mode, il existe toujours quelques industriels qui en fabriquent et des gens qui les achètent.

La consommation annuelle des masques est encore assez considérable, — la province et l'étranger fournissant, il est vrai, un assez fort contingent — pour offrir un véritable intérêt.

Jusque dans la deuxième portion du siècle dernier, l'Italie eut le monopole de la fabrication de ces visages artificiels ; mais peu à peu la France, Paris surtout, s'empara de cette industrie, et aujourd'hui elle s'exerce presque exclusivement chez nous. La première fabrique fut fondée à Paris par un Italien du nom de Morassi. Ce commerce ne tarda pas à prendre une extension importante ; il connut même des jours de grande prospérité au cours de ce siècle, pendant lesquels les fabriques se multiplièrent, et ce n'est guère que depuis vingt à trente ans qu'il a commencé à devenir moins brillant.

La fabrication des masques, d'ailleurs assez peu connue, exige beaucoup d'habitude, d'adresse et la possession de tout un matériel de moules en creux pour modeler les divers visages ; il faut autant de ces moules que l'on veut obtenir de masques différents. Ce métier n'est même pas celui de tout le monde car, outre qu'il faut être resté longtemps dans la partie pour fabriquer soi-même, il est nécessaire d'être un peu sculpteur, un peu peintre, d'avoir le sentiment de la charge et du grotesque. Il ne suffit pas, en effet, de produire des modèles courants qu'on a vus partout et qu'on n'a qu'à copier ; il est encore indispensable de créer, d'imaginer de nouvelles têtes, de marcher avec l'actualité : la réussite est à ce prix.

Un fabricant de masques possède un premier local dans lequel ses ouvriers collent les uns sur les autres des feuilles de papier. Contrairement à ce que croient beaucoup de personnes, les masques sont faits non pas avec du carton, mais avec des feuilles superposées d'un papier com-

posé de matières spéciales. Selon que l'on veut donner plus ou moins de solidité au masque, on superpose plus ou moins de feuilles. Les masques bon marché, par exemple, n'en comptent qu'un très petit nombre.

Ces feuilles ainsi collées et formant épaisseur sont ensuite trempées dans un liquide destiné à les rendre malléables. Une fois qu'elles ont séjourné un certain temps dans ce liquide, elles forment une pâte, ayant une vulgaire apparence de papier mâché, que les ouvriers appliquent sur un moule en creux, la faisant entrer avec leurs doigts dans toutes les cavités du moule. Ceci fait, on les laisse sécher. Les pâtes sèches, il ne reste qu'à les retirer du moule, avec lequel elles n'ont plus aucune adhérence et on a le masque.

Les masques sont faits à la main, non pas que l'emploi de la machine soit une impossibilité, mais parce qu'en pareil cas, le prix élevé des appareils dont il faudrait se servir enlèverait tout le bénéfice. Le travail, du reste, marche assez vite ; il y a un certain nombre de moules semblables, en sorte qu'on peut fabriquer d'affilée plusieurs douzaines de la même tête.

Le masque ainsi obtenu, qui est blanc, est remis à d'autres ouvriers, qui s'occupent de découper ses yeux et de le mettre en couleur ; c'est presque une œuvre d'art. Suivant le prix du masque, on met plus ou moins de feuilles de papier et on le couvre d'une, de deux ou trois couches de couleurs. Notons en passant que les laques employées sont complètement inoffensives, de telle façon qu'on peut mettre un masque sur la figure sans risquer de s'abîmer la peau. Les peintures terminées, on achève le masque en y ajoutant les sourcils, favoris ou moustaches, puis on le passe au vernis et il est livré à la consommation dès qu'il est complètement sec. La fabrication des masques bon marché demande quatre jours, celle des masques chers, six à huit jours.

Les masques qui se vendent le plus à Paris sont les loups, soit en étoffes, soit en velours, et qui n'ont d'autre but que de dissimuler les traits de celui ou de celle qui les porte. Ceux-là sont fabriqués en un seul morceau et à la mécanique, ce qui permet de les produire à très bon marché ; on en trouve couramment pour la modique somme de 10 centimes.

L'industrie des masques ne connaît pas de chômage, elle travaille toute l'année. Les fabricants emmagasinent toutes leurs marchandises et attendent le carnaval. S'ils interrompaient le travail, ils ne pourraient pas suffire aux demandes qui se produisent toutes au moment venu.

La seule concurrence sérieuse que nous ayons à redouter est celle des Allemands, dans l'article à très bas prix, dans la camelote. D'une façon générale, nous faisons bien mieux qu'eux et ils ne connaissent pas le masque d'art. Outre sa vente

RECETTE DE CUISINE



— Mais dites-moi, mon ami... comment faites-vous pour être si maigre ?
— C'est bien simple, ma bonne dame : je ne mange pas tous les jours.



VII

—Dis donc, poupoule, si nous allons faire un tour à la cuisine ?
—Pour voir notre lièvre, hein ?
—Justement...

VIII

Mme Choublanc. — Gros gourmand, va !
(Ils se dirigent vers la cuisine.)
—Marie, préparez le fameux lièvre ?...

IX

La cuisinière. — Voilà, madame.
— ???
Adieu lièvre et c'est

propre, Paris expédie beaucoup à la province, à Nice, en Italie et dans toutes les grandes villes de l'étranger.

Le masque a été connu dès la plus haute antiquité, attendu que des découvertes récentes ont permis d'établir qu'il existait déjà chez les Egyptiens et chez les Indiens, mais il semble, dans ces temps reculés, n'avoir eu qu'une signification religieuse.

Par la suite, on le retrouve chez tous les peuples. Les Grecs, qui avaient commencé à s'en servir aux fêtes de Bacchus, l'introduisirent huit cents ans plus tard avec Eschyle dans leur théâtre, pour affubler leurs acteurs des traits du rôle qu'ils remplissaient.

Les Romains l'adoptèrent du temps de Térence dans le même but et aussi comme porte-voix sur la scène de leurs immenses théâtres en plein air. Il y demeura jusqu'à la fin de l'empire et résista même aux invasions des barbares. Faut-il rappeler les masques d'argile polychrome à Carthage, ceux d'or à Mycènes, de bois et de cuivre au Mexique, ceux des insulaires alcôutes destinés à protéger la face des morts contre les larves et les démons qui voudraient les dévorer ? Faut-il parler des Peaux-Rouges et des Australiens se masquant de têtes d'animaux féroces dont ils imitent le cri et l'allure, des Chinois et des Japonais surtout qui, depuis un temps immémorial, emploient le masque dans leurs comédies, etc., etc. ?

Le masque se conserva dans les pantomimes italiennes, dans certaines fêtes religieuses du moyen âge, comme la fête des fous, dans les tribunaux de l'Inquisition et au Conseil des Dix.

Les nations civilisées n'ont conservé du masque que le côté grotesque et amusant. Son usage dans la vie privée, dans les fêtes, les bals est tout italien et date de la Renaissance. Cette mode semble être née à Venise et avoir été une des conséquences de son célèbre carnaval.

Le masque, on le sait, est investi d'une sorte d'inviolabilité ; il autorise une exceptionnelle liberté de langage et de manières, qui ne va pas cependant jusqu'à l'impunité.

Il existe, en effet, une ordonnance de 1835, encore en vigueur, qui a réglementé l'usage du masque en temps de carnaval. Cette ordonnance défend aux personnes qui veulent se montrer masquées de porter des armes ou des bâtons, de revêtir des costumes de nature à troubler l'ordre public ou à blesser la décence et les mœurs ; elle interdit à toute personne masquée, déguisée ou travestie, d'insulter qui que ce soit par des invectives, des provocations injurieuses ou des propos grossiers, de provoquer les passants par des paroles, de jeter dans les maisons, dans les voitures ou sur les personnes des objets ou des substances de nature à blesser, endommager ou salir les passants.

EXAMEN DE MÉDECINE

Examinateur. — Vous avez l'humérus brisé, on vous coupe le bras, on fait les ligatures : qu'est-ce qu'il arrive après ?

Le candidat. — Je suis manchot.

HÉRITAGE INCOMPLET

Premier Tramp. — Mas-tu dit que tu avais hérité de ton goût pour les liqueurs ?

Second Tramp. — Oui, mais je ne ferais pas attention à cela si, seulement, j'avais aussi hérité de quelque chose pour payer les liqueurs.

A PROPOS DE MOTTO

Le colporteur. — N'achèteriez-vous pas quelques *mottos* pour votre maison ? Ça réjouit le cœur d'un mari de voir un joli *motto*, ornant la muraille, quand il rentre à la maison.

Madame. — J'en prendrai un si vous en avez qui porte : " Vaut mieux tard que jamais ".

ENTRE EUX

Zacharius. — Tout de même, j'ai voulu être honnête : j'ai donné quarante pour cent à mes créanciers.

Salomon. — Donner quarante pour cent à ces imbéciles ! Tu es donc fou !

Zacharius. — Non, car si tu veux bien voir, c'est soixante pour cent que je gagne.

Salomon. — Triple bête ! dis plutôt que c'est quarante pour cent que tu perds.

UN AUTRE DÉGRÉ

Le volontaire. — D'abord nous pensions que rien ne pouvait être pire que la ration de l'armée.

L'ami. — Eh bien ! qu'y a-t-il eu de pire ?

Le volontaire. — Quand nous n'avons pas eu la ration.

ENTRE ÉPOUX

Lui. — O Blanche ! est-il possible que tu persistes à porter les cheveux d'une autre femme sur ta tête !

Elle. — O Paul ! est-il possible que tu t'entêtes à porter le cuir d'un autre veau sur tes mains !

MOT D'ENFANT

Berthe (remarquant la crête rouge des poules). — Est-ce que toutes les poules rougissent comme cela quand on les regarde, grand papa !

COUP DE LANGUE

Mme X. — J'ai initié ma fille à tous les devoirs d'une maîtresse de maison, il n'y a rien qu'elle ne puisse faire.

Mme XX. — Quelle gentille tante elle fera pour les enfants de vos autres filles.

CHEZ LE MARCHAND D'ABATTIS



ET C'EST TOUT

On disait d'un monsieur qu'on rencontre tous les jours sur la rue St-Jacques, après la Bourse :

— X... est riche, n'est-ce pas ?

— Oh ! riche...

— Enfin, il a tripoté tant d'affaires qu'il doit avoir mis quelque chose de côté.

— Oui, les scrupules.

LE TEMPS PROPICE

La jeune fille. — Quel est le meilleur temps pour se marier ?

La vieille fille. — Quand on trouve.

IL LA CONNAISSAIT

— Est-ce que votre femme ne chantera pas pour nous ?

— Je crois qu'elle va chanter, je lui ai justement demandé de ne pas le faire.

— Alors vous ne voulez rien aujourd'hui, mademoiselle ?

Non. Votre tête de veau ne me revient pas : vous n'avez ni foie ni cœur et je ne veux pas de votre abattis.

ENFANT TERRIBLE



—Et toi, mon petit ami, qu'est-ce que tu veux pour ta fête !
—Un beau râtelier comme celui que papa a donné à maman pour la sienne.

LE CHEF MACHINISTE

*Brave homme, insouciant de son pouvoir magique
Qui lui permet de faire, au coup de son sifflet,
Changer l'humble cabane en palais magnifique
Et la plus sombre nuit en jour plein de reflet.*

*Sûr qu'il a crié d'une voix énergique :
"Allons ! au changement ! pour le trois, s'il nous plaît !"
Pourtant que son équipe au moment fatidique
Manœuvre vite et bien, son bonheur est complet.*

*Pas lui qui confondrait vessie avec lumière !
Un arbre est un portant et pour ses yeux rassis
Les plus beaux monuments ne sont que des châssis.*

*Pourtant cet homme est un artiste à sa manière :
Mais dédaignant l'effet, soignant la cause, il n'a
Nulle fierté d'être un Deus ex machina.*

Les Boers Jugés par une Anglaise

Mme Kirby, femme d'un colon anglais propriétaire au Natal d'une ferme peu éloignée de Colenso, a écrit au *Natal Mercury* une lettre dans laquelle elle expose ses impressions sur les premiers soldats boers qui envahirent ce district au mois de décembre. Nous en extrayons les passages suivants qui donnent un curieux aperçu de la simplicité des mœurs des soldats républicains de l'Afrique du Sud.

Mme Kirby, ayant eu un certain nombre de ses chevaux réquisitionnés par les Boers, écrivit au commandant en chef de l'armée du Transvaal pour se plaindre de ce fait. Celui-ci répondit en donnant à M. Kirby l'autorisation de reprendre tout ce qui lui appartenait. Puis, un jour, il vint lui-même.

C'était un homme bien assis sur son cheval, la pipe à la bouche, un chapeau mou tiré sur les oreilles, sans aucun signe apparent qui le fit reconnaître. Son aide de camp dit seulement :

—Voilà le commandant général !

—Le commandant qui ? demanda assez naïvement la femme du colon.

—Mais, David Joubert.

Le général Joubert renouvela de vive voix ses explications. Les rela-

tions devinrent, semble-t-il, presque amicales ; et le fils de Mme Kirby auquel on avait enlevé son poney, se rendit au camp des Boers. Les enfants ne doutent de rien ; celui-ci découvrit à la fois ses chevaux et leur razzieur.

—C'est vous, dit-il, qui vouliez me prendre mon poney. Mais maintenant vous avez peur !

Les camarades de l'homme riaient en voyant la confusion de leur camarade.

Ces braves gens racontaient des histoires à l'enfant. Les ballons des Anglais les étonnaient. Ça doit être leurs dieux ! disaient-ils. L'un d'eux, Slim Piet, préoccupé par ces choses célestes et monstrueuses, avait voulu en voir une de près : un dieu est un gibier rare. Il avait tiré dessus pour 125 francs de poudre et de balles. Et il avait tué le dieu.

Ils disaient aussi que cette guerre était dure et que les fusillers de Dublin étaient d'aussi rudes soldats qu'eux. Ils en avaient pris 1,200, mais qui s'étaient battus sept heures et demie ; et il y en avait un qui, avec un morceau de cuisse enlevé, la main coupée, une balle dans la joue, restait debout en disant seulement : "J'ai mon compte, mais ça ne fait rien." Ils continueraient cette guerre, qui est celle dont parle la Bible. Elle doit durer cinq ans, et après, il y aura mille ans de paix. La terre sera heureuse.

Telle était l'héroïque naïveté de ces soldats paysans. La simplicité de leurs mœurs étonnait Mme Kirby. Ils n'avaient pas d'intendance et portaient tout avec eux sur leur cheval. Pour nourriture ils avaient de la viande séchée, qu'ils faisaient griller eux-mêmes, chacun pour soi. Une couverture, un manteau contre la pluie, complétait leur équipement, et ils dormaient en plein air, car il n'y a de tentes que pour les chefs.

D'ailleurs, on dirait, ajoute Mme Kirby, qu'ils n'ont pas de respect pour leurs officiers. Ils ne les saluent jamais. Devant eux, ils causent, ils rient. Et quand ils sont prêts ils leur disent : "Hein, on part ?..."

Mme Kirby disait aussi que nulle femme n'avait souffert une insulte d'un Boer, que rien dans leur conduite ne choquait les nerfs ni la morale, tandis qu'ils racontaient — sans doute parce qu'on les leur avait dits pour les exciter, s'empresse d'ajouter cette excellente Anglaise — des traits effroyables de cruauté de la part des soldats anglais.

"Mme Kirby ne se doutait pas, en répétant l'histoire de ses expériences personnelles à un journaliste peut-être improvisé, dit M. P. Mile, auquel nous empruntons cette analyse, des singuliers souvenirs qu'elle évoquerait en France. N'avez-vous pas cru voir l'arrivée, dans les pays rhénans, des volontaires de notre Révolution ? Même pauvreté, même rudesse aux coups et au climat, même *bravehommerie*, si l'on peut dire, même enthousiasme. Nos soldats de 95 nourrissaient aussi des espoirs quasi religieux, ils croyaient assurer, par une lutte suprême pour des droits fondés sur la raison, un avenir de paix millénaire à leurs descendants. Et, comme les Boers, ils étaient gais."

SA SUPERIORITÉ

Le visiteur. — Comment aimez-vous votre nouveau médecin ?

Mme Lamode. — Oh ! il est bien supérieur à l'autre. Il pense réellement que j'ai quelque chose.

UN PÈRE LÉGITIMISTE



—Oh, là là ! Achille, comme tu uses tes pantalons !

—Laisse donc ; c'est comme ça qu'Henri IV apprenait à ses gosses à monter à cheval ; je donne une éducation royale au mien !

FEUILLETON DU "SAMEDI", 31 MARS 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXXIII

TOUT VA MIEUX

(Suite)

François annonça sa nomination à ses parents auxquels il écrivait régulièrement. Sa lettre empreinte d'une juste allégresse, se terminait par ces mots : " Je ne reviendrai au pays que lorsque brillera sur ma manche le liseré d'or du sous-lieutenant. . . "

Huit jours après son père répondait : " Courage, garçon, nous tuons le veau gras. La maman se porte bien ; tes lettres lui apportent tant de bonheur qu'elles la rajeunissent de moitié. . . "

François songeait parfois à Mme Petitot.

— Quelle tête elle fera, se disait-il, quand elle me reverra. . . officier.

En ce temps, une lettre du capitaine Paul mit le comble à sa joie. Ce dernier, selon sa promesse, lui écrivait : " Vous m'avez annoncé, à Alger, votre intention de vous parfaire dans la langue arabe. . . Vous êtes-vous tenu parole ? Je voudrais bien être renseigné. Répondez-moi à Bakra, chez M. Placé, un de mes amis. . . qui me fera parvenir votre réponse. . . Pas un mot de cette lettre à personne, pas même à M. de Giverne. . . "

Pourquoi ce silence ? François ne devait comprendre que plus tard ; néanmoins il obéit à l'homme qu'il aimait le plus au monde.

L'été s'écoulait.

On arrivait à la fin de septembre. D'une semaine à l'autre le perdait de son ascendant. On pouvait sortir maintenant, de dix heures à quatre, sans risquer une insolation.

Le 28 zouaves reçut l'ordre de se préparer à partir en reconnaissance.

La colonne sous les ordres immédiats de M. de Giverne, se compléta à hauteur de Soussa, de deux bataillons de ligne, d'une compagnie de tirailleurs, d'artillerie légère et d'un escadron de chasseurs d'Afrique.

Et la marche en avant s'accrut. On visa Kairouan, la Ville sainte, puis Gafsa, tout au Sud, Tozeur, sur le chott Gharsa, l'oasis au cent mille palmiers, la perle de la Régence.

Jusqu'aux frontières de la Tripolitaine, on pourchassa les tribus dissidentes des S'lasse du Sabal, race d'humeur pillarde et vagabonde.

Plusieurs fois, on dut escaroucher. . . Delogés des ravins ou des collines, les burnous blancs s'enfuyaient comme une volée d'oi-eaux.

Cette existence plaisait souverainement à François qui, en qualité de secrétaire affectionné du colonel, voyageait au reste avec toutes ses aises, à cheval, comme un officier.

Ce pays, dont il avait lu tant de descriptions, bien pâles, à côté de ce grand cadre d'or et d'azur, le charmait, le prenait tout entier.

Souvent, les yeux tournés vers le sud, debout sur les étriers, il songeait au capitaine Paul.

Il profitait de toutes les occasions pour compléter ses connaissances que les mœurs et la langue du pays, conversant même avec les bergers qu'on rencontrait dans les plaines.

Habile à monter à cheval, il essaya d'un autre sport. Un beau jour, on le vit courir à dos de chameau, à la grande joie du colonel qui pardonnait toutes les fantaisies à ce garçon intelligent.

Tous les cinq jours, on séjournerait pour laisser repocer les hommes. Parfois, histoire de ne pas se " rouiller l'œil ", on exécutait des tirs à longue portée. François, qui suivait ces exercices avec une sorte d'amour, se révéla un tireur de premier ordre. Au revolver, il faisait mouche à tout coup.

Soutenu par M. de Giverne qui le traitait en enfant gâté, par les officiers subalternes qui se servaient de lui, Brégeat changea d'humeur.

Il devint, pour les hommes, pour les humbles, fier, cassant, hautain même envers ses égaux. L'orgueil, qui commença à en lui, s'élevait.

Habillé d'une veste de flanelle, aux gilets démesurés, coiffé d'un casque recouvert de même étoffe, des éperons aux talons, une cravache à la main, il jouait à l'officier et ne fréquentait plus que les adjudants, un entr'autres, gouailleux et nocour, le grand Kolb, des chassés d'aff.

En sa compagnie, aux jours de halte, il fit cent tours pendables, visita des villages, où il se donnait pour *tou-bib* (médecin), soigna des femmes et des filles qu'il embrassait ensuite les-quelles étaient jeunes et belles, à la barbe des amis et des parents qu'il cravachait d'importance quand ils se rebiffaient ou le menaçaient de se plaindre au cheik kebiri (le colonel).

De plus en plus, il était l'homme indispensable. Il remplaçait l'interprète, un officier indigne. Il tenait, et d'une remarquable façon, le journal de route du colonel, établissait en un tour de main le croquis d'une opération, travaillait, entre temps, au service topographique avec le génie.

Entre Tozeur et les Chotts, il se lança dans une extraordinaire aventure.

Un autre eût passé au conseil, ou tout au moins eût été sévèrement admonesté et puni, lui y gagna la décoration du Nicham. Voici comment :

Par une belle matinée, il chevauchait, à quelques pas du colonel et des chasseurs d'Afrique, la cigarette aux lèvres.

On traversait de vastes plaines entrecoupées de ravins profonds qui étaient des oncles à sec, récemment remplis par les pluies d'hiver.

Plus d'Arabe, depuis huit jours, aussi les vedettes d'avant-garde se repliaient.

Les officiers bavardaient, les hommes allaquaient leurs pipes, lorsque, soudain, des coups de feu retentirent.

— J'en ai, fit le colonel.

Il porta la main à son oreille, où il ressentait comme une brûlure.

Les chassés d'aff, sans autre commandement, piquèrent les deux et partirent ventre à terre, la grande batte à la main.

De l'autre côté d'un lit de torrent, que rien ne faisait soupçonner, des Arabes, une demi-douzaine, fuyaient, de toute la vitesse de leurs mekhalas.

M. de Giverne cria :

— En avant. . . Sabrez, ce sont des Touaregs.

Les premiers rangs sautaient déjà dans l'eau.

— Hardi. . . répétait le colonel.

En vociférant, les chasseurs se débattaient. Les chevaux s'enlizaient dans une couche de limon recouverte d'une herbe traîtresse.

— Appuyez à gauche, conseilla un officier.

Mais, des deux côtés, le torrent se fondait, aux rives escarpées, se continuait indéfiniment — et les Touaregs hors de la portée des carabines, s'étaient arrêtés. L'un d'eux, le chef, reconnaissable à la flamme de sa lance, debout sur sa monture, faisait tourner son mekhalas.

Lorsque le ravin fut franchi, les Arabes avaient disparu.

Poursuivre, au désert, ces quelques hommes, avant de chercher une aiguille dans une botte de foin. Les chasseurs se replièrent en silence, la rage au cœur.

De tout, François était le plus furieux ; il eût voulu se mesurer, devant les autres, avec ce chef audacieux qui escabotait les Roumis d'injures. Il lui semblait qu'il le reconnaissait, d'importe où, à sa face bronzée, presque noire, à sa haute taille.

Pour une fois, le hasard le servit à souhait. Ce fut, plus d'un mois après, du côté d'Ed-Djou, l'oasis remarquable pour son amphithéâtre, le pendant de celui de Nîmes.

La colonne campait dans la plaine, à plus de deux kilomètres du village.

François, le soir, avec quelques gouamis qu'il fréquentait de préférence pour se parfaire dans la prononciation de leur langue, alla faire un tour au café arabe.

Un khannès (cultivateur), les jambes empoussiérées, le burnous crasseux à l'épaule, les sandales sous la bruyère, toutes indices d'une longue course, y contait des histoires.

À la vue d'un soldat, il se tut.

Mais François, s'adressant au Commandant, sur la tête du commandement, demanda :

— Quo te disait cet homme ?

— Il prétend avoir été volé par des Touaregs.

Et l'industriel, haussant les épaules :

— Des Touaregs. . . Il ne faut pas s'en faire.

François, et pour s'en être partagé le pas avec le Commandant, il interrogea le khannès à ce sujet. Il se rappela que celui-ci avait eu affaire au chef de ravin de Ras-el-Oued.

— Où as-tu vu ces voleurs ? dit-il à l'Arabe.

— Derrières les collines de l'Oued. J'ai marché quatre heures.

François réfléchissait.

Lui-même à la dernière, il sortit et alla trouver son ami Kolb. Ce Kolb, adjudant depuis quinze ans de ses collègues, vieillissant à l'ancienne par sa mauvaise tête, était un riquet tout à fait, un cadavre de folles équipées.

À la proposition de François, il répondit :

— Bonne idée, nom d'une pipe, en va donc rigoler. Après l'extinction de feux, hein ! Je vais m'occuper de teigner à fond mon carabi.

— Et moi, idem.

(1) Communiqué dans le numéro du 31 décembre 1900.

Vers dix heures, alors que le camp dormait, tous deux montèrent à cheval et partirent au galop.

Le factionnaire les rappela. Ils ne répondirent même pas.

L'officier de garde vint rendre compte au colonel qui leva les bras en l'air, en s'écriant :

— Ils sont fous, ma parole. Où vont-ils par cette nuit ? Coffrez-les, dès qu'ils reviennent, et prévenez-moi de suite.

Au réveil, les compères n'étaient pas encore rentrés. Les tentes étaient abattues, roulées sur les sacs, les cavaliers à la tête de leurs chevaux, les mulets chargés... Personne encore.

Fallait-il continuer la route, les abandonner ?

M. de Giverne, furieux cette fois, cinglait sa botte de sa cravache.

Les sous-officiers, dont beaucoup détestaient Brégeat pour sa vanité, souriaient, murmurant :

— Ça chauffe ; le secrétaire n'y coupera pas cette fois !

Le commandant des chasseurs d'Afrique s'approcha :

— Partons-nous, mon colonel ?

— Non... répondit M. de Giverne, qu'on prépare la soupe, sans défaire les sacs, nous partirons à midi.

A midi, personne encore. On remonta les tentes. Deux jours de repos. Mince de veine !... Les soldats s'en amusaient.

Au réveil du lendemain, les deux fuyards n'avaient pas reparu !

— En route, ordonna le colonel d'une voix sombre.

Lui-même prit la tête, s'isola comme pour réfléchir.

Tout à coup, un grand brouhaha se produisit à l'arrière. Un cavalier arrivait au galop, en criant :

— Les voici, les voici !

Kolb et Brégeat arrivaient en effet, poussant devant eux un chameau sur lequel était lié un Arabe.

— Halte ! commanda M. Giverne.

Un grand silence s'établit. Les cavaliers, pour voir, se dressaient sur leurs étriers, les artilleurs montaient sur les caissons, les officiers formaient le cercle.

A dix pas de son chef, François mit pied à terre, et la tête haute, d'une voix qui ne tremblait pas et que tous purent entendre :

— Mon colonel, dit-il, si nous avons mérité la prison ou le conseil de guerre, nous les subissons ; voici ce que nous avons fait, l'adjudant Kolb et moi. J'avais appris que les Touareg qui vous ont blessé à Ras-el-Oued campaient à une trentaine de kilomètres... Alors, avec Kolb, nous sommes partis à leur recherche...

— Il fallait me prévenir...

— Peut-être, mon colonel, mais les bandits auraient eu vent d'une troupe trop nombreuse et auraient déguerpi. Alors, à nous deux, nous avons lutté de ruse. Nous comptions rentrer avant le jour, mais les événements ont décidé autrement... Bref, nous ramenons le chef qui nous raillait si insolemment du haut de son méhari... Voyez.

François désignait l'Arabe, ficelé comme un paquet, dont les yeux noirs lançaient des flammes.

— Maintenant, acheva-t-il, punissez-nous... nous le méritons ; n'est-ce pas, adjudant Kolb ?

— Sans doute, grogna le briscard.

— Vous punir, s'écria M. de Giverne, non, pas pour cette fois... seulement, ne recommencez pas, sergent... Je ferai mieux, je vous proposerai pour le Nicham, tous deux.

Quelque temps après, M. de Giverne et son secrétaire chevauchaient côte à côte. François donnait des détails sur l'expédition.

— Cela a été très simple, expliquait-il, mais nous avons dû attendre la nuit, car le chef lui-même veillait. Un peu après le coucher du soleil, il amena son méhari boire à la source près de laquelle nous guettions, et...

— Et ? répéta le colonel.

— Et il eut tort, répondit François en souriant.

M. de Giverne regarda son secrétaire ; alors lui revint en mémoire cette phrase de la lettre de son ami, le capitaine Paul : " Je vous adresse un garçon bien doué sous tous les rapports, qui fera son chemin, si vous l'y aidez..."

— Parbleu ! je n'y manquerai pas, se dit l'officier, intelligent et brave, il a de l'étoffe.

Puis, à haute voix :

— Imprudent, vous auriez pu tomber sur un gros d'Arabes.

— Bah ! mon colonel, avec Kolb, nous les aurions battus.

Fier d'avoir réussi, le secrétaire ne doutait plus de rien.

XXXV

OU MARASTOUL REPARAIT A TEMPS

Une nouvelle les y attendait : le 2^e zouaves, définitivement, se fixait à Gabès ; le dépôt, demeuré à La Manouba, rejoindrait sous peu.

Seulement alors, François songea à Marastoul resté à Tunis aux ouvriers.

— Ce brave Luc, se dit-il, il écarquillera les yeux devant mon ruban.

Le colonel avait tenu parole, et le Nicham, telle une étoile violette, brillait sur la poitrine de Brégeat. M. de Giverne avait fait mieux, il avait offert une permission à son secrétaire, mais celui-ci avait refusé, s'étant promis, dans son orgueil grandissant, de ne pas remettre le pied en France sans avoir le liseré d'or.

Le colonel ayant pris le congé de semestre, auquel il avait droit, après cinq campagnes, François eut des loisirs. Il en profita pour visiter l'oasis en compagnie de Kolb, un inséparable, depuis Eld-Djem.

Quelle oasis, si belle ! quel ciel, au-dessus des arbres en fleurs et de la mer, quel éveil des choses ! Partout, dans un décor de féerie, des clartés exquises.

Les orangiers, les amandiers, les grenadiers, et d'autres arbres, aux fleurs superbes, déversaient, sur le gazon reverdi, leur neige odorante.

C'était, du printemps, la grande fête. Des bergers la chantaient sur leurs flûtes rustiques, et des jeunes filles, qui riaient sans savoir pourquoi, en traînantes mélodies bien faites pour ces horizons enchanteurs.

— Viens-tu prendre l'apéritif ? demandait Kolb.

François, le plus souvent, refusait.

Il aimait, y retrouvant des détails entrevus dans les rêveries de naguère, à courir l'oasis, à converser avec les Arabes, de pacifiques jardiniers.

En ces promenades quotidiennes, et longues, car rien ne l'appelait au camp, il fit un jour la connaissance d'un riche propriétaire, Ibrahim ben Kaddour, un garçon de son âge.

Prévoyant l'occupation des Roumis, pour longtemps, pour toujours, Ibrahim, désireux d'apprendre le français, attira chez lui son nouvel ami — et François fut au comble de ses vœux de visiter enfin un intérieur arabe.

Certain soir, Ibrahim l'invita à dîner. François, le cœur battant, frappa à la lourde porte cloutée d'airain... Un esclave le reçut, presque mystérieusement, et le conduisit, avec des salamalecs, dans la cour.

C'était bien la cour de l'Arabe riche, car il marchait sur du marbre. Une source retombait, en chantant, dans une vasque de granit et sur un réchaud de bronze brûlaient des bois odorants.

Dans une salle au plafond enjolivé d'arabesques et de guirlandes, la table, incrustée de nacre et de coquillages, était dressée. Auprès, allongé sur des coussins, Ibrahim, mais un Ibrahim que François eut peine à reconnaître, fumait des cigarettes, enveloppé dans des voiles plus blancs que neige.

Merveilleusement servi, des plats, des oiseaux rares accommodés à des sauces vertes et jaunes, des confitures aussi transparentes que lorsque le fruit pendait à l'arbre, le dîner, selon la mode arabe, fut silencieux. Sur les tapis, qui étouffaient les pas, des esclaves, silencieux aussi et empressés, glissaient comme des êtres à part.

François, tout à cette vie orientale, éprouvait une joie très vive. Il se disait que les Arabes savent jouir de la vie au plus haut degré, qu'ils savent tirer de la nature, de leur climat, de leurs serviteurs, le meilleur parti.

Il eût aimé vivre de leur vie.

De temps à autre, d'une voix basse, comme si parler eût été une peine suprême, Ibrahim disait :

— Bois cet hydromel... goûte à ces confitures... prends cette aile d'oiseau... Considère ma maison comme la tienne.

Et François buvait et mangeait. Balancées dans des gargoulettes par un esclave, les boissons étaient glacées et, chose curieuse, plus il buvait, plus il avait soif. Sa gorge, à mesure, se séchait.

Au café, qu'on servit dans des tasses grandes comme des coques de noix, le Français ne put tenir sa langue :

— Ton dîner est de tout point parfait, fit-il en allumant une cigarette, mais, mon cher Ibrahim, ça manque de femmes.

Pour seule réponse, l'Arabe frappa dans ses mains.

Quatre femmes parurent aussitôt. Étaient-elles belles, François, tout d'abord, ne put le deviner, mais elles étaient jeunes et riaient, d'un rire fou, sous leurs capes bleues et leurs voiles.

— Chantez, ordonna Ibrahim.

Elle chantaient, — et leurs voix étaient harmonieuses et douces, ou eût dit, à certains moments, des vibrations de harpes lointaines.

— Dansez, dit-il ensuite.

Elles rejetèrent leurs voiles et obéirent.

Nos danses, à nous, sont dans les jarrets, les entrechats et les tours de reins, les danses des femmes arabes consistent dans le sourire et le geste, dans tout le charme d'un beau visage qui sait embolir encore.

Le 2 mars, exactement, la colonne, après plus de cent vingt jours de marche, arrivait à Gabès, sur la Méditerranée, où, selon l'expression des hommes, on devait prendre ses "quartiers de chaleur."

Soudain les paupières de François s'alourdirent... un invincible sommeil s'emparait de lui, le terrassait... Il retomba sur les cousins.

Combien d'heures après... il s'éveilla, un cercle autour des tempes. Dans la salle silencieuse, une seule lampe brûlait.

Un serviteur était là, debout, immobile.

— Mon maître m'a ordonné de me tenir à ta disposition, fit-il.

— Alors, reconduis-moi.

Il se retrouva sur le sentier qui menait là-bas, un mince filet blanc dans l'obscurité. Il marcha d'abord à grands pas. Sur une éminence de sable, il s'arrêta respirant à pleins poumons l'air frais de la mer.

Le ciel d'un bleu intense était comme empoussiéré d'or... La brise de nuit vibrait dans les feuilles naissantes. Longtemps, François demeura, tête nue, à la même place, rêvant de Sacha, l'une des belles danseuses.

Lorsqu'il pénétra sous la tente qu'il partageait avec Frémine, celui-ci s'éveilla, dit à son camarade :

— Tu sais, il est arrivé du nouveau pendant que tu te balladais.

— Quoi donc ?

— Le colonel de Giverne est nommé général... en France....

— Blagueur ! répondit François.

— Allume une allumette, si tu veux lire l'ordre. C'est embêtant, hein, la situation va changer, pour nous, du tout au tout ? Moi, je me moque de repiquer au service, puisque je suis de la classe... mais, toi....

— On avisera, je me tirai toujours d'affaire. Roupillons.

Après M. de Giverne, il se voyait un autre protecteur, ce capitaine Paul qui espérait, un jour ou l'autre, aller rejoindre, au désert, accompagner dans ses excursions.

Un malheur n'arrive jamais seul. Le lendemain même, le major Richardier, qui remplaçait M. de Giverne, dicta, au rapport :

“ Le général commandant porte à la connaissance de la brigade une angoisse nouvelle. Le capitaine Paul, du 1er zouaves, a disparu dans un combat contre les Touareggs, du côté de l'Oued'R'rir.... ”

Le major ajouta : “ Le capitaine Paul avait longtemps fait partie du 2^e zouaves, notre régiment, comme lieutenant. Tous ceux qui ont connu cet officier, modeste autant que brave, le regretteront avec nous. Son nom sera inscrit au Livre d'Or des bataillons.... ”

François, comme chaque matin, assistait au rapport.

— Relisez, lui ordonna l'adjudant de semaine.

Il en fut incapable, plus blanc que la feuille de papier qui tremblait en ses doigts.

Il essaya néanmoins.

— Je ne puis, balbutia-t-il.

— Êtes-vous souffrant ?

— Oui.

Devant la baraque, il s'arrêta pour écouter les officiers qui commentaient l'événement.

— Je ne puis y croire, quant à moi, disait l'un. Au désert, les nouvelles se succèdent et se contredisent, le plus souvent invraisemblables.

Mais un officier, ordonnance du général, secouait la tête :

— J'ai des détails, malheureusement. On a retrouvé ses armes et ses bagages sur le lieu du combat. Encore un martyr....

— Pauvre ami ! fit un capitaine ; si téméraire, il devait finir ainsi, par le moukalla d'un traître, comme tant d'autres.

François se retira, la mort dans l'âme, accablé. Avec le capitaine Paul, il lui semblait que s'éteignait son étoile, que s'évanouissaient toutes ses chances d'avenir.

— Bah ! lui dit Kolb, qu'il recontra en avant du camp, nous y passerons tous, mon bon. Un capitaine de moins, dix de retrouvés. Viens chez Spiro prendre une verte.

— Laisse-moi, répondit François.

Tout l'après-midi, il erra dans l'oasis.

Mais les allées sombres ne lui disaient plus rien, ni les grenadiers en fleurs, ni les milliers de ruisselets, grossis par les pluies récentes, qui s'épanchaient en cascades. Ils ne s'arrêtaient plus pour bavarder avec les indigènes qu'il rencontrait et qui lui souriaient.

Qu'avait-il besoin désormais, d'étudier la langue des Arabes ?

Tout, pour lui, s'était assombri. Ça ne marchait pas, avec le major Richardier, un ronchonneur de la vieille école qui le punissait pour un oubli, une ligne de travers.

Peu à peu, François perdit le goût du travail.

Il était très mal noté quand le nouveau colonel, un monsieur à cheval sur les principes, vint prendre le commandement du régiment.

A la première inspection, il fut, devant tous, sévèrement admonesté et puni :

— Que signifie cette tenue de fantaisie ? Vous aurez deux jours... grogna le grand chef.

Son amour-propre en fut froissé. Se croyant toujours indispensable, il demanda à reprendre du service actif. Un autre, plus soumis, le remplaça.

Alors, la jalousie de collègues qu'il avait éclipsés jusque-là se donna libre carrière, maintenant qu'il n'était plus le favori du colonel. Les officiers, n'ayant plus besoin de lui, ne le regardaient même pas.

De ces déboires, il se consolait avec Kolb, chez Spiro, le mercanti maure, cherchant l'oubli dans l'absinthe et le vin de Sicile. Il négligea d'écrire aux siens, n'ayant plus à les entretenir de ses espérances.

Il fut puni pour ivresse manifeste et alla, huit jours durant, la couverture à l'épaule, coucher à la belle étoile, sans rougir de honte aux sourires railleurs des autres gradés.

De temps à autre, il retournait chez Ibrahim.

L'idée mauvaise lui était venue de courtoiser Sacha, la danseuse aux yeux noirs.

Il s'en vantait, avec Kolb, chez Spiro.

Le mercanti ricanaît :

— Sans doute, tu y arriveras, mais il te faudra des cadeaux... Bezef !

Pour faire des cadeaux, il eût fallu de l'argent, et François n'en avait pas. Mais Spiro le guettaît. Un soir, qu'ils étaient seuls, il lui dit :

— Des douros, je sais comment en trouver... seulement... c'est toute une affaire.

Et comme le sergent ne répondait que par un regard interrogateur, le Maure l'entraîna dans son arrière-boutique.

— Tu ne me trahiras pas ? reprit-il.

— Tu sais bien que non.

Spiro déranga des caisses vides et releva des nattes de spartorio. Une trappe apparut, surmontée d'un anneau. Il souleva cette trappe et dit encore :

— Suis-moi.

Il alluma une torche et François reconnut un caveau assez spacieux, aux trois quarts rempli de marchandises diverses, des fûts, des ballots, des tonnelets.

— Je ne comprends pas, fit-il.

Le Maure, alors longuement s'expliqua. Ces marchandises lui étaient apportées, de nuit, par des Arabes de la côte ou de l'île Djerba, en contrebande.

— Mais, acheva-t-il, il nous manque un homme comme toi, qui parle plusieurs langues couramment, l'arabe et le français. Si tu veux nous aider, tu auras une bonne part des bénéfices. Nous nous organiserons pour répandre nos marchandises jusque dans le Sud. Dans quelques années, nous serons tous riches.

— Je suis soldat, répondit François, fier malgré tout de son uniforme.

— Bah ! je me suis renseigné, tu n'es plus que quelques mois à faire.

— Mais... quel serait mon rôle, à moi, si j'acceptais ?

— Berker te mettra au courant.

— Berker, qui est-ce ?

— Notre chef. Je lui ai parlé de toi. Il t'attend.

Troublé par une proposition à laquelle il était loin de s'attendre, François ne fit pas attention à cette remarque : “ Il t'attend, ” qui dénotait que depuis longtemps Spiro comptait sur lui.

— C'est loin ? demanda-t-il.

— Non, à quelques heures de marche. Tu n'as rien peur d'être puni pour avoir déconché ?

Négligemment, François fit claquer ses doigts.

— De reste, nous allons prendre nos précautions... Habille-toi.

Au sergent, absourdi, il présentait toute la défroque d'un Arabe de condition moyenne, depuis le turban jusqu'aux semelles.

François eut, dans ce caveau, une longue nuit d'habitation.

Il sentait que, de cette nuit, dépendait peut-être toute son existence.

— Tu auras de l'argent, dit Spiro, en tendant une bourse et avec ces argent, tout ce qui te plaira.

— Bah ! songes François, je puis toujours bien avoir ce que ce Berker a dans le ventre... Écoute je défilerais. Donne ces habits.

En peu de temps, il fut habillé. Spiro lui présenta un miroir.

— Personne, fit-il, pas même l'adjutant Kolb, ne te reconnaîtrait sous ce déguisement. Tu es, en outre, un superbe Moslem....

— Allons ! interrompit François, comme pressé de partir.

Spiro avait aussi passé un burnous et un turban.

Tous deux, en silence, à pas lents, solennels et graves ainsi que des Arabes de marque, cheminèrent à travers les rues de la ville ; puis, d'un village à l'autre, jusqu'à la colline qui poussa ses contreforts dans la mer, au nord.

Plus d'habitation, maintenant, plus de jardins, des marabouts, blancheurs fuyantes dans la nuit. C'était, partout, le silence et le silence troublés seulement par le souffle puissant du flot s'élevant sur les grèves.

Spiro allait toujours plus vite.

Soudain, une forme blanche, comme jaillie d'un bouquet de fontisques, se dressa devant les deux hommes.

—*Rakoun mehcannine?* (Êtes-vous en sûreté?) demanda le Maure.

—*Rabbi iareff!* (Dieu seul le sait!) répondit la sentinelle qui, en manière de signal, imita le cri plaintif du goéland égaré.

On gravissait un sentier de chèvres, puis la colline s'ouvrit, et le campement des contrebandiers apparut, éclairé par le fin croissant de la lune qui se mourait et les lueurs d'un grand feu de brindilles.

Barker, intrigué par l'appel de la sentinelle, attendait son fusil à la main.

En reconnaissant Spiro, il le rejeta sur son épaule.

—Je t'amène l'homme dont je t'ai parlé, lui dit le mercanti.

—Bien.

Tous trois s'assirent dans l'ombre des hauts palmiers.

Barker expliqua à François ce qu'il espérait de lui : sa connaissance des deux langues pour lui traduire les commandes, son secours pour écrire aux courtiers de Sicile et d'Italie.

—Je sais que tu n'es pas libéré, termina-t-il. Quand tu le seras, je te demanderai d'autres services. Tu as besoin d'argent, je le sais encore ; voici : je paye comptant et bien.

Des mains de Barker, une lourde bourse passa dans celles de François.

—Maintenant, par Allah et Mohammed, n'essaie pas de me trahir ! Je ne crains rien, mes hommes veillent. Si tu parlais, je saurais te retrouver n'importe où, même au milieu des tiens. J'ai dit.

N'était la lourde bourse qui pesait dans sa poche, François, cette fois encore, eût cru rêver. Rentré à l'aube, il eut huit jours de prison qu'il fit sans sourciller.

Sa conscience, devenue élastique, ne lui reprochait rien ; il ne songeait qu'à Sacha.

Le neuvième soir, il courut chez Ibrahim. L'Arabe venait de partir pour El-Guettar, à huit jours de marche, où il possédait des propriétés.

Renvoyé, cette première fois, François revint à la charge sous les vêtements d'un riche Arabe, les bras chargés de présents.

Cette fois, on lui permit d'entrer. Il était dans la place.

À Sacha, naïve comme toutes les filles de ces pays, il se présenta comme un Maslem qui vivait avec les Romnis pour les surveiller.

Il parlait sa langue sans faute, sans hésitation ; Sacha le crut.

Ébloui par les étoffes à filigranes d'or, par les pièces neuves qu'il faisait rutiler devant ses yeux, par, dison-t-ils, la beauté de son adorateur, et, aussi, sa langue dorée, elle s'en laissa conter par François.

Il décida Sacha à quitter la maison d'Ibrahim et à s'installer en ville. Puis, pour faire rager ses collègues, les officiers qui se détournaient de lui, il exigea qu'elle se montrât avec lui, et sacrilège, sans voiles !

Les filles du Sud aiment admirablement, quand elles aiment, Sacha obéit.

François fit du scandale et perdit ses galons.

—Je m'en moque, fit-il, je n'ai plus que trois mois à tirer.

Puis, lassé de Sacha qui l'obsédait, il la rejeta un beau jour, à la rue, comme un objet inutile. Renvoyée par Ibrahim, cela se concevait, la jeune fille tomba dans la misère la plus abjecte.

François la revoyait parfois. Elle lui tendait la main, mais il passait, dédaigneux, ayant d'autres choses en tête.

Lorsqu'il n'avait plus d'argent, il retournait, seul ou avec Spiro, au ravin où Barker avait établi son quartier, et revenait la bourse pleine.

Il avait laissé plusieurs lettres de son père sans réponse ; aussi Brégeat, inquiet, sur le conseil de sa femme, avait écrit au colonel.

Le colonel lui remit la lettre, en le lançant d'importance.

François promit d'écrire et n'en fit rien, non qu'il eût absolument oublié ses "vieux", comme il les appelait encore, mais parce que, tombé si bas, de si haut, il n'avait rien à leur dire.

Il continua son existence de soldat.

Kolb lui-même trouvait qu'il allait trop loin.

—Attention, lui disait-il, on t'expédiera à Biribi.

—Des nêles ! répondait François.

Plus qu'un mois, trente jours, pour, définitivement, se joindre à la troupe de Barker, et puis la vie libre, les aventures, la fortune...

Ah ! si ce capain de Marastoul eût été là, il l'eût sûrement embriqué.

Mais Luc, libérable aussi, travaillait à Tunis. Il y avait beaucoup de chance pour qu'on le déarmât à la portion centrale.

—Tant pis pour lui, songeait François, devenu égoïste.

En une semaine, les choses allaient changer de face.

De par cette marche fatigante à travers deux cents lieues de sable, les fièvres aussi, on avait perdu un certain nombre d'hommes. Le 1er zouaves, toujours en garnison à Alger, fut appelé à fournir son contingent de recrues.

Cinquante lascars, un matin, débarquèrent à Gabès sous la conduite de Lauth, devenu adjudant et de Papiot, passé sergent.

L'irascible Lauth, mordû par la jalousie, n'avait pas oublié François Brégeat.

Il avait même pris, sur son compte, des informations en France.

—Les yeux droits devant vous, lui dit-il sur les rangs, le lendemain de son arrivée.

François fit celui qui n'entendait pas.

—Oh ! reprit Lauth, certain de blesser le zouave à l'endroit sensible, ce n'est pas la peine de faire le malin, on connaît votre famille.

François eut assez de puissance pour continuer à faire le sourd ; mais, méditant une éclatante vengeance, il alla trouver Papiot.

—Ne m'as-tu pas dit, lui demanda-t-il, que Lauth avait amené avec lui Mme Maud, son inséparable ?

—Oui,

—Où demeure-t-elle ?

—Pas difficile à rencontrer, elle tient buvette près de la Transatlantique.

—Merci.

—Tu vas encore faire des bêtises ?

—Non, sois tranquille... Des bêtises, bigre, à la veille de déménager... Pas si bête !

De ce jour, François ne sortait plus du camp que de dix heures à midi, moment où Lauth était pris par le service.

Il se rendait chez l'ex-cabaretière de la rue de l'Alma.

À elle aussi, heureuse de le recevoir, plus beau que jamais, beau comme une statue de bronze qui aurait des yeux de diamants noirs, il fit miroiter sa fortune soudaine à lui advenue par un héritage, prétendait-il.

—Lâchez Lauth, lui disait-il, il est laid et avare, trop pauvre pour vous créer une situation. Je suis riche, moi, jeune... et je vous aime, Éléonore... Partons ensemble.

Éléonore, la créole, était aussi incapable que Sacha de résister à ce mot magique : "Je vous aime".

Cédant aux exigences de son nouvel ami, elle délaissa la buvette. On la vit, un matin, ses cheveux noirs enrubannés de rose tendre, au bras de François.

Lauth, prévenu, attendait Brégeat au milieu du camp, allant des faisceaux aux cuisines et aux tentes... furieux.

Lorsque François parut, avorti, lui aussi, gouailleur, la chéchia sur l'oreille, une fleur entre les dents, Lauth bondit vers lui.

Les zouaves, amusés, faisaient cercle.

—Ah ! vous voilà, s'écria l'adjudant. Voleur.

—Expliquons-nous, s'il vous plaît, voleur de quoi ?

—Voleur de femmes.

François eut un bel éclat de rire.

—Il fallait mieux la garder, mon adjudant.

—Ah ! vous avouez ?

—Parbleu, c'est mon droit, je pense.

—Votre droit, riposta Lauth. On le connaît, le droit, dans votre sale famille...

François, pâle, recula :

—Sale famille ? répéta-t-il.

—Oui ; avez-vous souvenance de Rassajou, l'assassin de Gentilles-Loups.

François, cette fois, leva la main.

—Frappez donc, lâche !

Le poing s'abattit sur la tête de Lauth qui chancela.

—Ah ! c'est ainsi, ricana-t-il, les témoins ne manquent pas. Vous aurez de mes nouvelles.

—Écrivez au ministre de la Guerre, si le cœur vous en dit. Il y a assez longtemps que vous me guettiez.

Il se rendit lui-même au poste de police et dit au sergent :

—Enfermez-moi... mon affaire est claire, je viens de frapper Lauth.

Il y avait, en l'espèce, coup donné à un supérieur, en campagne, motif à un conseil de guerre. L'officier rapporteur, désigné pour une année, vint pour interroger François.

Celui-ci répondit simplement :

—L'adjudant m'a insulté, a insulté ma famille, je me suis défendu comme j'ai pu, avec mes poings, et je suis prêt à recommencer.

Il fut impossible de lui tirer autre chose.

L'enquête fut rapidement menée. François avouait, et au reste, il y avait plus de cent témoins. Le conseil de guerre se réunit.

Appareil judiciaire simple, en campagne, mais non dénué d'une certaine grandeur. Autour d'une table, les officiers, en armes, revolver et sabre au côté, étaient réunis, sous la garde d'un piquet d'honneur, haïonnettes au clair.

François, là encore, s'obstinant, refusa d'expliquer son acte.

—Vous me connaissez suffisamment, disait-il, jugez-moi.

Le président du conseil feuilletait le livret et hochait la tête.

—Mauvais caractère, murmurait-il, toutes les punitions on font foi.

Mais l'un des juges se pencha vers lui et l'entretint quelques minutes.

Le président, alors, se leva et parla ainsi :

—Au 1er zouaves, vous avez été, d'abord, un soldat modèle, si

bien que, me dit-on, ce malheureux, mais illustre capitaine Paul avait fondé sur vous les plus grandes espérances. Vous demandez à passer au 2^e et le colonel Givene, qui se connaissait en hommes, vous choisit pour secrétaire, vous nomme sergent, obtient pour vous la décoration du Nicham. Je lis vos notes de cette époque : "Garçon intelligent, robuste, brave, fera un excellent officier." Aujourd'hui nous sommes loin de l'épaulette. Depuis un an, vous vous faites constamment punir... Je vois ici : ivresse, réponses, manquements au service, toute la lyre. La cause est simple : coup porté à un supérieur, en campagne. Le rapporteur n'a rien à dire ?

—Non, mon colonel.

—Vous non plus, zouave Brégeat ?

—Non, mon colonel.

Le conseil se retira et revint cinq minutes après. Dans le grand silence le président lut : "Sur mon âme et conscience, je déclare Brégeat (François) ex-caporal, ex-sergent (aujourd'hui soldat de 2^e classe), coupable d'avoir frappé un supérieur, et cela, circonstance aggravante, en campagne et au milieu du camp. Pour cette faute, le condamne..."

François attendait ce mot terrible : mort !

Mais l'officier, la voix rauque, car il est toujours dur pour un chef de condamner un inférieur, un membre de la grande famille, acheva :

—Le condamne à la dégradation militaire et à vingt ans de travaux forcés.

—J'aurais préféré la mort, murmura François.

Il sortit la tête haute, soutenu par son indomptable fierté.

Kolb, qui était présent, essaya de lui serrer la main, mais François ne le regarda même pas. A cette heure, il n'avait plus rien de commun avec l'adjudant des chass d'Aff qui ne l'avait jamais compris et l'avait pris pour un vulgaire ivrogne.

Entre quatre baïonnettes, on le reconduisit à la prison. Sur son passage les soldats qu'il avait punis riaient. Les Arabes criaient : "Hou, hou !"

Il n'entendait rien. Il songeait à la mère, à l'emportement terrible du père quand il apprendrait la terrible nouvelle.

Il leur expliqua sa condamnation dans une longue lettre. Il y relatait les étapes de ses succès et de ses revers. Tout s'était ligé contre lui. Il n'avait plus été maître de sa colère à ce nom de Rassaïou.

A six heures, on lui apporta la soupe, qu'il refusa.

L'ombre montait, l'enveloppant.

La prison où on l'avait cadenassé était un marabout, sorte de chambre, avec une seule ouverture, la porte, de cinq mètres sur quatre surmontée d'un dôme élevé. Lors du bombardement de Gavès par les canonniers français, le croissant du dôme avait été enlevé par un boulet. Il en résultait une ouverture béante, assez large pour le passage d'un homme. Mais cette ouverture se trouvait au moins à six mètres de hauteur. On ne l'avait pas bouchée, un oiseau seul eût pu s'évader par là.

A l'évasion, François ne songeait guère. Il avait oublié Borker, Kolb, et les autres, Sacha et Mme Maud ; tous ces gens, hommes et femmes, n'étaient que de simples incidents en sa vie tourmentée ; il n'avait plus de pensées que pour sa mère, pour ses "vieux".

En ce marabout, sans fenêtre, il faisait nuit profonde, de tombeau... En haut, par l'ouverture passaient quelques rayons d'étoiles.

Sur le tard, la porte grinça sur des gonds qui servaient peu, et le sergent de garde entra, en cachette, sans doute, car il ne portait pas le falot réglementaire.

Quelqu'un l'accompagnait que François reconnut de suite à sa silhouette dégingandée.

—C'est toi, Kolb ? fit-il.

—Oui mon pauvre vieux... Ça ne va guère, n'est-ce pas ?

—Pourquoi donc, ça va bien. En frappant Lauth, je savais ce qui m'attendait. Tout cela, je l'avais préparé d'avance, vois-tu.

—Ah ! dit Kolb, stupéfait de tant d'énergie. N'as-tu besoin de rien ?

—De rien.

—La dégradation est pour demain.

Je suis prêt à tout.

—Je suis venu pour te souhaiter bon courage et te serrer la main.

—Dépêchons-nous, fit le sergent, craignant d'être surpris.

Kolb serrait la main de François. En même temps qu'il lui glissait un revolver, il lui murmurait :

—Vingt ans de travaux forcés, c'est à n'en plus finir... Une minute de courage et tout est terminé... C'est ton affaire.

—Merci, répondit François, j'y songerai.

La porte se referma et tout retomba dans l'ombre.

Valait-il mieux, selon les conseils de Kolb, en finir de suite ? Assis sur une natte, la tête entre ses genoux, François, longtemps se le demanda. Il en vint à conclure que l'adjudant avait raison. L'avenir était irrémédiablement perdu,

Il leva les yeux vers la trouée du dôme, qui lui paraissait plus lointaine, avec, tout au fond, ces lueurs vacillantes, et, caressant la crosse froide du revolver :

—Je me tuerai à l'aube, se dit-il.

Cette intention bien arrêtée, il s'allongea sur sa natte. Son corps seul était en prison, l'esprit était loin, au Mas du-Calvaire.

Soudain, il se redressa...

Une pierre roulait sur les dalles du Marabout.

Il crut à un éboulement et retomba dans ses pensées.

Une deuxième pierre roula, puis une troisième... Une voix, un souffle, demandait :

—Es-tu là, mon petit Francis ?

Un seul homme l'appelait "mon petit Francis".

Et cet homme était Luc Marastoul.

XXXVI

VERS L'INCONNU

Luc allait être libéré. Reussirait-il ? Il n'en savait rien, se plaignant en cette situation d'ouvrier cordonnier où il n'avait qu'à manger et à boire... et à dépenser les deux francs qu'il gagnait par jour, en bombance, dans les cabarets à soldats.

Lorsqu'on vint le lui proposer, il répondit :

—Cela dépend de François.

François, à la vérité, ne lui donnait plus de ses nouvelles, mais Luc se disait que si "le copain" n'écrivait pas, c'est qu'il avait autre chose à faire. Pour lui, il avait une foi ardente en l'étoile de son ami.

Cependant la libération approchait, il fallait se décider.

Marastoul sollicita une permission de huit jours et se rendit à Gabès par le premier paquebot. Il y débarquait le jour même de la condamnation de François.

Sur le port, bayant aux corneilles, il rencontra Papiot.

—Hé ! salut sergent, cria-t-il ; quoi de nouveau ?

—Ah ! c'est toi, Marastoul, répondit Papiot, étonné, tu viens sans doute pour la chose...

—Quelle chose ?

—Tu ne sais donc rien ?

—Rien de rien.

—Eh bien, il s'en passe du propre.

Séance tenante, Papiot mit Luc au courant des événements.

—Pour lors, fit Marastoul, François est en prison. Et où est-elle, cette prison ?

En parlant, ils étaient remontés en ville.

—La voici, répondit Papiot en désignant le marabout isolé au milieu d'un jardin.

Les deux amis prirent un verre et l'en se sépara.

Marastoul revint rôler autour du marabout. Vers deux heures, il vit la garde arriver, la porte s'ouvrit... François sortait pour se rendre au conseil de guerre.

Luc fut sur le point de s'élaner à sa rencontre, puis il se contint.

Une idée, comme un jet de flamme, vint de lui traverser l'esprit.

La garde partie, il examina attentivement le marabout. Blanchi à neuf, il paraissait en bon état, sauf le dôme qui était lézardé.

Leste comme un chat, Marastoul grimpa sur un palmier. Il aperçut l'ouverture béante et redescendit rapidement le sourcil aux lèvres.

—Ça ira, pensait-il.

Il continua de faire le guet et tressaillit de joie en voyant qu'on réintégrait François dans sa prison. A la nuit tombante, il acheta, chez un marchand, une forte corde, longue de dix mètres.

—C'est pour attacher les chevaux, dit-il au marchand.

En errant dans la ville, il avait remarqué de longues perches qui avaient dû servir à des échafaudages.

A minuit tout dormait. Le factionnaire, à dix pas de la porte, sommeillait accoudé sur son fusil. C'était l'heure attendue, l'heure du premier sommeil.

Luc, sortant de l'ombre, commença à redresser sa perche.

Le sable craqua.

Marastoul se jeta dans l'ombre, le cœur battant.

La porte du marabout s'ouvrait... Venait-on déjà chercher le prisonnier ?

Luc, désolé, s'arrachait les cheveux. Il songeait à enlever François de force, à foncer sur la garde, tête baissée, à coups de poing.

Mais deux hommes étaient entrés, deux ressortaient.

Luc respira : on changeait les fonctionnaires.

Plus un bruit, bientôt, rien que des aboiements lointains de kelps et des souffles brusques du vent dans les arbres.

Alors, avec des précautions infinies, il appliqua sa perche contre le mur. En une seconde, il fut sur une espèce de plate-forme, sa corde roulée autour des reins. Le dôme filait en pointe douce. Le reste n'était qu'un jeu d'enfant.

Par l'ouverture, il lança une première pierre, puis deux autres.

Eh, à sa demande : "Es-tu là, mon petit François ?" François répondit :

— Est-ce toi, Luc ?

— Oui, c'est moi... Pas d'explications, continua-t-il... Je te jette une corde à nœuds... hâte-toi, nous bavarderons ailleurs.

Le moment, en effet, n'était guère aux longues explications. François saisit la corde, dont l'autre extrémité était enroulée autour de Luc, et il s'enleva.

Marastoul lui tendait les mains. Les deux amis s'embrassèrent.

— Filons, dit Luc.

— Un instant.

François prêtait l'oreille. Le poste n'avait pas remué. La sentinelle continuait son chemin de ronde, comme pour éloigner le sommeil.

— En route, maintenant, fit-il.

Pieds nus, ils rasaient les murailles.

François se rendait chez Spiro. Une raie de lumière filtrait sous la porte.

Le mercanti lui-même, après un assez long temps, vint ouvrir.

— Le zouave Brégeat, fit-il, en reconnaissant son associé... Entre vite, Berker est là.

Berker, en effet, avec deux hommes de sa bande, se tenait dans l'arrière-boutique.

— Comment, c'est toi... commença-t-il.

Mais, à la vue de Luc, qu'il ne connaissait pas, il se tut.

— Tu peux parler, dit François, cet homme est plus que mon ami, mon frère... je lui dois la liberté, peut-être la vie.

— Nous ne t'aurions pas abandonné, répondit Berker... Moi-même, je voulais sur toi... Nous guetions, tous, le moment favorable. Que décides-tu?... Mon avis est qu'il faut t'éloigner de Gabès où l'on te recherchera.

— C'est le mien aussi. Mais, auparavant, je demande à m'entretenir avec mon camarade.

— C'est trop juste... fais donc. Nous t'attendons.

Les Arabes s'étant retirés, François se retourna vers Luc.

— Comment te trouvais-tu à Gabès, si juste à point ? lui demanda-t-il.

— Je venais pour te consulter au sujet... du rengagement.

— Au rengagement, il n'y faut plus songer. J'ai quelque chose de mieux à te proposer... Ecoute.

Rapidement, il lui expliqua la situation.

— C'est un coup à faire fortune, termina-t-il.

Luc secoua la tête. Né paisible, il en avait assez de l'Afrique et des aventures.

— Agis à ta guise, répondit-il carrément. Pour moi, je retourne en France, à Nîmes ; j'ai la maladie du pays, vois-tu. Le père se fait vieux, je prendrai son échoppe.

François réfléchissait.

— Tu as peut-être raison, fit-il, car tu n'as pas mon caractère et ta situation ne ressemble pas du tout à la mienne. Si je réussis, au resto, à amasser une fortune, je ne t'oublierai pas.

Il s'arrêta et reprit d'une voix grave, qui tremblait :

— Là-bas, au pays, tu reverras les miens, ma mère... J'avais préparé une lettre, elle devient inutile. Dis-leur que je vis, que je suis en bonne santé, que je les aime toujours. Ajoute que je suis encore digne de leur amour. Mon existence est manquée, du côté de l'armée ; c'est pourquoi je reste ici, pour me faire une situation. Je mourrais d'ennui s'il me fallait retourner au Mas-du-Calvaire... Du resto, je ne le pais... Tu leur expliqueras, jusqu'à ce qu'ils aient compris, tu entends, jusqu'à ce qu'ils m'aient pardonné, pourquoi j'ai été si durement condamné... C'est entendu, n'est-ce pas, mon petit Luc ?

— Oui, répondit Marastoul... Seulement... .

— Achève.

— Ce que je vais te dire va te paraître presque ridicule de ma part, car tu es plus intelligent que moi, et tu n'as pas besoin de conseil... je le dirai tout de même : Reste honnête. Pour moi, j'ai bien des défauts, mais je n'ai jamais oublié cette parole de mon père : "Le pain mal gagné remplit la bouche de gravier."

— Sois tranquille, Luc, je saurai me conduire. Désormais, je serai un commerçant, voilà tout.

— Tu m'écriras ?

— Oui, rien qu'à toi, et tu me répondras pour me donner des nouvelles des miens.

— Compte sur moi, promit Luc. Pas plus tard que demain, par le courrier, je file à Tunis et de là en France.

A cet instant, Berker, qui s'impatientait, cria à travers la porte :

— Dépêchons. L'étoile *Akrab* (le Scorpion) va s'éteindre.

— Au revoir, mon bon Luc, fit François ; je regrette, aujourd'hui, de t'avoir entraîné à ma suite.

— Je ne regrette rien, moi, sinon de ne pouvoir t'accompagner, mais, c'est plus fort que moi, plus fort que tout, je m'ennuie de la France et de mon père.

François soupira. Lui aussi s'ennuyait de la France.

Une fois encore, les deux amis s'étreignirent.

Luc, ne sachant où se rendre, où trouver un gîte, par cette nuit, s'assit dans la boutique de Spiro.

Avec Becker et les deux Arabes, François s'éloigna.

Un certain temps, on marcha dans la plaine de sable, puis le chef, en ligne droite, appuya vers la mer. On ne la voyait pas, mais, par ce vent qui grandissait, on entendait la voix des flots déferlant sur la plage.

Sur la grève, Berker s'arrêta et modula le cri d'un oiseau. Du large, un même cri se fit entendre... Un point sombre se montra, grossit. C'était une mahonne, sorte de barque à demi-pontée qui peut tenir la haute mer.

La mahonne s'approcha à cent mètres du rivage et stoppa.

Berker fit un geste. L'un des Arabes chargea François sur ses épaules et le porta dans le bateau.

On hissa la voile. La mahonne s'inclina, la proue vers l'est.

— Où me conduis-tu ? demanda François à Berker.

— A l'île de Djerba, d'abord, où je t'expliquerai ce que j'attends de toi.

Il ouvrit un coffre et reprit :

— Les roumis ont des yeux qui voient loin, très loin... Ils ont des navires qui vont plus vite que mon bateau. S'ils te découvraient, tu serais perdu, moi aussi. Voici des habits de Meslem, habille-toi.

A mesure que François se défaisait de ses vêtements pour les remplacer par le bournous, le haïch et le turban, Berker les ramassait et les mettait dans un sac. Lorsqu'ils y furent tous, ils introduisit une grosse pierre dans le sac et jeta le tout à la mer.

— Que fais-tu ? s'écria François.

— J'efface le passé, répondit sentencieusement l'Arabe. Nul, maintenant, ne te reconnaîtrait. Désormais tu t'appelleras Abdallah ben Aboukr, c'était le nom de mon frère. Dormons, nous aurons du travail dans quelques heures.

Sans attendre de réponse, Berker, sûr que son compagnon ne pouvait lui échapper, s'étendit au fond de la barque et rejeta son burnous sur sa tête.

François, trop ému pour dormir, essaya d'interroger les autres Arabes, mais ceux-ci ne savaient rien ou ne voulaient rien dire.

Sur les vagues puissantes du large, la mahonne bondissait. La forte brise faisait craquer la frêle mâture... Parfois, des lames embarquaient.

Au Mas-du-Calvaire, dans ses après-midi de farniente, François avait imaginé bien des aventures, des fuites au désert, à la tête d'une troupe sous ses ordres, mais, cette fois, la réalité dépassait tous ses rêves.

Comme l'aurore nuançait le ciel et l'onde, le vent s'apaisa. A l'est, une terre se montra, c'était Djerba, l'île bleue. On aborda, un peu avant le lever du soleil, dans une crique déserte.

François reconnut alors que ses compagnons avaient le bas du visage voilé.

— Est-ce que j'ai affaire à des Touaregg ? se dit-il.

Sauté, le premier, sur la plage, Berker prononça la prière du matin, pieds nus, les bras en l'air. Les autres, derrière lui, s'inclinaient, face à la mer.

— Vous m'attendrez à cette place, dit-il à ses matelots.

Il fit signe à Abdallah (ainsi nous désignerons François) de le suivre. Tous deux, contournant un bouquet de palmiers, s'enfoncèrent dans l'intérieur.

En rase campagne, loin des oreilles indiscretes, Berker s'arrêta.

— Je ne dormais pas, cette nuit, commença-t-il, je t'observais. Tu n'avais pas peur, tu es brave. Spiro croit que je suis un marchand de tabac et de liqueurs, pauvre Spiro ! Ce que je vends, tu le sauras plus tard. Si tu n'es pas fatigué, nous allons repartir de suite, car les affaires m'appellent.

— Je ne suis pas fatigué.

— Bien ; à nous deux, si tu veux suivre mes conseils, nous deviendrons aussi riches que le bey des beys.

— Partons donc, répondit Abdallah ; autant que toi, Berker, j'ai hâte de m'enrichir.

Le temps de faire de l'eau et l'on reprit la mer. Heureux, sans doute, de retourner à Tripoli, les navigateurs chantaient.

Le ciel était bleu, la mer calme, Berker de plus en plus prévenant ; Abdallah était plein de confiance en l'avenir. Pour le coup, il se voyait revenant en France, avec toute une smala, enrichissant Marastoul et les siens.

Le troisième jour, vers quatre heures du soir, Tripoli fut en vue, une terre d'or jaillissant de l'onde et une ligne sombre de frondaison. Pour débarquer, Berker attendit la nuit close.

Il avait sur ses hommes une suprême autorité.

—Vous coucherez dans la mahonne, leur ordonna-t-il.

Les quatre Arabes fléchirent le genou, les mains étendues, en signe d'obéissance.

Tripoli, la nuit, est une ville sinistre. A peine, de-ci de-là, dans les ruelles sombres, quelques lueurs de lampe antique ou de torche autour desquelles des musulmans ou des nègres, aux visages farouches, fument le hachich, plante funeste qui procure des extases mystérieuses et malades.

Dans ces ruelles empuantiées, vous marchez sur quelque chose qui remue et grogne : c'est un Arabe ivre ou un pauvre diable qui n'a pas deux sordis pour aller coucher sur les bancs d'un café maure.

Abdallah n'avait pas peur. Il vivait dans son élément. Rien au monde ne pouvait plus l'étonner, désormais.

Tout en haut de la cité, il vit, sans émoi, son guide frapper à la porte d'uneasure.

La porte s'ouvrit... On eût dit qu'elle s'était ouverte toute seule.

D'un pas ferme, Berker traversa des couloirs et des cours, et s'arrêta devant une maison construite au milieu d'un vaste jardin.

Au lieu de frapper, il siffla... La porte roula sur ses gonds bien huilés....

Là, c'était la nuit encore. Mais Berker souleva une lourde portière qu'il retint de la main pour laisser passer Abdallah.

C'était une chambre superbe, comme on en peut voir seulement en ce pays : des tapis tissés à la main où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles, tout autour de la pièce un large divan de velours où dix hommes eussent couché à l'aise ; aux murs, des tentures inestimables, aux chatoyantes couleurs qui se fondaient sous l'éclat de deux lampes d'argent.

Personne, pas un serviteur, en cette riche et mystérieuse retraite, pour souhaiter la bienvenue au maître de céans, à Berker, car ce dernier, cela se voyait à son assurance, en était bien le propriétaire.

Berker, comme essoufflé par la montée rude de la mer à cette demeure, se laissa choir sur le divan où son accoutrement, presque pauvre, faisait tache.

Sans plus de façon, Abdallah l'imita, et pour la première fois, depuis Gabès, interrogea son compagnon.

—Nous sommes enfin à Tripoli, dit-il, parleras-tu ?

Berker répondit par le proverbe.

—Ne redoute rien tant que la curiosité, et veille sur ta langue.

—Soit, riposta Abdallah, j'attendrai.

—Tu n'attendras pas longtemps. Cette nuit même, j'ai donné rendez-vous, ici, à un messenger. Selon les nouvelles qu'il m'apportera, nous entrerons en campagne. Prends donc patience jusqu'au retour du soleil. Au reste, ainsi que moi, tu dois être fatigué et, quand le corps est las, l'esprit s'en ressent.

Il lui prit la main, le guida par un escalier qui montait au premier étage et, l'introduisant dans une chambre digne en tout de la salle qu'ils venaient de quitter :

—Ici, tu es chez toi, fit-il. Quoi que tu entendes, cette nuit, ne remue pas. Si tu as besoin de quelque chose, siffle trois fois dans ce sifflet d'argent, et un serviteur accourra. Bonssoir.

Sa lampe à la main, Abdallah fit le tour de sa chambre. Avec ses deux fenêtres grillagées de fer, cette pièce avait plutôt l'air d'une prison.

—Dormons, se dit-il ; demain nous aurons la clef de ce songe des *Mille et une nuits*.

Mais ses yeux ne se fermaient pas : ils restaient fixés, agrandis par la réflexion intense, à la petite lampe qui crépitait. Elle jeta un dernier reflet et s'éteignit.

Alors Abdallah sentit un frisson lui courir dans les cheveux. Machinalement, il porta le sifflet à ses lèvres.

Presque aussitôt, un pas léger glissa sur le tapis, et Abdallah — il ne voyait rien dans cette obscurité — eut la sensation qu'un homme se tenait debout devant lui.

—Apporte-moi de la lumière, dit-il à tout hasard.

Une minute après, un nègre demi-nu, taillé en hercule, revenait avec la lampe demandée.

—Je te remercie, reprit Abdallah, mais j'ai bien soif, qu'as-tu à m'offrir ?

Le nègre, dans un sourire, montra une double rangée de dents blanches. Il porta la main à ses oreilles, puis à sa bouche, et, secouant la tête, indiqua ainsi qu'il entendait et comprenait, mais ne pouvait parler.

—Apporte-moi simplement une gorgonnette d'eau fraîche.

Le serviteur obéit, puis se retira discrètement.

Encore une fois, Abdallah était seul. Il but, se coucha, tout habillé, sur des coussins, à la mode arabe, et s'endormit.

Il s'éveilla... La lampe, bien garnie, brûlait toujours. Il faisait, en cette chambre exiguë et close, une chaleur étouffante ; Abdallah se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit et appuya son front brûlant aux barreaux.

On parlait, à l'étage au-dessous... une raie de lumière éclairait vivement les feuilles vertes d'un arbrisseau... Abdallah prêta l'oreille et reconnut la voix cuivrée de Berker.

—Le messenger qu'il attendait est arrivé, se dit-il.

Une insurmontable envie le prit d'entendre la conversation des deux hommes. C'était facile, il n'avait qu'à descendre au jardin et à s'approcher de la fenêtre.

Il défit ses souliers... Au moment d'ouvrir la porte, il recula... Il jouait ainsi un jeu terrible, gros de conséquences. Puis, il arma le revolver que lui avait remis Kolb, au marabout de Gabès, arme dont, par prudence, il ne s'était pas dessaisi, et sortit.

—Si quelqu'un me surprend, pensait-il, je dirai que j'avais besoin de prendre l'air.

Il gagna le jardin sans rencontrer âme qui vive, glissa le long de la muraille et colla son œil à la fenêtre. D'abord, bien en face, il ne vit que Berker, assis sur un sofa. Sous un turban d'une impeccable blancheur et la chlamyde du riche Youddi, cet homme paraissait rajeuni, heureux.

Il remplissait deux tasses avec du café et en tondait une à l'Arabe assis à ses pieds. De ce dernier, Abdallah ne voyait que le burnous usé et le cône autour duquel s'enroulait une corde en poils de chameau. A son attitude affairée, il devina que cet homme venait de loin.

Les deux Arabes, à cent lieues de soupçonner qu'on les écoutait, s'entretenaient à haute voix.

—Alors... ça va bien, dans les douars, Sliman ? disait Berker.

—Très bien, affirma Sliman.

—Bois donc. Par Allah, la dernière année nous fut mauvaise, mais je ne te blâme point... Le compte y était ; seulement, avant cette guerre, la marchandise ne se vendait pas ou se vendait mal.

—Ce n'est pas ma faute.

—Eh ! non, je le sais bien. Cette fois, nous ferons d'une pierre deux coups. Je n'ai pas perdu mon temps, à Gabès. Grâce à Spiro, j'y ai fait une fameuse acquisition : un roumi qui nous servira à attirer ses frères. Nous toucherons des deux mains, par la vente des jeunes filles de l'oued R'rir. Que penses-tu de mon idée, Sliman ?

—Je l'approuve, sidi, mais... le roumi parlera un jour ou l'autre. Les yeux noirs de Berker étincelèrent.

—Je saurai le rendre muet quand il le faudra. Pour l'instant, il est en mon pouvoir.

Sliman baissa la main de son hôte.

—Tu as réponse à tout, sidi, fit-il.

—D'autant plus que le roumi ignore mes desseins. Demain, je lui dirai que nous partons pour trafiquer avec les douars de la plaine. Comme toujours, Sliman, tu nous serviras de guide. Encore deux années de cette vie et tu pourras, je l'espère, acheter plusieurs lots de palmiers et vivre en paix.

Abdallah n'avait plus rien à apprendre. Sans bruit, il regagna sa chambre.

—Tu m'as embauché pour une belle et noble besogne, Berker, songeait-il, mais heureusement, je suis prévenu. A nous deux ! Qu'importe la fortune, vive la gloire ; en t'accompagnant, je serai, tout en ayant l'air de te servir, utile à mes compatriotes... Ce sera une façon de me réhabiliter. Tu es rusé, Berker, mais je le suis autant que toi. Nous verrons si un arabe, sur ce point, damera le pion à un roumi, comme tu dis.

Sur ce, Abdallah souleva la lampe et s'étendit sur les coussins.

Au matin, Berker dut le pousser pour l'éveiller.

—Tu as bien dormi ? demanda-t-il.

—Oui, je n'ai fait qu'un somme !

—On dort toujours bien sous le toit d'un ami, assura Berker.

Il s'assit pour expliquer à Abdallah les services qu'il attendait de lui, des choses très ordinaires et très simples, son savoir pour trafiquer avec les Européens de la côte, l'aide de son bras et de son œil si l'on rencontrait des pillards.

Tout cela, il le disait en souriant, avec des gestes onctueux, et le roumi, au courant de tout, admirait le masque impénétrable de l'Arabe.

Berker le ramena dans la salle entrouverte la veille.

Abdallah en profita pour visiter la ville qui ressemblait, on somme, à toutes les cités de l'Afrique du Nord, des ruelles et des souks, des bazars où s'entassaient, dans un beau désordre, la pacotille exotique, tissus et verroteries.

A ces ruelles, il préférait le port, presque mouvementé... Au large, un vapeur passait, battant les trois couleurs, qui voguait vers la France.

Abdallah soupira et remonta chez Berker.

Désormais, il était prêt à tous les événements, à toutes les aventures.

XXXVII

EN ROUTE

Du haut des terrasses de sa maison, Berker, équipé pour la route, botté, jusqu'aux genoux, de cuir rouge, armés jusqu'aux dents, comme un capitaine de reîtres, guettait, pour partir le coucher de la lune.

De temps à autre, les esclaves noirs se présentaient. Le maître leur parlait à voix basse, et ils repartaient.

Le croissant de la lune, à son premier quartier, s'amincit enfin, puis sombra au fond des plaintes lointaines.

—En route commanda Berker.

Plus loin que la ville, par delà l'oasis, une caravane attendait, composée d'une douzaine d'hommes, d'autant de dromadaires et de deux chevaux.

Ces nouveaux compagnons, Berker les nommait à Abdallah.

—Bou-Zair, Mohammed, Ahmed, Backroum... et Si-Sliman notre guide.

Ceux qui avaient conduit la mahonne de Gabès à Tripoli n'étaient pas là et Abdallah, pour dire quelque chose, en fit la remarque.

—Ils sont partis en avant, répondit Berker.

Aussitôt, il ordonna le départ.

Abdallah, l'esprit aussi libre de tout souci que s'il eût chevanché en compagnie d'un escadron de chasse, d'affossaya son cheval. Il reconnut d'abord qu'il avait la bouche fine et obéissait parfaitement à la pression du genou.

—Il a nom Yacoub, lui dit Berker, qui le surveillait. Le sultan n'en a pas de meilleur ni de plus rapide. Au repos, c'est un mouton, une gazelle à la course. Excite de la voix et tu apprécieras.

Adierop (en avant), cria le cavalier.

Yacoub, aussitôt, dressa les oreilles, secoua sa tête fine et s'emballa.

Une simple pression sur les guides suffit pour l'arrêter.

—Tu es un bon cavalier, sidi, remarqua Sliman.

Cet éloge, rare sur les lèvres d'un Arabe, flatta l'amour-propre d'Abdallah, et ce titre de sidi qu'on n'adresse qu'aux personnages de marque.

Il n'oubliait rien, cependant; il verrait à l'heure décisive. Pour l'instant, il se laissait à la joie de galoper vers l'inconnu, vers le Sud mystérieux et captivant.

—Adierop Yacoub!

Derrière, les chameaux coureurs, lourdement chargés, trottaient en renflant.

On courut ainsi jusqu'à ce que le soleil brûlât les reins.

Sliman s'arrêta au pied d'une colline. A l'aide de son "sif" — poignard, — il gratta le sable, mit à jour une pierre qu'il souleva, et une source apparut où s'abreuva la caravane.

Avant de partir, il replça le roc, le recouvrit de sable.

Une semaine, on vécut de dattes, de couscous, de moutons qu'on achetait aux bergers rencontrés dans les vallons. On payait tout, et généreusement.

Abdallah émerveilla ses compagnons, en abattant au vol, d'une balle, des perdrix grises ou des outardes, en forçant des gazelles à la course.

Par sa bonne humeur, son endurance, son agilité, il faisait l'admiration des Arabes, qui ne l'appelaient plus que le "sidi" et le croyaient, tant il parlait couramment leur langue et vivait de leur vie, un véritable Meleu.

Berker, du reste, et le guide entretenaient soigneusement cette croyance.

Ainsi, l'on arriva à Ghadamès, sur la frontière de la Tripolitaine. Après, pendant des centaines de lieues, c'était du sable et du sable, le Sahara, la région que parcourent, en maîtres, les Touareg.

La caravane s'arrêta au creux d'un vallet et deux sentinelles couronneront les crêtes d'où l'on pouvait surveiller un vaste horizon.

A la nuit, Sliman, seul, parait à la dévouverte.

Abdallah, certain qu'on ne tenterait rien contre lui de sitôt, s'endormit.

Une main le secouait doucement... il s'éveilla.

—Silence, lui recommandait Berker; debout l'heure est venue de travailler et de montrer que tu es un homme.

Abdallah, éveillé en sursaut, se frotta les yeux. La lune évoluait dans un ciel d'une incomparable pureté. Il faisait clair comme en plein jour.

—Je suis prêt, répondit-il.

—Tu oublies tes armes.

Abdallah ramassa son fusil qui ne le quittait jamais.

—Non, reprit Berker, pas de moukala... prends ton sabre; tu as un revolver, je le sais. Ces deux armes suffiront.

Abdallah eut une grimace de désappointement. Ce revolver, qu'il avait si soigneusement caché, on le lui connaissait!

Mais l'heure n'était pas aux explications... il suivit Berker. En sortant du camp, il remarqua que tous les hommes étaient éveillés et faisaient des préparatifs comme pour repartir; il constata aussi que le nombre des chameaux, pendant son sommeil, s'était augmenté.

—Il va se passer quelque chose de nouveau, se dit-il.

En contournant, autant que possible, les dunes de sable, Berker, à grands pas, se dirigeait vers Ghadamès. Bientôt, aux reflets étincelants de la lune, Abdallah reconnut un toit arrondi qui devait être celui de la mosquée.

Cinq cents mètres, avant d'entrer en ville, Berker tourna brusquement à gauche et s'engagea sous des oliviers, qui allaient s'épaississant.

D'un tronç, une ombre blanche se détacha, celle de Sliman.

Sliman ne prononça que ces mots: "Suivez moi."

Après les oliviers, ce furent les figuiers aux branches entrelacées. Enfin, une maison se montra, enfouie sous des verdure.

—Entrez, fit Sliman, en désignant la porte, vous êtes chez moi. Il n'y a, ici, que Lagdar, le gardien, un ami fidèle.

Lagdar se tenait, debout, au milieu de la cour. Autant qu'Abdallah put en juger, aux rayons de la lune, ce Lagdar était un demi-negro à peine vêtu d'une courte tunique blanche, aux membres robustes.

—Tout est-il préparé? demanda Sliman.

Et, sur la réponse affirmative de Lagdar, il indiqua une salle qui s'ouvrait sur la cour, et, montrant le chemin, y pénétra le premier.

Cette première chambre ressemblait à toutes les cellules arabes; sans autre meuble que des nattes, une seule lampe l'éclairait.

—Eh bien? demanda Berker.

—Tu vas être satisfait, sidi.

De ses deux mains, Sliman appuyait sur la muraille, et cette muraille parut s'enfoncer. Elle s'enfonçait, en réalité, ou se déplaçait, et le mur peu à peu s'entr'ouvrait, présentant une ouverture suffisante pour le passage d'un homme.

Encore cette fois, Sliman, qui était chez lui, montra l'exemple et les autres le suivirent.

Lorsque Lagdar eut allumé les lampes, Berker, stupéfait, s'écria:

—Par Allah, je ne te savais pas aussi riche.

—L'argent que tu m'as donné a prospéré, répondit Sliman, et mes efforts ont fait le reste... Loué en soit le nom de Dieu.

Berker eut un énigmatique sourire.

—Soit, mais je ne vois pas... ce que tu m'as promis.

Sur un signe de son maître, le negro disparut.

Il revint bientôt ramenant trois jeunes filles.

Abdallah ne fut pas surpris outre mesure. Depuis la conversation des deux complices, à Tripoli, il s'attendait à quelque chose d'approchant.

—Avancez, ordonna Berker.

Poussées par Lagdar, les jeunes filles avancèrent jusque sous les lampes.

Berker, alors, se tourna vers Abdallah, et, en un mauvais français, pour que ni les jeunes filles ni les autres ne pussent comprendre:

—Les trouves-tu belles? demanda-t-il.

—Admirables, répondit Abdallah.

Admirables, elles l'étaient, en effet, sous le mince sarreau bleu des filles de condition moyenne. Leurs yeux, inquiets, avaient l'éclat du diamant, et la fleur du grenadier nouvellement éclos n'eût pu lutter avec leurs lèvres. Leurs tailles s'élançaient comme des roseaux.

—Remplace ces sarreaux usés par des vestes de soie, ajoute le seroual, jette sur ces cheveux des voiles tissés d'or, et dis-moi, pour-suivait Berker, en son sabir, si ces filles ne seraient pas dignes de figurer dans le harem du Père des Boys?

—C'est mon avis.

—Eh bien, tu les y conduiras toi-même.

—Moi!

—Oui, quand tu sauras tout.

Il lui tendit un papier.

—Lis, reprit-il, mais ne lis que pour toi.

Abdallah obéit et parcourut le papier du regard.

—Comprends-tu, maintenant, s'écria Berker. Là-bas, on nous paiera ces enfants leur poids d'or. Et je ne puis les y conduire, moi, car je ne suis qu'un pauvre Arabe incapable de me reconnaître en pays étranger, de traverser la mer sans me faire, dix fois, arrêter. Le mieux était d'accepter.

—Je les conduirai où tu voudras, répondit Abdallah.

(A suivre.)

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI", 31 MARS 1900 (1)

L A

MAIN COUPÉE

VI

(Suite)

— Mon ami, me dit-il enfin, vous rappelez-vous de ce coffret en bois des îles que l'Anglais vous a apporté à bord ?

— Pourquoi m'en parlez-vous ? lui répondis-je en pâlisant. Ne savez-vous pas que ce coffret s'est perdu, ou qu'il m'a été dérobé le jour même où je l'ai reçu ?

— Donc, vous vous en souvenez, reprit Ledru. Eh bien, j'ignore si j'ai fait une bonne action ou si j'ai commis une sorte de sacrilège, mais j'ai pensé que vous aimeriez toujours la pauvre femme, et j'ai voulu en partant vous laisser quelque chose d'elle qui vous la rappellerait. Ce coffret n'est pas perdu, je vais vous le chercher.

Il alla précipitamment dans sa chambre et en rapporta le coffret, qu'il posa sur une table. Nous le regardâmes tous les deux un instant sans y toucher.

Ce fut Ledru qui l'ouvrit. Et, alors, Lucy, sur le même coussin de satin noir, encore maculé de quelques vieilles gouttes de sang d'un rouge foncé, j'aperçus votre main, ou plutôt son squelette. Elle était dépouillée de ses chairs. Les os avaient la teinte de l'ivoire jauni, et les articulations jouaient à l'aide de très petites charnières en argent. Ce dernier travail était un horrible chef-d'œuvre.

— Ah ! dis-je à Ledru, vous avez dissequé cette pauvre main !

— Non, me répondit-il, je n'aurais pas osé. Je l'ai gardée dans ma chambre, et j'ai attendu que la chair fut tombée.

À mon tour, j'embrassai Ledru avec effusion.

— Bien, bien, me dit-il en me quittant, puisque vous croyez me devoir quelque reconnaissance, je ne vous demande que de ne pas m'oublier complètement.

En allant à Paris, j'emportai le coffret avec moi, comme un avaro emporte son trésor. C'était un souvenir de deuil et de larmes, mais il m'en était d'autant plus précieux. Souvent je regardais votre main en me disant : "Voilà donc tout ce qui me reste d'elle !" Et je songeais à ce qu'était cette main lorsque je l'avais connue vivante et qu'elle avait serré la mienne. J'eus alors l'idée qu'un artiste de ce talent pourrait m'en rendre en marbre, l'élégante et froide image, et je la portai à Pradier.

Afin qu'il comprît bien toute ma pensée et qu'il réalisât mon rêve, je lui racontai une partie de mon histoire. Je lui dis que j'avais passionnément aimé une femme, morte toute jeune, et que cette main osseuse était le seul objet que j'eusse conservé d'elle. J'ajoutai qu'autrefois cette main était très blanche, veinée de bleu, qu'elle avait de grands doigts effilés, de jolis ongles et une petite fossette entre le pouce et l'index. En lui donnant ce dernier détail, je me mis à pleurer. Pradier se mit au travail devant moi, guidé par mes indications et sans doute échauffé par mon émotion que j'avais su lui communiquer ; il modela une admirable main. Seulement, le jour où je vins la chercher, il me la présenta sur un coussin de velours grenat. C'était de sa part la coquetterie de l'artiste pour son œuvre. La blancheur et la délicatesse du modelé ressortaient mieux ainsi. Mais je failli me trouver mal. Ce coussin, couleur de sang, me rappelait — ce que Pradier ne savait pas — que j'avais vu pour la première fois cette main coupée avec un poignet rouge encore. Je partis donc pour la Chine avec ces deux mains, deux saintes reliques des temps écoulés. Lorsque je devais ne pas avoir de service pendant la soirée, je m'enfermais dans ma chambre, je les tirais de mon secrétaire et je les contempiais alternativement l'une et l'autre. On prétend que, lorsque, sous l'empire d'une méditation profonde ou d'idées superstitieuses, on regarde longtemps et attentivement un portrait, ce portrait finit par vous regarder lui-même et par converser avec nous d'une façon surnaturelle.

Ce phénomène de la vue doit exister également pour le toucher, car ces deux mains, en me faisant éprouver des sensations différentes, répondaient à mes étreintes. La main mobile enléçait aux miens ses doigts osseux, me serrait avec une indéfinissable expression de tristesse et de regret, et semblait me dire un éternel adieu.

C'était le passé tout entier, Lucy, qui se levait entre vous et moi. Il est vrai que mon chagrin, alors dans toute sa force, s'imaginait qu'il ne pourrait jamais se rassasier en se repaissant de lui-même.

Quant à la main de marbre, aussi insensible d'abord que l'autre était cruelle, son contact faisait courir dans mes veines un froid de mort.

Plus tard, — ce fut sans doute à cette époque que l'espérance commença à s'éveiller en moi, — elle me parut revêtir un autre aspect. Parfois, placée sous les rayons de ma lampe, elle se colorait légèrement en rose. On eût dit qu'un sang vermeil courait sous la peau transparente. Si je la touchais, elle devenait délicieusement fraîche et fléchissait sous ma pression. Elle était amoureuse et vivante comme la main que vous m'abandonniez jadis. Dès ce moment, j'ai cru de nouveau à l'avenir et au bonheur. — Voyez, mon amie, ce que c'est que l'illusion du cœur.

Depuis, j'ai voulu interroger l'autre main, la vraie, la vraie, au lieu de chercher comme naguère à se dégager de la mienne, elle y est restée heureuse et confiante. Elle est là, près de moi ; je la tiens en vous écrivant, et il me semble qu'il s'en échappe de sympathiques effluves qui me pénètrent des pieds à la tête. — Après tout, n'est-elle pas vous-même ?

Voilà donc quelle ont été, pendant ces trois années, les constantes compagnes qui m'ont tour à tour accueilli et repoussé, les fantastiques sibylles que j'ai questionnées et qui m'ont répondu. Qu'il y ait ou non quelque réalité au fond de ces rêves enivants et pénibles de l'esprit et des sens, je leur dois, pour tout ce qui vous concerne, une sorte de seconde vue. Peut-être aussi est-ce l'isolement absolu qui permet de vivre à ce point de la vie d'une autre personne ?

Souvent, avant de les ouvrir, j'ai deviné ce que contenaient vos lettres. Je les lis en souriant, comme on parcourt un livre préféré, dont les pages sont déjà familières. Je crois que, s'il vous était arrivé un malheur, j'en aurais ressenti le contre-coup dans mon cœur à l'heure même même où il vous aurait frappé. Comme tout ceci se passe dans la monde des sentiments, il n'est pas étonnant que je vous comprenne, puisque je vous aime. Mais, matériellement, cette divination est plus grande encore. Quand vous m'avez parlé du beau pays qui vous environne, je l'avais déjà vu.

Je reconnaissais les vieilles murailles, couvertes de lierre, de ce couvent des Carmélites, où j'ai eu peur un instant que vous ne vous fissiez religieuse. Si, dans vos rares instants de gaieté, vous plaisantiez des bons habitants de Glengarton, je les avais aperçus, dans un autre temps, se rendant processionnellement à la promenade. Enfin, quand je franchirai la porte de Green Castle, je me souviendrai d'avoir brassé vingt fois de l'émotion que j'éprouverai alors. Je me représente le vieux Dickson, aux cheveux gris et ébouriffés, me recevant sur le seuil. Je passerai par la salle des armes et des tableaux ; je monterai l'escalier de droite, et j'arriverai à ce grand salon du premier étage attenant à votre chambre, et dont vous faites votre séjour habituel. Je le vois d'ici, ce grand salon, avec ses boiserie à médaillons du dix-huitième siècle, où folâtraient des bergères en robe de soie et menant des moutons enrubannés, une fantaisie française que se sera permise la sérieuse Angleterre.

Je touche les tapisseries de haute lice qui servent de portières et de rideaux. Enfin, dans ce moment où je vous écris, je vous vois assise au coin du feu dans votre grand fauteuil en chêne sculpté. Vos petits pieds s'appuient sur les chenets, car il fait froid, bien que l'on soit au printemps. Vous lisez et vous rêvez. La lueur de la lampe éclaire vos cheveux et repand une ombre sur votre joue. Les belles fleurs de la cheminée et de la table se penchent sur vous et vous caressent. — Je vous disais en commençant que je voulais, avant de vous revoir, vous écrire l'histoire de mon cœur. Pauvre feu que j'étais ! Est-ce que toute l'histoire du cœur n'est pas dans ces trois mots, répétés mille fois et sous toutes les formes : "Je vous aime !" —

Lucy, je doute que je sois éveillé quand je pense que cette lettre ne précédera mon départ que de vingt-quatre heures. Je vais donc vous revoir ! — A bientôt, mon amie, à demain, puisque vous avez ma lettre entre les mains et que vous la lisez.

" ARMAND "

" Avril 1855 . "

Après avoir lu cette lettre avec une extrême agitation, Lucy se leva et alla s'agenouiller sur son prie-Dieu : " Oh ! Seigneur, dit-elle, il m'aime bien aujourd'hui ; il m'aime bien. Faites qu'il continue de m'aimer quand il m'aura revue ! "

VII

Le lendemain soir, ainsi qu'il l'avait annoncé, Armand arriva à Green-Castle. Il suivit le vieux Dickson, qui l'introduisit dans le vieux salon du premier étage, et qui, là, le laissa seul en lui disant : — Monsieur, ma maîtresse va venir.

(1) Commencé dans le numéro du 3 mars 1900.

Armand attendit. Son cœur battait violemment, et ses regards se tournaient pleins d'anxiété vers la chambre de Lucy. Tout à coup, la porte de cette chambre s'ouvrit et Lucy, sortant avec impétuosité, courut se jeter dans ses bras. Il la vit à peine, mais il fut enveloppé tout entier d'un flot de tendresse magnétique. Il sentait la jeune femme frissonner et sangloter sur sa poitrine, et il respirait le parfum de ses cheveux. Bientôt les bras qui l'étreignaient se détachèrent, et Lucy s'affaissa sur elle-même. Elle se trouvait mal.

Armand, la porta sur le canapé, s'inclina vers elle et lui prit les deux mains. Mais la rapidité de son action l'avait empêché de se souvenir. En serrant à l'improviste la main de bois de son amie, il éprouva un sentiment d'horreur et de pitié dont il ne fut pas maître. Cependant Lucy revenait à elle et le regardant toute languissante encore.

— Mon ami, lui dit-elle, pardonnez-moi ; c'est le bonheur qui me rend faible à ce point.

— Vous allez mieux ? lui demanda Armand.

— Oui ; mais parlez-moi, parlez-moi longtemps, car je n'aurais pas pas la force de vous répondre.

Il lui raconta son arrivée en France, son impatience en traversant la mer, son émotion en songeant que chaque instant le rapprochait d'elle. Elle l'écoutait en souriant ou l'interrompait par quelque question.

— A votre tour, lui dit-il, parlez-moi de vous, de la vie que nous allons mener.

Elle l'entretint alors de son existence isolée pendant ces trois années et néanmoins presque heureuse, car elle n'avait point cessé de penser à lui.

— Maintenant, ajouta-t-elle, nous voilà réunis. Je vous ai logé tout près de moi, à dix minutes au plus de Green-Castle. Si cela ne vous ennuie pas, vous viendrez me voir tous les jours dans l'après-midi. Nous dînerons et passerons la soirée ensemble.

Ils se quittèrent vers minuit. Un domestique, que miss Stanby lui avait choisi, conduisit Armand à la petite maison qu'il devait habiter. Il fut doucement surpris en entrant dans une jolie chambre à coucher, tendue de damas vert, où étaient rassemblées toutes les élégantes bagatelles d'un ameublement de jeune homme. Il trouva sur une table les publications les plus nouvelles et des cigares dans une boîte en bois rose. La femme aimante se révélait dans tous ces détails. Armand était tellement sous le charme de cette enivrante soirée, qu'il lui fut impossible d'analyser ses impressions. Il s'endormit dans une demi-extase, avec un ardent désir d'être au lendemain.

Quelques jours plus tard, les deux jeunes gens avaient réglé leur manière de vivre. A trois ou quatre heures de l'après-midi, Armand arrivait à Green-Castle. Lucy s'était fait belle pour le recevoir. Elle venait à sa rencontre, le sourire aux lèvres et la joie au front. Ils se promenaient dans le parc ou passaient dans la serre des heures qui les séparaient du dîner. Cette serre était tout embaumée des puissantes odeurs des plantes exotiques, encore trop frileuses pour être exposées au grand air.

Peu à peu ils s'engourdisaient dans une muette contemplation l'un de l'autre. Peut-être aussi leur venait-il des pensées qu'ils n'osaient s'avouer.

Ces cinq ans de luttres et d'absence les avaient profondément changés. Tous deux avaient perdu la candide beauté de la première jeunesse. Lucy aimait beaucoup le caractère, à la fois énergique et rêveur, de la physionomie d'Armand ; mais, lui, en regardant les tempes un peu élargies de la jeune femme, ses cheveux plus brusquement rejetés en arrière, ses yeux rayonnants d'une vive passion, mais plus pensifs, ses formes plus pleines et plus arrondies, il ne retrouvait pas tout à fait la jeune fille qu'il avait connue jadis. Hélas ! il y avait au fond de leur mutuel bonheur une sorte de gêne et de mélancolie.

Le soir, après le dîner, pour tromper le temps qui s'écoulait trop vite et trop lentement à leur gré, ils faisaient en commun quelque lecture. Quand cette lecture était achevée, ils n'avaient rien à se dire. Sous peine de rouvrir des blessures à peine fermées, il leur était interdit de parler du passé. Ils le sentaient, et dans leurs conversations, comme autrefois dans leurs lettres, ils évitaient de faire aucune allusion aux souffrances qu'ils avaient endurées. En dépit de leurs efforts, ils n'y réussissaient pas toujours. Ils se reportaient malgré eux aux premiers temps où ils s'étaient aimés, et s'apercevaient trop tard que ce retour à leurs joies les plus vives et les plus radieuses les ramenait à l'horrible catastrophe qui avait suivi ces joies. Alors les mots commencés s'arrêtaient sur leurs lèvres ; ils se taisaient et s'affligeaient, car ils comprenaient la cause de ce silence. D'ailleurs, qu'importait qu'ils se tussent ? La main de miss Stanby, cette main de bois et d'acier, inutilement caché sous un gant, tour à tour immobile ou simulait affreusement la vie, quand on la faisait mouvoir à l'aide d'un ressort, n'évoquait-elle point sans relâche ce passé brûlant qu'ils étaient déjà impuissants à oublier ?

Pendant les longs silences qui témoignaient du trouble de leur

âme, Armand regardait souvent cette main. Il n'aurait eu qu'à la porter à ses lèvres pour que le spectre qui se dressait entre eux s'évanouît à jamais. Ce baiser aurait été le pardon complet d'une infortunée que Lucy se reprochait comme un crime. Mais ce mouvement si simple, il ne le faisait pas. Cette main lui rappelait que la jeune fille avait été la femme de Ramon. Il tressaillait, se levait, faisait quelque tours dans la chambre, puis se rassoyait et s'efforçait de sourire. Lucy souriait aussi.

Une seule fois, ils touchèrent au passé. Armand venait d'arriver et ils se promenaient dans le parc. Il avait plu peu d'instants auparavant, et mille perles liquides tremblaient au bout des feuilles. Le soleil se dégageait en même temps de deux gros nuages.

— Vous souvenez-vous, Armand, dit miss Stanby, que les gouttes d'eau de la petite cascade de Guayquil brillaient ainsi sur les arbres ?

— Oui, fit Armand.

— Eh bien, reprit-elle en riant, comme autrefois !

Elle saisit une branche de lilas en fleurs, et la secoua sur le front d'Armand.

Armand rit tout d'abord en s'essuyant, mais il pâlit. Lucy le vit changer de visage et courba la tête.

— Oh ! non, murmura-t-elle, ce n'est plus comme autrefois.

Il ne répondit rien, et ils terminèrent leur promenade en marchant silencieusement à côté l'un de l'autre.

En dehors de ce passé lugubre, de ce présent qui s'attristait de plus en plus, il leur restait l'avenir. Cet avenir, dans lequel ils avaient entrevu une union pleine de charmes, leur avait paru si certain au moment du retour, qu'il n'en avait point été question entre eux ; et maintenant, pressentant qu'il leur échappait en partie, ils n'osaient plus en parler. Cependant les journées passaient encore. Ils souffraient, mais ils se voyaient, et l'amour se nourrit de ses souffrances autant que de ses joies. Seulement, le soir, chacun d'eux se trouvait seul avec sa pensée, et cette pensée était une torture. Durant des heures entières, Armand parcourait sa chambre à pas lents ou pressés. Il était dévoré de regrets et de remords.

— Pourquoi suis-je venu ? s'écriait-il. Mais cela est plus fort que moi. Le souvenir de cet homme ne me quitte pas. Je souffrais moins quand il était en vie, car j'espérais que sa mort me débarrasserait de lui et de son odieuse mémoire. Il n'en est rien ; je le vois toujours entre nous deux. J'aime Lucy de toutes les forces de mon cœur. Je la trouve belle, je la désire, et, chaque fois que je m'en approche j'éprouve un invincible sentiment de dégoût. Il m'a rendu mon amour impossible !

Quant à miss Stanby, elle tombait dans un découragement mortel. Dès qu'Armand n'était plus là, elle pleurait.

— Hélas ! disait-elle, j'ai demandé à Dieu la seule chose qu'il ne veuille point donner aux êtres qu'il a créés pour souffrir, — le bonheur ici bas. — Armand m'aime trop pour oublier, et c'est là-haut seulement que sera notre patrie.

Et elle priait sans que la résignation descendit dans son cœur.

Tous les deux comprenaient cependant que cette situation ne pouvait se prolonger. Il fallait qu'ils triomphassent de la fatalité ou qu'ils fussent vaincus par elle. Depuis longtemps, ils avaient formé le projet de visiter les ruines d'un vieux château qui se trouvait à quelques milles de Glemgarten. Ils fixèrent enfin un jour et se promirent, chacun de leur côté, de profiter de cette excursion, qui les arracherait à leur genre de vie habituel, pour avoir une explication devenue indispensable.

Ils partirent à cheval, par une matinée de printemps, et suivirent d'abord le cours de la Medway. Le ciel était sans nuages ; l'air était tiède et tout parfumé des premières senteurs des arbres et des fleurs. Une faible brise faisait courir de longs frissons sur l'eau. Les chevaux hennissaient en relevant la tête et marchaient d'un pas léger sur le sable de la berge. Armand et Lucy, tout en disant un muet adieu à l'amour et à la jeunesse, subissaient l'influence de la journée. Ils s'étonnaient d'être moins tristes qu'à l'ordinaire, et semblaient retarder d'un commun accord l'instant fatal où ils devaient s'interroger. Armand n'avait jamais vu miss Stanby à cheval. Il admirait à la dérobée son profil si fin et si pur, l'élégance de sa taille, sa grâce un peu fière. Quant à elle, elle lui montrait de temps en temps avec sa cravache et lui nommait les nouveaux sites qui se présentaient à eux. Au bout de trois heures, ils se dirigèrent pour déjeuner vers une petite ferme que miss Stanby connaissait. Ils s'y arrêtèrent plus longtemps qu'ils n'en avaient l'intention, car ils durent en partie préparer eux-mêmes leur repas champêtre. Ce ne fut qu'au commencement de l'après-midi, et lorsque le soleil était dans toute sa force, qu'ils se remirent en route. Mais cela importait peu, car ils n'avaient plus qu'à cheminer sous de grandes allées ombreuses, dans le bois qui entourait le château. Tant qu'ils avaient suivi les bords de la Medway, le terrain, assez accidenté, ne leur avait pas permis de prendre une allure un peu vive. Là, au contraire, un long espace libre se déroulait devant eux. Armand proposa à Lucy de prendre le galop. Elle accepta. Bientôt leurs chevaux s'animèrent et cherchèrent à se dépasser. La rapidité de cette

course, la solitude qui les entourait, les perspectives à demi éclairées de la forêt causèrent à Armand et à Lucy un enivrement plein de charmes. D'ailleurs, ils étaient si près l'un de l'autre, que, lorsque par hasard ils se disaient un mot, leurs haleines se confondaient. Tout à coup, ils rencontrèrent une coupure du chemin, qu'ils franchirent; mais Lucy chancela sur sa selle. D'un mouvement aussi prompt que la pensée, Armand lui enroula le bras autour de la taille, et, après quelques pas, par de brusques saccades, il se rendit maître des chevaux, qui s'arrêtèrent sur leurs jarrets frémissants. En ce moment, Lucy était presque renversée sur lui. Il sourit à ce beau visage, que l'émotion venait de pâlir; puis, célant à un irrésistible transport, oubliant à la fois ses chagrins et ses doutes, il se pencha, et ses lèvres effleurèrent les joues de la jeune femme. Elle frissonna de tout son corps sous ce baiser, se redressa, jeta sur Armand des regards étincelants et tendit ses deux bras vers lui.

—Tu m'aimes donc, s'écria-t-elle.

—Si je t'aime! fit-il.

Pendant quelques secondes ils se contemplèrent ardemment, puis leurs cœurs se fondirent et leurs yeux se trempèrent de larmes.

Ils mirent bientôt pieds à terre aux environs du château. Après avoir attaché leurs chevaux, ils s'aventurèrent dans les sentiers escarpés qui menaient aux ruines. Armand s'avancait le premier, et, dans les endroits difficiles, il donnait la main à Lucy. Ils parvinrent ainsi, au milieu des décombres, à l'unique tour encore debout qui dominait la campagne, et montèrent à son sommet en gravissant un escalier dont les degrés ébranlés par le temps trébalaient sous leurs pas. Alors ils embrassèrent un magnifique spectacle, à demi baigné dans de lointaines vapeurs. Ils n'avaient que le ciel bleu au-dessus de leur tête, et les bruits du monde se perdaient pour eux dans une vague rumeur. Lucy étendit le doigt vers un point de l'horizon.

—Voilà Green-Castle là-bas, dit-elle.

—Oh! chère, fit Armand en la pressant sur son cœur, Green-Castle est ici tout entier. N'est-ce point ici que je vous ai retrouvée, que je me suis retrouvé moi-même!

Ils revinrent lentement, se parlant peu, savourant la parfaite entente de leurs âmes, inondés de cette joie souveraine de l'amour qui nous agite si puissamment, que nous sommes tentés de croire au phénomène d'une autre vie, s'insinuant dans nos veines pour se mêler à la nôtre. La nuit tombait quand ils furent de retour.

Armand aida Lucy à descendre de cheval.

—Je vais aller changer de costume, lui dit-il.

—Faites vite, répondit-elle.

A peine chez lui, Armand prit une feuille de papier et écrivit:

"Lucy, je n'ai pas le courage d'attendre une heure pour vous demander: Voulez-vous être ma femme?"

Il cacheta ce billet et l'envoya par son domestique.

À bout d'une heure, en entrant dans le salon du premier étage, il était plus troublé que le jour de son arrivée. Miss Stanby était assise sur le canapé. Elle ne se leva pas, mais fit signe à Armand de venir près d'elle.

—C'est donc vrai, Armand, lui dit-elle, que vous consentez à me prendre pour votre femme?

—Oh! murmura-t-il d'un ton de reproche.

Par un mouvement plein d'abandon, elle appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme.

—Ne me gronde pas! ajouta-t-elle tout bas.

Sa voix avait des intonations attendries, tout imprégnées de tendresse, qui remuèrent Armand jusqu'au fond du cœur. Pendant le dîner et le reste de la soirée, ils firent des projets d'avenir.

Lucy lui demanda ce qu'il faudrait de temps pour qu'il reçut du ministre la permission de se marier. Elle crut aussi devoir l'initier à l'état de sa fortune. Tous deux abordèrent ces côtés positifs de la vie en commun, qui ne sont qu'une poésie de plus pour un jeune ménage.

Cependant, tout en écoutant miss Stanby, Armand la considérait avec un étonnement joyeux, mais un peu inquiet. Il ne se rendait pas compte de la métamorphose qui s'opérait en elle. En effet, elle semblait s'épanouir sous ce bonheur complet et subit, comme une fleur, longtemps privée d'air, s'ouvre au soleil et à la rosée. Ses yeux versaient une lumière onctueuse et pénétrante; sa poitrine respirait plus librement; sa main était légèrement humide. Armand voyait ainsi éclater chez son amie, et dans toute sa splendeur, ce changement physique dont autrefois déjà il avait remarqué quelques symptômes. Lucy rayonnait de vie et de beauté féminine. Dégagée de la contrainte morale qui pesait sur elle jadis, elle avait dans ses paroles, dans ses gestes, quelque chose de tendre, d'expansif, d'affectueusement dominateur. En reprenant possession d'elle-même, elle témoignait à Armand une passion profonde, remplie de délicatesse et de sollicitude, mais dont l'expression n'avait rien de timide.

Lorsqu'il partit, elle le reconduisit jusqu'à la porte du salon. Là, ils se firent plusieurs fois leurs adieux, mais ils ne pouvaient se séparer. Enfin Lucy, par un bond gracieux, s'éloigna de deux pas,

retourna la tête en disant à Armand, avec un dernier geste: "A demain!" et marcha vers la cheminée.

Armand ne s'en alla pas: il regarda miss Stanby. Celle-ci sentit qu'il la suivait des yeux, car elle eut cette démarche coquettement voluptueuse que la femme la plus chaste et la plus aimante prend à son insu lorsqu'elle est heureuse. Hélas! Armand ne la regardait pas, il l'observait.

Tout à coup il lui vint une pensée funeste, car il ferma la porte, descendit rapidement l'escalier et rentra chez lui en courant. Quand il fut dans sa chambre, il se formula dans une seule phrase son étonnement inquiet de la soirée, ses craintes mal définies, ses pressentiments indécis.

—Ce n'est pas une jeune fille, dit-il, c'est une femme.

Comme s'il n'en savait rien! Mais, jusque-là, cette cruelle certitude n'avait été que l'abstraction de ses souvenirs et de son désespoir, tandis qu'il venait d'en avoir la révélation pour ainsi matérielle. Alors une épouvantable jalousie, s'empara de lui.

Il passa la nuit dans des accès de rage folle et riant de lui-même, lorsqu'il comparait ses souffrances d'autrefois à ses souffrances présentes. Il s'était cru jaloux. Quelle dérision! Jamais l'hydre aux dents de flammes ne l'avait de la sorte mordu au cœur. Le matin le trouva pâle, défait, et prononçant ces mots d'une résignation farouche, plus terrible encore que sa douleur:

—Je lui ai promis de l'épouser, je ferai mon devoir.

Cependant il avait tant souffert, et Lucy était si confiante, que, durant plusieurs jours, elle ne s'aperçut de rien. Parfois seulement, il était songeur et absorbé.

—Vous êtes triste, Armand, lui disait-elle alors. Qu'avez-vous?

—Je n'ai rien, répondait-il avec contrainte.

Cette demande et cette réponse se renouvelèrent souvent. A la fin, miss Stanby crut comprendre qu'Armand regrettait la promesse qu'il lui avait faite. Elle en devint toute craintive. Hélas! leur bonheur, si radieux pendant quelques heures, s'assombriait peu à peu, semblable à un beau ciel d'abord éblouissant de clarté, qui se couvre insensiblement de nuages, que les éclairs sillonnent çà et là et qui va bientôt se remplir de ténèbres et d'orage. Néanmoins, comme la jeune femme ne pouvait deviner les tristes idées d'Armand, elle ne cessait point d'espérer. Elle comptait sur un second hasard, sur une nouvelle émotion puissante et partagée qui les rendrait l'un à l'autre.

L'anniversaire de la naissance d'Armand arriva. Selon la coutume anglaise, ce jour était aussi celui de sa fête. Lucy profita de l'après-midi qu'ils passaient ensemble pour faire porter chez le jeune homme de belles fleurs qu'elle avait choisies elle-même. Puis elle attendit la fin du dîner.

—Mon ami, lui dit-elle, je n'ai pas vu votre appartement depuis que vous l'habitez. Voulez-vous me le montrer ce soir?

Il lui avait semblé qu'Armand était moins sombre. Elle en prit quelque courage en jouissant d'avance de la surprise qu'elle lui avait ménagée.

Il parut étonné en effet de voir ces fleurs disposées avec art dans deux grands vases de Chine qu'il ne connaissait point.

—N'est-ce pas aujourd'hui votre fête? dit-elle en souriant.

Elle s'approcha timidement et lui tendit son front.

Armand l'embrassa sans ardeur; mais il se trouva petit auprès de cette charmante femme dont la pensée n'avait jamais effleuré sans doute les abîmes où il était descendu, et il l'attira sur le canapé à ses côtés. Toutefois il n'osa point lui parler.

Les regards de Lucy tombèrent sur le coffret en bois des îles avec lequel Armand lui avait dit qu'il voyageait toujours et où étaient renfermées les deux mains: la main de marbre et la main coupée.

—Je voudrais les voir, dit-elle.

Elle obéissait à un sentiment de curiosité effrayée et peut-être au désir de se mettre, elle et son ami, bien en face du passé, quelque malheur qu'il eût pût advenir.

Armand y consentit. Il avait sans doute le même désir. Tous deux se levèrent. Armand tira d'abord du coffret la main de marbre. Lucy laissa échapper un cri d'admiration.

—Quel chef-d'œuvre! dit-elle.

Il lui présenta ensuite la main coupée. Elle prit cette main qui avait été la sienne, en fit jouer les articulations, en toucha toutes les phalanges. En même temps elle regardait Armand.

Celui-ci était très pâle, mais ne bougeait pas.

—Oh! murmura-t-elle alors avec un sanglot, en lui jetant un dernier regard d'une éloquence désolée, c'est bien véritablement la main d'une morte.

Elle s'éloigna presque défaillante pendant qu'Armand refermait le coffret.

Le malheureux Armand était en proie à une excessive irritation nerveuse. Les viles tortures qu'il s'infligeait se traduisaient par une sourde colère contre lui-même et contre Lucy. Mais il voulait accomplir son devoir, ainsi qu'il se l'était promis, et il se contenta.

—Il est trop tôt, dit-il, pour que nous retournions à Green-Castle; voulez-vous que nous allions nous promener?

Elle ne répondit pas, mais elle mit son châle et son chapeau.

On était à la fin de mai et il faisait grand jour.

Ils se dirigèrent machinalement vers le couvent des Carmélites et entrèrent dans la chapelle, où l'on terminait l'office du soir. Lucy s'agenouilla et pria. Armand resta debout les bras croisés sur sa poitrine, comme s'il eût défié la prudence céleste qui lui envoyait de telles épreuves. Ils sortirent ensuite par une petite porte donnant sur le cimetière. Là ils errèrent parmi les tombes, lisant les inscriptions, évitant de se rencontrer, et pourtant secrètement attirés l'un vers l'autre par le besoin de se pardonner ou de se faire souffrir d'avantage.

Armand s'était appuyé à une pierre tumulaire. Lucy vint à lui. Elle tremblait et elle hésitait.

— Armand, dit-elle, vous pensez toujours à cet homme ?

— Oui, répondit-il à voix basse.

— Mon ami, il est indigne de nous rien cacher. Dites-moi ce que vous avez dans le cœur ; je suis prête à tout entendre.

Il lui saisit le bras avec une certaine violence :

— Eh bien, Lucy, jurez-moi que vous n'avez jamais eu pour lui que de la haine et du dégoût.

— S'il ne faut que cela pour vous rassurer, fit-elle en souriant, je vous le jure.

Mais presque aussitôt elle devina les affreux soupçons du jeune homme.

— Pauvre infortunée que je suis ! s'écria-t-elle en se tordant les bras.

En ce moment, on voyait défiler une à une dans les corridors du cloître les religieuses qui regagnaient leurs cellules.

— Heureuses, soupira Lucy, bien heureuses ces saintes filles qui ont renoncé à tout amour humain pour se réfugier dans le sein de Dieu !

Cette phrase si triste produisit sur Armand l'effet d'un reproche. Il devint cruel.

— Plus heureux encore, dit-il, ceux qui dorment sous cette pierre !

Il frappa du pied avec colère la dalle sonore qui recouvrait la tombe et qui rendit un son lugubre. Ni l'un ni l'autre ne proférèrent plus une parole. Miss Stanby sortit la première du cimetière et Armand la suivit. Au bout de quelque pas, il s'aperçut qu'elle chancelait. Alors, il s'avança et lui donna le bras. La jeune femme frissonnait de tous ses membres ; ses dents claquaient ; elle avait froid. Pour se soutenir, elle étreignait convulsivement le bras d'Armand.

Arrivés à Green-Castle, ils se quittèrent sans se dire au revoir comme ils en avaient l'habitude.

Une fois seul, Armand eut honte et horreur de lui. D'ailleurs, il ne se sentit pas le courage de rester face à face avec ses pensées, et pendant toute la nuit il erra à l'aventure dans la campagne et dans le parc.

Au matin, il alla à Green-Castle. Le vieux Dickson, surpris de le voir, voulut l'arrêter ; mais Armand l'écarta du geste, monta l'escalier et pénétra jusque dans la chambre de Lucy.

Elle ne s'était pas couchée. Il la trouva étendue sur un canapé, le visage altéré, les yeux gonflés. Il se précipita à ses pieds.

— Mon amie, lui dit-elle, hier au soir, j'ai été fou et méchant ; oubliez tout : pardonnez-moi.

— Je vous pardonne, répondit-elle doucement.

— Mais dites-moi que vous consentez toujours à être ma femme.

— Vous savez que je vous appartiens. Je serai votre femme si vous l'exigez.

— Si je l'exige ! s'écria douloureusement Armand.

Lucy se leva avec une sorte d'exaltation et s'inclina devant lui.

— Ah ! mon ami, dit-elle, moi aussi j'ai une prière à vous faire, et je vous la fais à genoux. Si vous avez pitié de moi, n'exigez pas que je devienne votre femme maintenant. Retardons ce mariage. J'ai tant souffert, que je n'ai plus la foi de l'amante. Je ne vous apporterai que le dévouement stérile et non les joies de l'épouse.

— Hélas ! que devons-nous faire, alors ?

— Nous séparer, Armand, pour quelques mois, pour un an, peut-être. Nous venons de livrer au passé un dernier combat dont nous sommes sortis vainqueurs, mais nous avons été bien blessés. Laissons-nous le temps de guérir.

Armand courba la tête, baisa la main de miss Stanby, et se retira. Il revint bientôt et lui dit avec une simplicité touchante :

— Lucy, je viens de faire mes préparatifs. Je partirai aujourd'hui même.

Ils passèrent quelques heures dans une tristesse profonde, mais sans orages. Lorsqu'on avertit Armand que la chaise de poste l'attendait, Lucy voulut l'accompagner jusqu'au seuil de la porte. Là, ils se serrèrent, en pleurant, dans une longue étreinte ; puis Armand s'élança dans la voiture, dont les chevaux partirent au galop, tandis que Lucy tombait évanouie dans les bras du vieux Dickson.

VIII

Armand s'était imposé cet départ comme une expiation. D'ailleurs, il avait compris, comme miss Stanby, la nécessité d'une nouvelle absence. Il ne fit que traverser Paris, afin de mettre ordre à ses affaires, et se rendit immédiatement à Brest. Son intention était d'embarquer sur une frégate, qui, après avoir porté des troupes aux îles Marquises, devait revenir au port. C'était juste, comme il le désirait, une année d'absence. Il réussit à se faire admettre dans l'état-major, et dès lors appela de tous ses vœux le moment de l'appareillage. Il voulait retrouver au plus vite la grande solitude de la mer. Cependant, quand il vit les côtes de Bretagne, s'effacer dans la brume, il fut pris de regrets si cuisants, qu'il en fut effrayé. Pour la première fois de sa vie, il éprouva cette douleur sans égale que l'on éprouve quand on a quitté volontairement ceux que l'on aime et que l'on s'est placé dans l'impossibilité de retourner en arrière. Le vent lui parut souffler dans les voiles avec un bruit sinistre ; il maudit ces flots qui se creusaient sous ses pas ; il frémit d'être à bord de ce navire qui l'emportait si loin, et dont il devait diriger la course. Hélas ! il mesura dans toute leur étendue et le bonheur qu'il avait perdu et le mal qu'il avait fait. Les jours, en s'écoulant, ne le consolèrent pas, car il se sentit doué plus que jamais de la faculté terrible de vivre en dehors de lui-même et près de celle qu'il avait abandonnée. C'était là le résultat logique de ses malheurs et de son amour. Pendant les trois mois qu'il venait de passer à Green-Castle, il avait tellement vécu de la vie de miss Stanby, qu'il en était arrivé à deviner par intuition tous les mouvements de l'âme et toutes les pensées de la jeune femme. En même temps, son long voyage à la recherche de l'*Argus* avait développé en lui cette rare puissance de déduction qui va de faits en faits, et d'une façon presque infaillible, à la découverte de la vérité. Il appliquait maintenant avec une singulière netteté d'esprit cette puissance de déduction à l'analyse des sentiments successifs qui devaient troubler son amie, la séduire et l'égarer. En outre, par suite de l'habitude qu'il avait contractée de vivre seul et de se transporter mentalement par la force de ses désirs aux lieux qu'habitait Lucy, il n'avait qu'à fermer les yeux pour la voir dans sa retraite aussi distinctement que s'il eût été à ses côtés. Alors il assista à un drame intime dont les phases, à des intervalles irréguliers, se déroulerent devant lui. Comme autrefois, il se retirait le soir dans sa chambre, et, sûr de n'être point dérangé, il usait avec des voluptés cruelles de son don de seconde vue. Ce fut ainsi que d'abord il vit Lucy, qui avait repris ses vêtements de deuil, se lamenter et pleurer. Elle allait et venait aux endroits qu'ils avaient parcourus ensemble ; mais le plus plus souvent elle demeurait assise dans son fauteuil ou s'agenouillait sur son prie-Dieu, devant le tableau d'une Madone aux sept douleurs. Le souvenir de cette peinture d'une conception à la fois naïve et sublime, faisait tressaillir Armand. N'était-ce pas lui, en effet, dont la main barbare avait enfoncé les sept glaives dans le cœur saignant de la jeune femme ! Il frémissait en songeant qu'elle commençait à répudier toute espérance humaine et à chercher dans la religion un asile contre les chagrins. Peu à peu, cette pensée le domina complètement. Bientôt il ne vit plus miss Stanby que dans la chapelle du couvent des Carmélites où il s'était tenu debout auprès d'elle, les bras croisés et défiant le ciel. Le ciel le punissait en la lui disputant. D'autres fois, il se demandait si elle n'avait point exigé qu'il partit afin d'accomplir un sacrifice irréparable et de se mettre à l'abri des soupçons honteux qu'il lui avait témoignés et dont elle l'aurait jugé incapable de jamais secouer le joug. Il n'aurait pas dû partir. A force d'amour et de repentir il l'aurait attendrie, il l'aurait reconquise, tandis qu'elle avait probablement interprété sa résignation et son prompt départ comme un désir secret de s'éloigner d'elle. Ainsi, il était frappé de tous les côtés, et, dans la nuit de ses pensées contraires, il n'avait pour s'éclairer que les douteuses lueurs de son exaltation et de ses rêves. Cette manière de vivre en imagination auprès de son amie absente tenait réellement du merveilleux lui-même. Il avait cru s'apercevoir jadis que les mains de Lucy répondaient par de mystérieuses pressions à ses désirs ou à ses craintes. Il prit ces mains dans les siennes, mais elle se turent. Le marbre ne fut plus que du marbre. Les os desséchés ne firent plus que des os. Le talisman était brisé. Ainsi que l'avait dit miss Stanby, c'étaient bien véritablement les mains d'une morte.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Fils de France — Suite et fin.

This block contains five systems of musical notation for piano accompaniment. Each system consists of two staves (treble and bass clef). The notation includes various note values, rests, and dynamic markings such as 'p' (piano) and 'f' (forte). The music is written in a style typical of early 20th-century French music.

(A suivre.)

This block contains five systems of musical notation for voice and piano. Each system consists of a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment line (bass clef). The vocal line includes lyrics and various musical markings such as slurs, accents, and dynamic markings. The piano accompaniment features chords and melodic lines. The music is written in a style typical of early 20th-century French music.

1

FLOT DE DENTELLES

VALSE

Pour Violon ... Avec accomp. de PIANO

M. PAULUS

Tempo di Valse

VIOLON

PIANO

The first system of music shows the Violin part on a single staff and the Piano accompaniment on two staves. The Violin part begins with a dynamic marking of *mf*. The Piano part features a rhythmic accompaniment with chords and moving lines. A measure rest is indicated by a cross symbol (+) in the Violin staff.

The second system continues the musical piece. The Violin part has dynamic markings of *p* and *mf*. The Piano part includes a measure rest (+) in the Violin staff. The system concludes with a tempo change marking: *a Tempo*.

The third system shows the continuation of the Violin and Piano parts. The Violin part has a dynamic marking of *p*. The Piano part provides a steady accompaniment. A measure rest (+) is present in the Violin staff.

The fourth system continues the musical notation. The Violin part has a dynamic marking of *p*. The Piano part features a measure rest (+) in the Violin staff.

2

The fifth system continues the musical notation. The Violin part has a dynamic marking of *p*. The Piano part features a measure rest (+) in the Violin staff.

The sixth system continues the musical notation. The Violin part has a dynamic marking of *p*. The Piano part features a measure rest (+) in the Violin staff.

The seventh system continues the musical notation. The Violin part has a dynamic marking of *p*. The Piano part features a measure rest (+) in the Violin staff.

The eighth system continues the musical notation. The Violin part has a dynamic marking of *p*. The Piano part features a measure rest (+) in the Violin staff.


The ninth system continues the musical notation. The Violin part has a dynamic marking of *p*. The Piano part features a measure rest (+) in the Violin staff.

3

La Dame Blanche


Dramatique Roman d'Amour Inédit

Notre Prochain Grand Feuilleton



Nous avons une confiance à faire à notre vaste clientèle de lectrices et de lecteurs. Après avoir eu le bonheur de mettre la main sur l'ENFANT DU MYSTÈRE, le merveilleux ouvrage dont la publication a commencé dans notre grand numéro de Noël et se continue encore, nous sommes devenu très perplexe : Comment, nous disions-nous, arriver à donner après l'ENFANT DU MYSTÈRE quelque chose d'égal, sinon supérieur ? Or, grâce, à la fois, à la vigilance de nos représentants à Paris et à l'inépuisable fécondité des romanciers de France, nous nous sommes procuré un ouvrage dont la lecture laissera un souvenir impérissable dans la mémoire des lecteurs du SAMEDI. C'est LA DAME BLANCHE.

“ C'est une autre version de la mystérieuse et adorable pensée du grand Walter Scott ! disent les éditeurs... La légende éternellement jeune, poétique, troublante !... La divine apparition d'amour et de bonheur !... Elle se cristallise donc enfin en une sublime et poignante réalité qu'enfante la magie créatrice d'un féerique écrivain. C'est pour nous une heureuse fortune de pouvoir donner à nos amis lecteurs et fidèles lectrices la primeur de cette nouvelle œuvre sensationnelle, toute vibrante de saine passion, d'exquise tendresse et de sainte pitié : LA DAME BLANCHE !... O vous qui avez aimé, qui avez souffert, qui avez pleuré, ce seront des heures inoubliables, émouvantes et délicieuses que vous passerez, captivés et frissonnants, en lisant ce drame superbe, d'une si chaude et si amoureuse envolée... LA DAME BLANCHE demeurera comme le plus pur chef-d'œuvre de son auteur. Ce sera l'œuvre sympathique par excellence, bien chère à tous les cœurs, et trop courte, hélas ! malgré ses cent chapitres, qu'on relit sans cesse..., sur laquelle tant de douces larmes auront coulé de jolis yeux féminins..., divine rosée d'émotion des âmes tendres, qui aimeront toujours à se contempler dans cette page de passionnante poésie comme en un miroir d'amour ! ”



Nous commencerons dans notre numéro de Pâques, le 14 AVRIL, la publication de cette œuvre incomparable. Avis à tous : Lecteurs et Marchands de Journaux.

HEMORROIDES

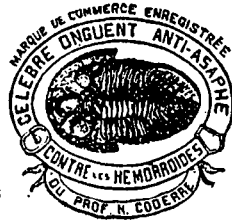
Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



Moulin à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

déplacent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELLE FAYE 1116



BAGUE Faite d'un véritable clou de fer à cheval, bien fini en nickel et gravé "Good Luck." Nous en avons vendu des milliers. Notre prix, 10c. franco par la poste. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent

MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres. Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS
COUPE GARANTIE

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, et l'*Illustré National* à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: *La Lecture pour Tous*, revue mensuelle, 15 cts franco. Agent direct pour le *Monde Moderne*: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



PLAISIR

Miroir Convexe — fait paraître maigre les gens gras et gras les gens maigres. La nouveauté la plus amusante et la plus complète qui existe. Ce curieux miroir, dans une belle boîte en velours, avec notre catalogue illustré, envoyé franco par la poste pour seulement 10 cts. Agents demandés.

Johnston & McFarlane,
71 Rue Yonge, - - - - - TORONTO, CAN.

On demandait à Agésilas qu'elle était la plus grande vertu de la justice ou de la vaillance. "Si tous les hommes étaient justes, répondit-il, ils n'auraient pas besoin d'être vaillants."

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



MONTREAL

AUX DAMES

Nos Patronnes "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

DEVINETTE



— Qu'avez-vous fait de la personne dont je vous avais confié la garde ?

Il n'y a pas d'homme qui n'ait ses défauts ; le meilleur est celui qui en a le moins.

Notre mot *forban* vient de l'italien *bandito fuora* (banni dehors) parce que les hommes à qui l'on donne ce nom sont de ceux qu'aucun état policé ne veut ou ne doit recevoir, et avouer comme siens.



THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

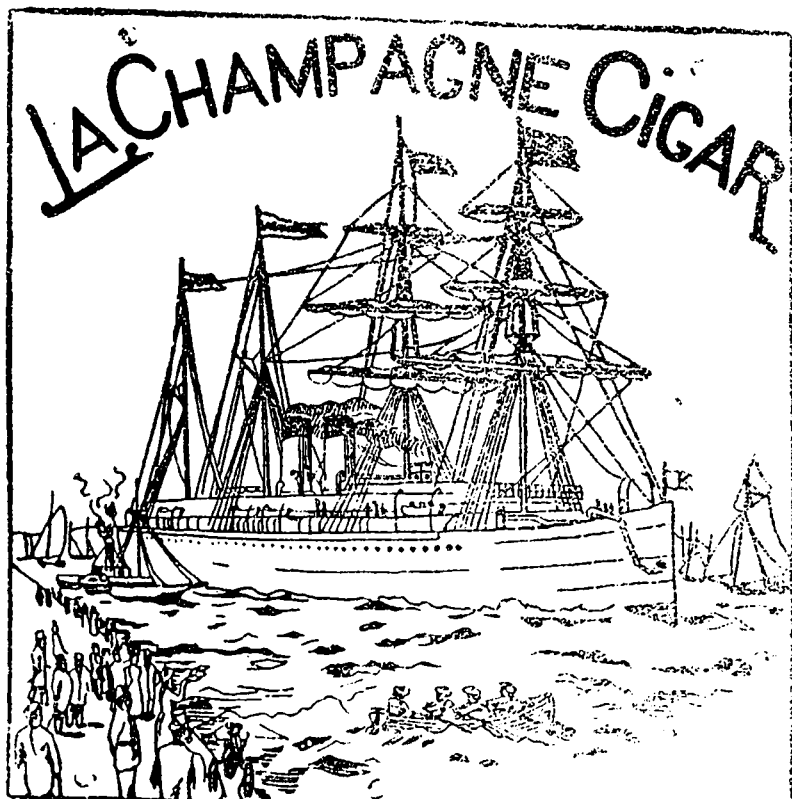
La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix de lampes en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

PLUS DE MAUX DE DENTS!

PAR L'EMPLOI DES
DENTERIGES!

Elixir, Poudre et Pâte

DES
RR.PP. **BÉNÉDICTINS**

de l'**Abbaye de Souillac**

Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :

SEGUIN, BORDEAUX

MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
, PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX
LYON 1889.
HORS CONCOURS
BORDEAUX
MEMBRE DU JURY 1889.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - - - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal

UN ARGUMENT CONCLUANT



—Ma femme trouve que je n'ai pas de cervelle? nous allons bien voir!

HÉRITIERS DÉCUS

Emile Colombey, dans son très curieux livre intitulé *Les Originiaux de la dernière heure*, rapporte le trait suivant, d'après le P. Parasse.

Jean Conaxa, riche bourgeois d'Anvers, avait marié ses deux filles à deux des seigneurs les plus opulents de la ville. Ceux-ci, malgré la dot considérable qu'ils avaient reçue, convoitaient le reste de la fortune du beau-père, qui, circonvenu par ses filles, consentit à un abandon complet de ses biens.

Quelques jours après, les prévenances qu'on avait eues pour lui dans le but de l'amener à cette cession, commencèrent à diminuer. Il ne devint bientôt plus qu'un importun à charge à ses enfants.

Conaxa se promit de leur donner une leçon éclatante. Il alla trouver un banquier de ses amis :

—Faites-moi le plaisir, mon cher, dit-il, de me prêter quinze cents écus, pour trois heures seulement. Vous me les enverrez demain matin; et pendant que je serai à dîner avec ma famille, un de vos commis viendra de votre part me demander l'argent en question, et insistera pour que je le lui remette.

L'arrangement conclu, Conaxa invita ses gendres à dîner pour le lendemain. Ils vinrent, non sans répugnance, eux et leurs femmes : à quoi bon se déranger pour un homme dont on n'attend plus rien?

Au milieu du repas, on entend frapper à la porte de la maison. Un domestique va ouvrir, puis rentrant dans la salle :

—C'est pour les mille écus, dit-il à son maître, que vous avez promis de prêter à M***, banquier.

—Je suis en compagnie, et n'ai pas le temps de m'occuper d'affaires, répond Conaxa : qu'on repasse plus tard.

L'envoyé insiste, alléguant que le banquier a un besoin pressant de cette somme. Conaxa gagne son cabinet, qui est tout proche : il compte les écus avec fracas, puis revient prendre sa place à table.

Quelle transformation dans la physionomie des convives ! Tout à l'heure, empreinte d'une réserve glaciale, elle est maintenant épanouie et souriante. Le vieillard n'a pas l'air de remarquer ce changement subit. Ses gendres, qui croient qu'il a caché des trésors, l'accablent de protestations de tendresse qu'il reçoit sans sourciller.

Pendant les quelques années qu'il eut encore à vivre, Conaxa se vit l'objet des soins les plus empressés.

Étant tombé malade, il donna à entendre à ses gendres accourus auprès de son lit, que celui qui se signifierait le plus par ses attentions

serait le mieux partagé dans son testament. C'était à qui passerait le plus de nuits à son chevet.

Enfin on le pria de déclarer sa dernière volonté. Il répondit que c'était déjà chose faite, et ordonna d'apporter son coffre-fort à trois serrures, qui était dans son cabinet, et qui parut d'un poids énorme.

Conaxa fit ensuite appeler le prieur des Jacobins d'Anvers, et, l'instituant son exécuteur testamentaire, lui remit une des clefs du coffre-fort; les deux gendres en reçurent aussi chacun une. Le testament ne devait être ouvert que quarante jours après les obsèques.

—Mes enfants, leur dit Conaxa, je désire, pour le salut de mon âme, faire quelques bonnes œuvres avant ma mort. C'est pourquoi je vous prie de payer une fois et présentement cent livres à chacune des églises d'Anvers et deux cents livres à l'église des Jacobins, où je serai enterré. Faites en sorte que mes funérailles soient honorables et répondent à votre rang et au mien : je vous assure que vous n'y perdrez rien.

Les gendres promirent de remplir exactement les volontés du mourant. Ils acquittèrent, sur l'heure, par moitié, les legs faits aux églises, et, les larmes aux yeux, demandèrent à Conaxa sa bénédiction. Celui-ci se prêta de bonne grâce à cette comédie.

On lui fit de magnifiques obsèques, comme à un homme qui laisse des millions. Puis on attendit, avec une impatience fiévreuse, le moment fixé pour l'ouverture du coffre-fort.

Les quarante jours écoulés, le prieur des Jacobins fut invité à se rendre au domicile du testateur, et les trois clefs furent introduites dans les trois serrures. Mais quel ne fut pas le désappointement des deux gendres ! Le coffre n'était rempli que de vieilles ferrailles, sur lesquelles se pressait un gourdin en forme de massue, autour duquel serpentait un papier contenant ces mots :

—Moi, Jean Conaxa, je lègue ce bâton, pour qu'on en frappe celui qui sacrifiera ses propres intérêts à ceux d'autrui.

ENTRE CHASSEURS

—Tu n'es qu'un idiot d'user ta poudre comme tu fais. Pourquoi tires-tu sur ce moineau ?

—Mais... puisque je chasso !

—Voyons, tu devrais bien penser que cet oiseau se tuerait en tombant du haut de cet arbre.

UN SOULAGEMENT

X.—C'est la dernière fois que je vous demande de me payer ces cinq piastres que vous me devez.

XX.—Grâce au ciel ! C'est la dernière fois que j'entends cette folle question.

UN PRÉCÉDENT

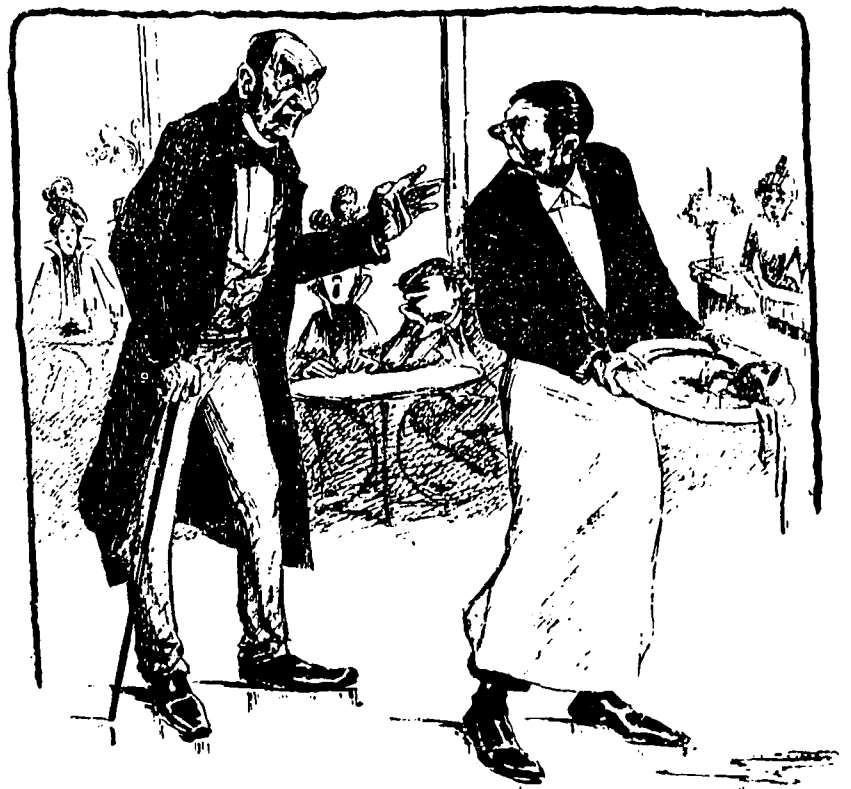
Arthur.—Pourquoi t'obstinais-tu tant à embrasser cette peu gracieuse cousine ?

Alfred.—C'était pour établir un précédent, elle a deux jolies petites sœurs, tu sais.

OBSERVATION

C'est toujours quand il y a de la boue sur le pavé qu'une femme étrenne un nouveau jupon de soie.

A-T-IL COMPRIS ?



Le garçon.—Si vous avez laissé votre chapeau ici, il doit y être. Moi je ne l'ai pas mangé.

Le client.—On ne peut pas savoir, mon chapeau était en paille.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. — Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. — Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPEPSIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendent l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Pommons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peut être employée avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

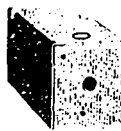
MAUX DE TÊTE

Les Pilules C. T. C., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance: **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et transporte ce petit garçon intelligemment peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout compris Camera Vale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypo", 1 album à 10 pages, 1 plaque au développement, 1 paquet de "developper", 1 boîte de tirage, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier blanc. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement 15 de pilules en vente à 10c. chacune. Elles ont un goût de 2 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre combiné, et chaque est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce à votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les pilules. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tout frais payés. Toledo Pen Company, Boîte L. S., Toronto.

On jalouse bien moins le talent obscur et pauvre, que la médiocrité en possession du succès du public et d'argent.

On saisit l'occasion par sa mère; mais il y a des occasions qui ont un faux chignon et qui restent dans la main.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticoli, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent

PENSION DE FAMILLE



— Monsieur! vous ne vous levez pas? il est onze heures, on va déjeuner.
— Merci! je n'ai pas faim!
— C'est que... je vais vous dire: on attend après vos draps pour faire la nappe de la table d'hôte.



Nous offrons gratuitement ce magnifique bracelet, chaîne fortement plaquée or ou argent aux personnes qui vendront seulement un douzain de paquets de graines de pois sucrés, à 10c. chacun. Les gros paquets contiennent 45 variétés les plus odorantes. Toutes les couleurs. Envoyez et nous vous enverrons les graines. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons par la poste votre bracelet tout fait gratuitement. La saison est courte, ainsi commandez immédiatement. PREMIUM SUPPLY COMPANY, Boîte L. S., Toronto, Can.

Les anciens connaissaient la bière. L'empereur Julien détestait cette boisson. Il nous reste de lui une épigramme, où, apostrophant la bière de Paris; "Qui es-tu? lui dit-il, tu n'es pas le vrai Bacchus. Le fils de Jupiter a Phalène douce comme un nectar, mais la tième est comparable à celle du bouc."

Etat de Langueur

Lorsque vous voyez une personne habituellement vive et remuante se trainer languissante d'un appartement à l'autre, vous pouvez être assuré que vous êtes en présence d'une personne atteinte de débilité générale résultant d'un appauvrissement du sang. Chez une jeune personne surtout, cet état de langueur nécessite un prompt traitement. Les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD, en pareille circonstance, donnent toujours des résultats rapides et certains. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c. la boîte, six pour \$2.50. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, propriétaire des PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD, 202 rue St-Denis, Montréal.

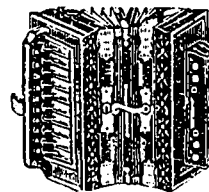
GAGNEZ CETTE MONTRE

Vous pouvez gagner cette montre de haute grandeur, mouvement à cylindre Américain. À remonter, avec l'acier en nickel, verre fort et bis-cuit, marque les heures, les minutes et les seconds. Ce belle apparence. Un splendide chronomètre. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement dix douzaines de pilules en verre à 10c. chacune. Elles ont un goût de 5 pouces de longueur, et chaque est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les pilules. Quand vous les aurez vendues envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la montre tout frais payés. Toledo Pen Company, Boîte L. S., Toronto, Canada.

ÉCONOMIE

Le Baume Rhumat ne coûte pas cher et il produit un bien incalculable. 38

L'art n'est pas l'étude et la copie de la réalité positive, c'est la recherche et l'interprétation du vrai idéal.



vous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir ce magnifique accordéon, tout frais payés. GEM PIN COMPANY, Boîte L. S., Toronto, Canada.

10c
402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles:

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau:

10c

Par la poste: 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 516 rue Craig, Montréal.



BAGUE SE-RINGUE

Une bague ordinaire en apparence, mais qui n'en est pas une. Prenez donc la bague en question que vous tenez dans la paume de votre main, et l'air qui s'échappe de votre nouvelle bague, se fera arroseur d'eau. La plus grande invention pratique qui existe. Ex. Johnston & McFarlane, 71 Yonge St., Toronto, Canada.

On sait que la plupart des familles de l'aristocratie anglaise descendent des soldats normands de Guillaume le Conquérant. Aussi beaucoup d'entre elles portent-elles des noms français plus ou moins déformés, et les devises de leurs blasons sont encore libellées en notre langue. Le général Forestier-Walker, qui commande les troupes de la colonie du Cap, descend d'une famille française. Or, David Joubert, le généralisme des Boers, descend, lui aussi, d'une famille française. Celle-ci, qui habitait La Rochelle, a émigré en Afrique lors de la révocation de l'édit de Nantes.

JE VEUX... JE PEUX ..

Voulez-vous tenir votre gorge et vos pommons libres? Prenez une dose de *Baum Rhumal* aussitôt que vous y sentez quelque gêne.

Selon l'ancienne coutume anglaise, un accusé ne peut être condamné que sur l'accord unanime des jurés. Un fait affirmé par nombre d'auteurs témoigne hautement en faveur de cette loi.

Un Anglais était accusé d'avoir assassiné un de ses voisins. Des témoins séduits ou abusés le chargeaient de cet assassinat. Le crime était évident aux yeux de onze jurés sur douze. Le douzième s'obstinant à dire que l'accusé était innocent, lui sauva la vie.

Le douzième juré — comme cela fut reconnu plus tard — était lui-même l'assassin.

Energie Vitale

Les PILULES DE LONGEVITE DU CHIMISTE BONARD enrichissent le sang, fortifient le système et augmentent l'énergie vitale.

Un officier anglais qui est revenu tout récemment à Londres après un très long voyage d'exploration en Abyssinie et dans toute l'Afrique orientale, prétend avoir rencontré une tribu, les Trikanas, composé d'hommes et de femmes d'une taille tout à fait exceptionnelle, et atteignant jusqu'à 6 pieds et demi de haut. Ces géants, d'un caractère plutôt doux et de mœurs assez hospitalières, portent leurs cheveux longs jusqu'à la ceinture et très originalement tressés en nattes éparées. Ils ne vivent pas dans les villages, mais dans des huttes dispersées, absolument primitives d'ailleurs, appelées *tukal*.

Il est vrai qu'on a si souvent parlé de races géantes qui n'existaient que dans l'imagination des voyageurs, qu'il faut se délier un peu de leurs récits jusqu'à ce qu'ils aient été contrôlés.

BOITE DE TRUCS
Illusion étonnante et agréable. Ouvrez le couvercle et la boîte paraît remplie de bons. Répétez de nouveau cette opération et les bonbons auront disparu, et seront remplacés, si vous le desirez par une pièce de monnaie. Direction avec chaque boîte. Par la poste Mc. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

A la suite d'un entretien avec une de ses parentes, qui avait vécu au siècle dernier, Arsène Houssaye a consigné dans ses *Confessions* le fait suivant :

« Je n'ai pas oublié ce détail bien curieux. La reine et ses amies, qui, je n'en doute pas, croyaient comme Platon que la propriété est une vertu, ne se lavaient pas la figure à pleine eau. *A peine si elles passaient sur leur visage une serviette de batiste trempée dans de l'eau de pluie atténuée au soleil ou devant le feu.* C'est que les médecins de la cour avaient dit que moins on touchait à la beauté, plus elle durait longtemps. A quatre-vingts ans, ma tante conservait la fraîcheur atténuée des fruits mûrs. Aussi, je ne faisais pas de façons pour l'embrasser. »

La belle philosophie est celle qui relève l'humanité.

LE REPAS DU BOHÈME



—Sont-ils bientôt cuits tes œufs, que je mette mon bifteck.

LOUPE Puissante loupe très bien finie en nickel. Exécutive pour les banquiers, mineurs, cultivateurs pour examiner la monnaie, les bijoux, les documents de l'argent et les gravures. Utile pour les étudiants et amusante pour tout le monde. Par la poste Mc. Johnston & McFarlane, Toronto.

En Turquie l'imprimerie n'existe que par une tolérance contre la loi en quelque sorte normale du pays. Jadis une loi expresse défendait à tout musulman de faire usage d'un livre imprimé.

Certain missionnaire italien ayant un jour fait présent à un prince d'un livre des *Evangelies* parfaitement imprimé en langue arabe, le prince le prit avec beaucoup de respect, le baisa, le porta sur sa tête et le rendit aussitôt en disant : « Je respecte Jésus et sa loi ; tout vrai musulman doit penser ainsi ; mais je ne puis accepter ton présent, car tout livre imprimé est profane pour nous »

BAINS INTERNES

Notre système d'administrer des bains internes en rapport avec les bains externes, en employant que l'eau pure un peu alcaline des Sources Laurentiennes est d'un pouvoir médical sans précédent dans l'histoire des cures d'eau. Ce système ouvre les pores du corps et a pour résultat de chasser la matière morbide et nuisible et de redonner en conséquence la santé. On ne saurait employer un agent plus puissant contre le rhumatisme, la goutte, les maladies nerveuses.

OUVERT JOUR ET NUIT

JOURS DES DAMES — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Yale CAMERA Pas de meilleur cadeau pour un petit garçon que votre petite camera Yale. Complète avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et a l'appareil que petit garçon intelligent peut prendre facilement le faire fonctionner, en quelques heures en suivant les instructions. Le tout le compris la camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypos" cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 set de directions, 1 plateau pour les lous, 1 paquet de poudre pour l'œil, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. La camera et accessoires soigneusement emballés dans une boîte et envoyés franco pour 50 cts. Johnston & McFarlane, Toronto.

4 pour 10 cts. Pour introduction de langages, nous envoyons 4 livres. Ils sont pour tout âge et sont très intéressants et amusants. Ils se vendent généralement à 10 cts. Par la poste, par un mandat, Johnston & McFarlane, 71 Yonge St., Toronto.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gercures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

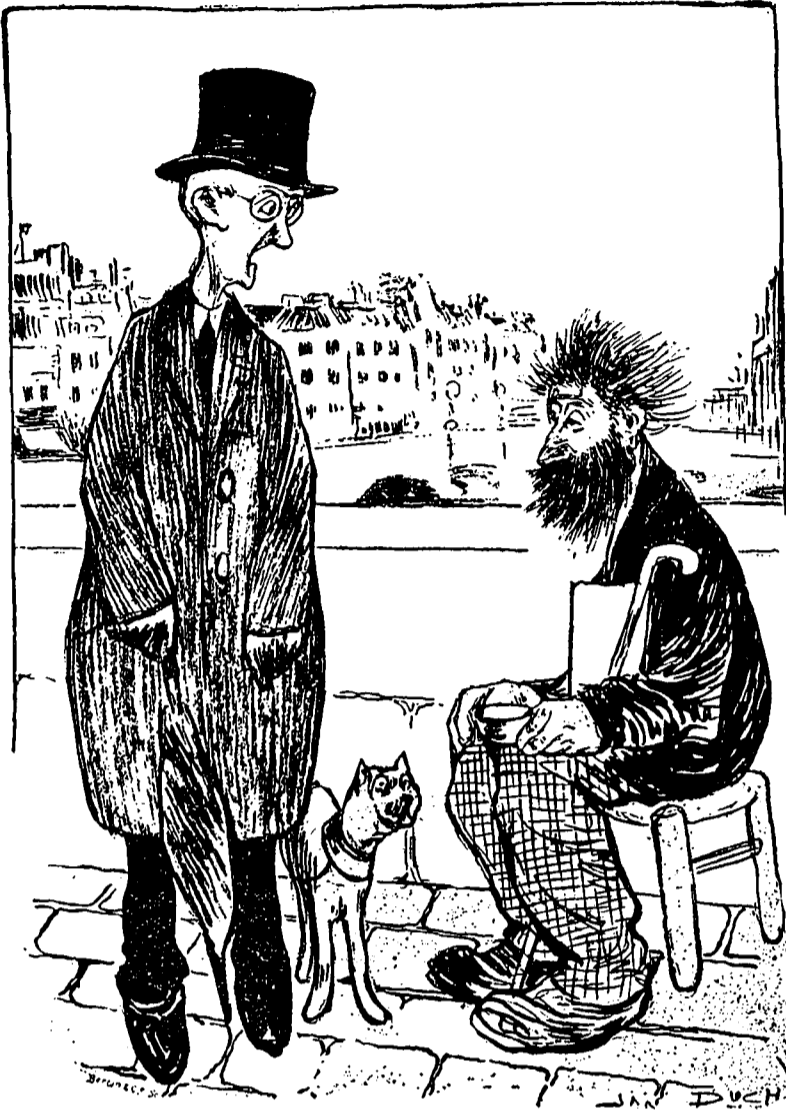
Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

| | |
|---------------|-----------------|
| Petit motif | 50.50 le flacon |
| Moyen " | 0.75 " |
| Grand " | 1.00 " |
| SAVON SIMON, | 0.50 |
| POUDRE SIMON, | 0.50 |

VARIÉTÉ COMMERCIALE



—Tiens ! vous êtes sourd et muet maintenant ! vous n'êtes donc plus aveugle ?
—J'varie mes professions... Y a tant d'concurrence !

LA FÉE CLÉMENTE

*Savez-vous pourquoi la mignonne fée,
En son nimbe clair, de lierre coiffée,
Dont la blanche main tient de frais rameaux,
Les approche ainsi des tristes barreaux ?
C'est que son doux cœur a pensé : "Peut-être
" Dans l'ombre, au-delà de cette fenêtre,
" Chargés de remords, de pâles mutilés,
" N'osant plus rêver d'aucun paradis,
" Succombent, livrés aux pires souffrances."
Alors, pour chasser les désespérances,
Clémentine a roulé que dans la prison
Un parfum de fleurs portât le pardon.*

G. B.

SOUVENIRS

Ah ! fit mélancoliquement le colonel Grésyl, ce beau printemps de 1871... le plus beau de ma vie !

Il se pencha pour prendre une cerise glacée sur le plateau que tendait le domestique et croqua la friandise, sans interrompre sa fumerie.

Est-ce drôle, la jeunesse ! reprit-il... Ce printemps de 71 m'a présenté cent scènes d'horreur, d'épouvante sanglante, de mort affreuse dont mon être frémissait de dégoût, et tout de même, c'est l'époque la plus charmante de la vie. Je me souviens particulièrement d'un matin d'avril. Un ciel divin, partout la jeune herbe et la fleur fraîche, une odeur qui arrivait sur la brise et qui semblait comme un rappel de l'histoire de la vie à travers tous les temps. Nous étions remontés jusqu'à Villejuif, avec le général de brigade D... brave homme, bonne caboche, du cœur quand on savait le prendre, mais des sévérités terribles, des idées de l'autre monde sur la justice, le devoir, la discipline. J'étais son officier d'ordonnance, et je connaissais bien son faible et son fort. Ce jour-là, on avait fait pas mal de prisonniers, et le général G..., divisionnaire, avait recommandé de ne pas les fusiller.

Donc, comme nous entrions à Villejuif, nous passons devant un groupe d'individus, prisonniers, en blouse, qui nous regardaient. L'un d'eux, belle barbe, yeux magnifiques, attira l'attention d'un de nos hommes qui, se portant vers nous, murmura :

— Je crois reconnaître ce particulier... du temps que j'étais aux zouaves...

Le général D... observe fixement l'homme, fronce les sourcils.

—Otez-moi la blouse de cet individu.

On fit comme il était dit, et sous la blouse on voit la chemise, avec encore le numéro matricule d'un régiment de zouaves.

Le général lui dit :

—Vous êtes donc de l'armée régulière ?

L'autre, sans broncher fait le salut :

—Oui, mon général.

—Déserteur, combattu contre l'armée ?

—Oui, mon général.

Le général fait sa grimace terrible, la lèvre rentrée, son œil de glace et de métal et, se tournant vers un sous-officier :

—Faites fusiller cet homme.

L'autre, toujours très tranquille, mais pâle comme un mort, se laisse saisir par les soldats. Une demi-minute, et c'était fait, la belle barbe, les yeux énergiques, flambés pour l'éternité. J'en avais le cœur crevé, une telle suffocation que je flageolais sur mon cheval. Mais je connaissais bien le général. Je lui dis :

—Mon général, vous savez que les ordres sont formels : aucun prisonnier ne doit être fusillé.

En même temps, j'arrêtais d'un geste le sergent. Le général donna du poing sur son cheval et cria :

—Cet ordre n'est pas fait pour les déserteurs ! Pas de pitié, — nous en serions les victimes.

Il étendit la main ; de nouveau on empoigna l'homme pour le coller à un petit mur blanc où passait une branche de pommier. L'alternative de l'espérance et de la crainte faisait sortir les yeux de la tête au prisonnier ; il était sûrement plus blanc que le mur.

—Mon général fis-je encore... c'est grave. Ne voulez-vous pas que j'aille demander au général divisionnaire ? Il est là-bas, à deux minutes de galop... Ça ne sera pas une affaire, et votre responsabilité sera couverte.

D... respectait plus que tout la discipline.

—Eh bien, allez... Le diable soit d'hésiter à mettre au mur cette vermine !

Je ne me le fis pas dire deux fois, je mis mon cheval au galop et joignis en trois minutes le général divisionnaire.

—Mon général, fis-je hypocritement, nous avons là-bas un prisonnier... N'est-ce pas qu'il ne faut pas le fusiller ?

Je prenais bien garde de ne pas dire que c'était un zouave. Aussi le divisionnaire répondit aussitôt :

—Mais non, sacrebleu ! J'ai absolument défendu de fusiller les prisonniers... Il n'a pas fait de résistance ?

—Aucune, mon général !

—Alors, quoi ? Allez vite dire que l'ordre formel est de laisser la vie sauve.

Je remets ma bête au galop et je rapplique en un moment auprès de notre groupe. L'homme était encore là, contre le mur, belle attitude, cambre, fier, mais tellement pâle qu'il était couleur d'ardoise.

—Mon général, dis-je, l'ordre est formel ; les prisonniers ont la vie sauve.

—Tonnerre ! fait mon chef entre ses dents... C'est pourtant dommage de pas pouvoir coller au mur un déserteur !... Enfin !

Sur un signe deux soldats emmenèrent le prisonnier. Il passa près de moi ; il s'arrêta. Tout à coup, je sentis une main crispée sur ma jambe, et une voix qui m'allait en plein cœur, une voix de résurrection :

—Mon lieutenant, c'est à la vie, à la mort !

Je le regardais s'éloigner.

J'avais chaud, j'avais froid,

— un bonheur extraordinaire

d'avoir sauvé un homme, un

sentiment de providence qui

me renue encore aujourd'hui

des pieds à la tête !

Le lendemain, les jours sui-

vants, j'ai essayé de retrouver

mon zouave dans les dépôts.

Je ne pensais qu'à lui, — je

l'aimais comme un frère, —

j'avais une envie ardente de

le revoir, de le secourir encore

de le consoler... Je ne l'ai

plus jamais revu ; mais quand

je vivrais mille ans, je senti-

rais toujours une main crispée

qui se pose sur ma cuisse,

j'entendrais toujours ces pa-

roles qui venaient du tréfonds

d'une âme. Ah ! j'ai eu bien

des plaisirs dans mon exis-

tence, bien des émotions de

bataille, de victoire, d'orgueil :

mais rien ne vaut de sauver

la vie à un homme, de se dire

qu'il y a quelqu'un pour qui

l'on a été le miracle !

J.-H. ROSBY.

Le journal est un indiscret qui dit tout, même la vérité. C'est trois sous d'histoire dans un cornet de papier.

UN PEU TARD



—Cet animal de coiffeur m'a encore mal coupé les cheveux, je vais lui faire retoucher ça.
—Ils ne sont pas bien comme ça ?
—Non, ils sont trop courts.

MODES PARISIENNES

PAS AVANT

Lui.—Mademoiselle Alice, j'insiste pour avoir une réponse immédiate.
Elle.—Oui, je serai votre femme, mais pas avant que j'aie été fiancée à Alfred Jolicœur et que je l'aie ensuite désillusionné. Ainsi, au moins, un des rêves de mon enfance se trouvera réalisé.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 772.—Remarquable pour le derrière à la Watteau et le joli déploiement des côtés qui se termine par un effût des plus charmants. La doublure doit être très forte et suivre absolument le dessus et les coutures.

La jupe a 42 pouces de long à l'avant et un jeu de 4 verges au bas.

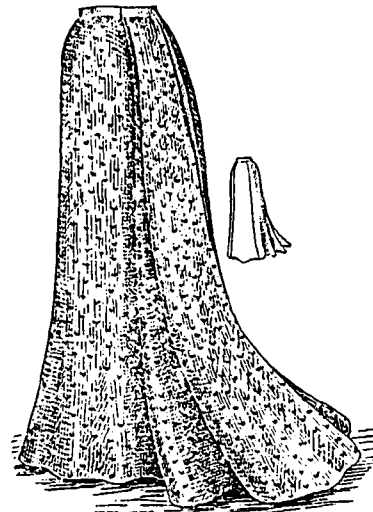
No 772 est coupé en dimensions de 22 à 34 pouces mesure de taille et 3 verges $\frac{3}{4}$, 44 pouces de largeur, suffisent pour personne de taille moyenne.

No 794.—Corsage pour dames.

No 772.—Jupe pour dames.



JAQUETTE DE SAISON.



NO. 772 LADIES' SKIRT.



NO. 794 LADIES' WAIST.

UNE CONSULTATION

Le passager furieux (qui enfin réussit à faire arrêter le tramway).—Supposons que j'aie glissé et perdu une jambe, qu'auriez-vous fait alors ?

Le conducteur.—Vous n'auriez pas eu à courir très longtemps, nous arrêtons toujours pour un homme avec une béquille.

HEUREUX ARRANGEMENT

Bouleau.—Même en géographie la bienfaisance de la nature est manifeste.

Rouleau.—Comment cela ?

Bouleau.—Considérez, vous même, ce qui en résulterait si les Canaris étaient placés près de l'Île aux Chats.

ET ELLE DONC

Mme XXX.—Le tailleur qui a fait ton paletot, George, devait être bien mauvais, vraiment. C'est la quatrième fois que je recouds ce bouton-ci.

No 794.—Tout à fait l'article pour toilette de soirée. L'étoffe pour yoke et manches est une nouveauté et imite à perfection les bandes à insertion. On peut doubler avec une étoffe de couleur à contraste ou ne pas doubler du tout. Le corsage peut se fermer en arrière ou sous le bras d'une façon invisible. Le recouvrement de la partie inférieure est en étoffe appropriée et d'un ajustement facile. Il est retenu aux épaules par d'élégantes attaches en ruban. Les dimensions de l'étoffe ne diffèrent pas de celles pour corsage ordinaire.

No 794 est coupé en dimensions de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

LEÇON DE COIFFURE—MODES PARISIENNES



Fig. 1.

Onduler les cheveux en grosses vagues ; les diviser d'une oreille à l'autre. Faire une fondation. Relever les côtés et la nuque séparément, en laissant les cheveux libres dans toute leur longueur.



Fig. 2.

Diviser les cheveux en deux parties et faire un mouvement de chaque côté de la coiffure, comme l'indique la planche No 2.



Fig. 3.

Avec une branche de 70 centimètres à pointes frisées, faire un nœud dans le genre du nœud gordien double et le placer sur la tête comme sur la planche No 3. Le devant, frisé en grosses boucles, avec raies sur le côté.



—C'est ça, arrosez-moi la plante des pieds !
—Monsieur peut voir que je n'en oublie aucune.

Notre Déménagement

Les progrès constants qui n'ont cessé de se manifester dans les diverses sections de notre établissement nous ont amené à choisir un plus vaste local. A partir des premiers jours d'avril, les bureaux et les ateliers du SAMEDI seront au No 35 rue St-Jacques, dans le spacieux édifice autrefois occupé par l'*Estandard* et, plus tard, par la *Minerve*. Notre clientèle d'abonnés, d'annonceurs et d'impressions commerciales et autres est priée de prendre note dès maintenant de cet avis.

Chronique des Théâtres

HER MAJESTY'S

Le Majesty a une excellente façon de nous faire lui pardonner ses jours de fermeture ! C'est de venir nous offrir ce qu'il y a de mieux. Ainsi cette semaine, la célèbre troupe opératique de Jefferson De Angelis interprète une œuvre qui est sans cesse nouveauté d'ordre supérieur ici : *The Jolly Musketeers*. Cette œuvre permet à la fois aux vocalistes et aux comédiens de faire valoir leurs inimitables talents, chacun dans sa sphère. La mise en scène et le décor de base sont de haute attraction, comme celui d'agrément est au-dessus de toute critique. Il a fallu trois wagons de chemin de fer pour amener ici les accessoires d'une représentation absolument supérieure.

Quelques autres bonnes nouvelles relativement au Majesty : Sousa et sa brillante escouade d'artistes nous donneront deux concerts : le 4 au soir et le 5 au matin. Et durant la semaine de Pâques une troupe d'élite nous donnera : *Princess Chic*, une perle d'opérette.

Enfin, pour la semaine du 30 avril, M. Daniels nous viendra avec une troupe des mieux stylées et jouant : *The Ameer*.

ENTRE AMIS

La popularité si vraie et si considérable de notre excellent ami, M. F. X. Bilodeau, de l'Eldorado, déteignant à juste titre sur son fils Arthur A. Bilodeau, il est arrivé que, l'autre soir, les amis de l'un et de l'autre se sont fort opportunément rappelés que le fils avait atteint sa 21^e année et lui ont offert une bourse très rondelette, soulignée d'une adresse fort élogieuse, mais où rien n'était exagéré. Il va sans dire que notre jeune ami riposta et de la façon la plus heureuse et généreuse. Aussi étions-nous rendus aux petites heures du matin, quand le couvre-feu sonna pour nous. En dehors des amis de la ville — des pékins, dirait Cartal — M. A. A. Bilodeau avait pour le fêter presque tout le personnel artistique de l'Eldorado. Nous ne voudrions clore cette trop courte note sans féliciter en toute franchise l'organisateur de cette exquisite fête, à la fois intellectuelle et de reconnaissance pour un jeune : C'est M. Boiron que l'on est sûr de toujours trouver sur la brèche quand il s'agit de bien faire les

choses. L'Eldorado doit à M. Boiron son existence même et, chaque jour, cette institution, éminemment française, reçoit un regain de vitalité grâce à l'heureuse combinaison de talent et d'énergie qui ressort de la collaboration Boiron et Bilodeau.

ELDORADO

Tous les soirs, un public des plus select envahit la coquette petite salle de la rue Cadieux ; à 8 h. $\frac{1}{2}$ la salle est comble et les retardataires sont obligés de se tenir debout, ce qui ne les empêche pas, malgré la fatigue, d'applaudir frénétiquement les numéros attrayants du programme qui défilent devant leurs yeux.

Cette semaine, M. Harmant a encore mis en scène deux pièces à succès : *Mademoiselle Louloute*, opérette en 1 acte dans laquelle l'inimitable Moret accompagné de Valhubert, Mme Angèle D'Arcy et Rhéa s'est fait applaudir à outrance et *La Nuit du 15 Octobre*, comédie en 1 acte, une des plus désopilantes du répertoire, jouée avec entrain par les meilleurs artistes de la troupe, MM. Moret, Harmant, Cartal et Mlle Angèle D'Arcy.

Quant à la partie concert, elle est de premier ordre : Les Jourdan, Marthe Trémont, Harmant-Rhéa, Angèle D'Arcy, Jeanne Blonck, Modesta et MM. Cartal, Valhubert et Méry, font les délices du public. En répétition pour le 9 mars : *Jack l'éventreur*, pièce canadienne en 1 acte.

SOIRÉES DE FAMILLE

Notre excellent essaim d'amateurs est revenu d'instinct à la comédie, après avoir poussé de très heureuses bordées vers d'autres champs.

On nous a donné la semaine dernière *Les Boutinards*, une pièce épatainte avec à peu près la même distribution que l'an dernier. Le succès a été vif et complet. MM. Duhamel, Roy et Bédard ont eu la haute main sur les grandes et délicates difficultés d'interprétation.

Cette semaine : *Le Dompteur*, de d'Ennery.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Il est incontestable, dans le monde des théâtres, que l'établissement des Variétés, du premier coup, a obtenu une cote enviable. Chaque semaine il y a progrès et les vaillants artistes de la maison ne reculent devant aucun effort. C'est ainsi, que cette semaine, ils nous donnent avec une mise en scène parfaitement originale : *Pirates de la savane*, cette pièce qui ne vieillit point, qui a ému tant de générations et que nos amis des Variétés interprètent de façon à nous faire croire que c'est une nouveauté.

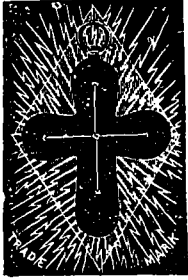
PARC SOIHER

Les directeurs de cette institution, tout occupés qu'ils soient à préparer leurs multiples programmes de l'été, ont toujours l'œil ouvert sur le parfait agencement de leurs représentations des dimanches. C'est ce qui nous a valu, l'autre jour, une couple d'heures de sensations à la fois piquantes et charmantes et ce qui, d'après la rumeur, nous est encore réservé pour dimanche prochain.

STRAPONTIN.

La Croix Electrique Diamant

(Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, incontinence et

toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaques d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient toujours en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat postal ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instructions sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix Electrique ORNEE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. PETERSEN, Adressez: Richfield, Utah.

The Diamond Electric Cross Co., 312 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

Le 7 juillet 1792, M. Lamourette, député à l'Assemblée législative, y prononça un discours très touchant sur la scission qui régnait entre les représentants du peuple, au grand déplaisir des vrais amis de la Constitution, à laquelle en réalité la majeure partie était dévouée. Cette harangue donna lieu à un mouvement subit qui parut annoncer la réconciliation générale. Les députés de tous les partis s'embrassèrent à qui mieux en jurant d'être unis pour le bien de la patrie.

Mais cette réconciliation ne dura pas vingt-quatre heures; dès la séance suivante les dissentiments reparurent. Aussi les gens qui rient de tout dirent-ils que le baiser *Lamourette*, n'était qu'un baiser *d'amourette*, et non d'amour.

Notons que dix-huit mois plus tard le même Lamourette mourait sur l'échafaud révolutionnaire.

Crayon à Charme Pour introduire notre catalogue illustré, nous en enverrons franco par la poste, ce crayon magnifiquement gravé, fini en argent, pour dix centimes. Il fait une brochure de montre en même temps jolie et utile, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le tube de plomb tel que décrit. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

GAGNEZ Cette magnifique montre en vendant seulement 3 douzaines de paquets de grains de pois sucrés à 10c chacun. Chaque gros paquet contient 100 grains de pois sucrés. Toutes les couleurs. Envoyez-nous votre adresse et nous vous enverrons l'argent, et nous vous expédierons votre montre, tout cela gratis. La saison est courte, alors commandez immédiatement. Promettez-vous de gagner. L.S. Toronto



Il y a des coquilles vraiment déplorables.

Dans une étude sur lo prince de Bismark, un de nos confrères rappelle que cet homme d'Etat, qui semblait défier les années et que la mort eut tant de mal à terrasser, avait été, par une sorte de prescience, surnommé par les siens: *Le grand chaudière de fer*.

C'est à l'occasion d'une crise ministérielle, que le maréchal, MacMahon, alors président, ayant appelé le duc d'Audiffret-Pasquier pour le consulter, lui dit:

— Ah! mon cher duc, je suis dans la crotte jusqu'au cou.

— Alors, monsieur le maréchal, ce n'est lo cas de dire: "J'y suis j'y reste."

POUR Votre Argent

Vous obtenez une pleine valeur pour chaque centimètre d'achat que vous faites ici. Pas de meubles à bon marché qui tomberont en ruine dans un an ou deux, mais de bons meubles qui vous dureront toute la vie et vous donneront pleinement satisfaction.

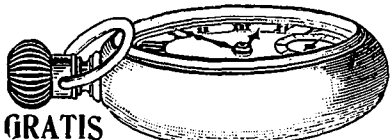
Venez voir nos prix et qualité, si vous êtes pour acheter quelque chose, à partir d'un simple morceau jusqu'à un ameublement complet de ménage.

Renaud, King & Patterson

652 RUE CRAIG,
2442 RUE STE-CATHERINE

La vie est une montagne, qu'il faut gravir debout et descendre assis.

La photographie est à la peinture ce que l'orgue de Barbarie est à la musique.



GRATIS

Vous pouvez gagner cette précieuse montre Américaine à remontoir avec régulateur, en vendant seulement 20 épingles ornées de pierres à 10c, chacune. La montre est belle et bien faite, recommandable et garantie sous tous rapports, une montre que tout homme serait fier de posséder. Les épingles sont de belle apparence, et sont ornées de pierres qui ressemblent aux saphirs, émeraudes, rubis, etc., et se vendent presque d'elles-mêmes, et elles n'ont jamais été offertes à aussi bas prix. Envoyez-nous et nous vous enverrons les épingles, quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre montre, tout à fait gratuitement. Gem Pin Company, Boite L.S. Toronto.

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 26 Mars '00

LA NUIT DU 15 OCTOBRE

Comédie Bouffe en un acte

MADemoiselle LOULOUTE

Opérette en un acte

Viétop Morot || Les Jourdan

des theatres de Paris || Duetistes Parisiens

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 1/2 heures
Soirée... à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver:

Admission, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1.

Tel. Bell: Est 1621

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en or, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberamirgau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

Admission: Au Musée 10c, — à l'Odéon 10c, — Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

L'INDIGESTION

Le Manque d'Appétit, la Dyspepsie, le Malaise après les Repas.

Comment une dame bien connue d'Iverness, Que., fut guérie.

Pas d'appétit, une digestion difficile ou pénible signifie que tout le canal alimentaire est gravement dérangé et l'on en trouve la preuve dans les symptômes suivants: La langue se charge, les intestins dans la plupart des cas se constipent tandis que dans d'autres la constipation alterne avec la diarrhée bilieuse. Le système nerveux trahit une agitation anormale et les maux de tête deviennent fréquents. Si les symptômes sont laissés à leur développement, l'on ressentira ensuite rapidement une faiblesse corporelle très grande, un abattement nerveux extrême, et tous les signes d'ébranlement général des organes de la vie, battements de cœur, affaiblissement du pouls, de l'anxiété et une inquiétude grandissante. Si vous souffrez de n'importe quels maux d'estomac, ne retardez pas à commencer le traitement. Cette maladie est docile au traitement car il a été prouvé que dans ses manifestations les plus graves, elle céda vite aux effets produits en quelques semaines, par les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**, dont quelques doses produiront invariablement plus d'effet qu'un traitement prolongé avec tout autre remède. Ces Pilules ont été prises avec avantage dans bien des cas considérés comme incurables et pour lesquels d'autres médicaments avaient été pris inutilement. Tel fut le cas de Mme Henderson. Elle avait essayé nombre de remèdes et n'obtint de guérison qu'après avoir suivi un traitement avec les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**.



Elle souffrit pendant des années d'abattement général, sa constitution était presque épuisée. Elle fut soignée pour des maladies de cœur, de nerfs etc., mais son mal était la dyspepsie, sa nervosité et son abattement n'était que les symptômes de cette maladie. Lisez sa lettre et suivez son exemple:

"Il y a quelques mois, dit-elle, je perdais la santé sans que je puisse en savoir la cause. Je ne pouvais me rappeler aucune circonstance où m'étant exposée, je puisse attribuer mon mal à ce fait. Je ne ressentis d'abord aucune douleur, rien que de la faiblesse entraînant l'affaiblissement moral et l'abattement. Mon appétit et ma digestion étaient mauvais, ma force primitive commença à disparaître. Je souffrais de maux de tête et d'insomnie. La vie me devint un poids et un fardeau et je ne prenais plaisir à rien. Je consultai des médecins, essayai nombre de remèdes, mais tous ces traitements ne produirent pas de bons résultats. Tel était mon état, quand il y a un mois, on me recommanda vos Pilules et je commençai à les prendre ponctuellement, suivant en même temps les conseils de vos médecins. En moins de deux semaines, j'éprouvai beaucoup de soulagement. Avec ce grand changement, je vis mon appétit renaître, et mes vivres ne me fatiguèrent plus. Néanmoins, je continuai de prendre les Pilules pendant deux semaines encore et je ne cessai le traitement que lorsque je me sentis aussi bien et aussi forte que jamais. Depuis, je n'ai pas été malade, ma santé est complètement rétablie et je puis de nouveau vaquer à mes occupations, grâce aux **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**. (Signé) IRA W. HENDERSON.

En regardant autour de nous, nous sommes surpris de voir si peu de personnes en santé. Le plus grand nombre est victime d'une maladie des organes de la digestion—la dyspepsie.—A ceux-là nous affirmons en toute confiance que les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** sont le remède qui les ramènera à la santé.

Pour créer l'appétit, restaurer les constitutions débiles, enrichir le sang, dissiper l'abattement physique en général, rien ne peut être comparé à ce remède simple, sûr et efficace.

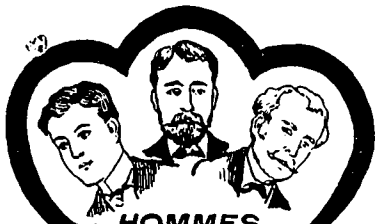
Ceux qui sont en quête de santé ne doivent pas se décourager, mais doivent écrire immédiatement à nos Médecins qui leur donneront des conseils pratiques gratuitement. Ils devraient aussi commencer à prendre les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** et seront rapidement rendus à leur pleine vigueur, à la santé, au bonheur.

CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes qui désiraient obtenir des conseils de nos médecins spécialistes sur leur maladie, devraient écrire immédiatement pour notre blanc de consultation, ainsi que pour notre livre "La Prolongation de la Vie," que nous leur enverrons absolument pour rien. Nos Médecins Spécialistes soignent les hommes et les femmes également.

Les **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**, se vendent dans toutes les bonnes pharmacies, au prix de 50 cts la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Exigez sur la boîte la signature: BONARD, Chimiste. Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les envoyons franco sur réception du prix.

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 Rue St-Denis, Montréal.



HOMMES

JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



RAYONS X Notre tube de rayons X est une merveilleuse petite invention qui vous donne et amuse à la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os de vos mains, la colonne vertébrale, le front d'un manchon de pipe, etc. Envoyez franco par la poste, pour 15c. Johnston & McFarlane, Toronto.

NE REMETTEZ PAS

Quand vous ressentez le moindre embarras de la gorge prenez vite une petite cuillerée de *Baume Rhumal*. Vous vous en trouverez bien. 37

Chez les Grecs, les comédiens étaient tenus en grand estime. Saint Augustin, dans sa Cité de Dieu, dit à ce propos : "Le théâtre servait autrefois à faire voir les dieux du paganisme avec la même majesté qu'on leur attribuait dans le ciel. La théologie de ce temps-là ne croyait pas qu'on pût les mieux honorer et apaiser qu'avec des pièces de théâtre, lorsqu'ils avaient montré leur colère par quelque prodige ou par quelque fléau, et c'est sur cela qu'était fondée la considération que le public avait pour les comédiens."

Vous Avez Employé

Beaucoup de remèdes, dîtes-vous, et vous toussiez quand même? N'avez-vous jamais pris le VIN MORIN CRESO-PHATES? Essayez-le et vous ne direz plus la même chose. Se vend couramment.

Le Grand Remède

Pour les femmes ou jeunes filles pâles, maigres, sans force ni courage, les PILULES CARDINALES du Dr Ed MORIN. Se vend chez les marchands de remèdes, ou par la malle, à 50 cts la boîte ou, si vous aimez mieux, à \$2 50 pour 6 boîtes. Adressez : Dr Ed. MORIN & CIE, 48 rue St-Pierre, Québec.



QU'EST-CE ?

L'appareil le plus complet. Fait d'ivoire végétal. Étendu, mesure au delà d'un pied. Ressemble beaucoup à un reptile tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge enflammée. L'appareil qui cause le plus d'amusement sur le marché. Envoyé franco par la poste pour 10 cts.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

Dorure...

La science par le moyen de l'électricité vient de faire un grand pas dans cette industrie.

L'imitation . . . Pafaitte de l'Or

par un plaquage, très dense et très durable que l'on fait sur Chaines, Montres, Bracelets, Médailles, etc., etc., à des prix absolument raisonnables, à la . . .

Royal Silver Plate Co.

Bell Tel., 1337 40 Côte St-Lambert

SA COMMANDE



—En achetant un hamac, avez-vous dit que c'était pour deux ?
—Non, pour un et demi.



\$4.65 Une Montre de \$25.00
En apparence, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de chasse, à remontoir et avec régulateur, superbement gravés. Pourvue d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Coupez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner: vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous appartient. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Dites-nous si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir.

ETES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds-muets d'incourables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DR. DALTON'S AURAL CLINIC, 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell: Main 2818

M. de l'Atteignent, jouant aux petits jeux de société, eut, pour pénitence, de faire un inpromptu à la plus jolie personne de la compagnie. Il s'en acquitta aussitôt par ce couplet :

En inpromptu,
Je n'ai rien chanté de ma vie ;
Mais que vos yeux ont de vertu !
Et quand on est aussi jolie,
On a bien le droit d'être servie
En inpromptu.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre incon vénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celui qui ne pourrait venir et en ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Le *Misanthrope*, l'un des chefs-d'œuvre de Molière, fut reçu très froidement à la première représentation. Un fait assez singulier put contribuer à cet insuccès. Après la lecture du fameux sonnet d'Orante, le parterre avait vivement applaudi. Alceste démontrant ensuite que les pensées et les vers de ce sonnet étaient de ces colifichets dont le bon sens murmure, le public, confus et fâché d'avoir pris le change, s'indisposa contre la pièce qui n'obtint alors qu'une réussite fort négative.



Serviettes de Table Japonaises Faites d'étoffes nappes, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême Orient. Bonne grandeur 13x13 pouces, et estampées en couleurs de fleurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 10c. Johnston & McFarlane, Toronto.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son cours quotidien qui suivent sont une preuve éloquent.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'emploi d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette aussi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

Une Recette par Semaine

MARRONS AUX POMMES

Prenez des pommes douces, de qualité ordinaire, coupez-les en 4 et faites-les cuire à l'eau, dans une casserole de terre, avec du sucre et un peu de vanille ou de citron selon les goûts.

Faites cuire des marrons à l'eau bouillante, enlevez l'écorce. Mélangez-les aux pommes cuites, reportez le tout un quart d'heure au feu.

Ce plat se mange tiède ou froid au choix.

Un calfat est occupé à badigeonner la quille d'un vaisseau avec du goudron chaud. Un paysan passe avec un âne. Il s'arrête devant le calfat, et, ne comprenant rien à la besogne :

—Eh ! mon bon, lui dit-il, qu'est-ce c'est que ça ?

Et il lui montrait le bidon de goudron.

—C'est du goudron, dit le calfat.
—Et pourquoi donc frottes-tu comme ça ce diable de bateau ?

—Ah ! dit le calfat, quand un vaisseau est verni au goudron, il glisse mieux dans l'eau, et ça le fait aller bien plus vite.

—Tiens, dit-il au calfat, regarde mon âne. Combien me prendrais-tu pour le faire aller plus vite en le peignant avec ton vernis ?

—Oh ! répond le calfat sans rire, pour toi ce ne sera rien.

—Bonne affaire ; alors rends-moi ce service !...

* *

Il en est des livres comme des gâteaux ; plus ils sont lourds, moins ils sont feuilletés.

Le 10 mars 1863, le prince Guillaume de Prusse, l'empereur actuel, assista avec sa mère, l'impératrice Frédéric, au mariage du prince de Galles, dans la chapelle Saint-George de Windsor Castle. Il avait quatre ans.

L'évêque d'Oxford, monseigneur Wilberforce, qui assistait à la cérémonie derrière les invités princiers, a conservé de cette fête un souvenir qu'il a soigneusement noté dans son journal :

"Le petit prince Guillaume de Prusse se trouvait placé entre deux oncles qui avaient toutes les peines du monde pour le faire tenir en place ; chaque fois qu'il faisait un mouvement, une main s'abaissait sur lui. Pour se venger, le prince Guillaume mordait ses oncles dans les jambes que ceux-ci, dans leurs costumes d'highlanders, avaient à découvert".

Il paraît que Guillaume II a ri aux larmes en lisant ces souvenirs de sa turbulente enfance.

"Le BROMA"

Est spécialement recommandé aux personnes souffrant de Dyspepsie nerveuse, Maux de Tête, Névralgie, Constipation, Insomnie, Manque d'appétit, Digestions Lentes, Mal de Cœur, Palpitations du Cœur, etc., etc., toutes les maladies dues au mauvais fonctionnement du sang et des nerfs.

Se vend partout.

Charles XII, roi de Suède, préoccupé d'une affaire importante, se rendit un jour, de grand matin, chez son ministre pour en conférer avec lui. Le ministre était encore au lit, le prince dut attendre quelques instants. Il y avait dans l'antichambre un soldat qui attendait aussi. Charles lui fit plusieurs questions, auxquelles le soldat répondit familièrement. Enfin le ministre se présente, et fait ses excuses au roi. Le soldat, confus de lui avoir parlé avec tant de liberté, se jette à ses pieds et lui dit "Pardonnez moi, sire, je vous ai pris pour un homme."

—Il n'y a point de mal à cela, mon ami, lui répondit le prince en souriant, rien ne ressemble plus à un homme qu'un roi.

* *

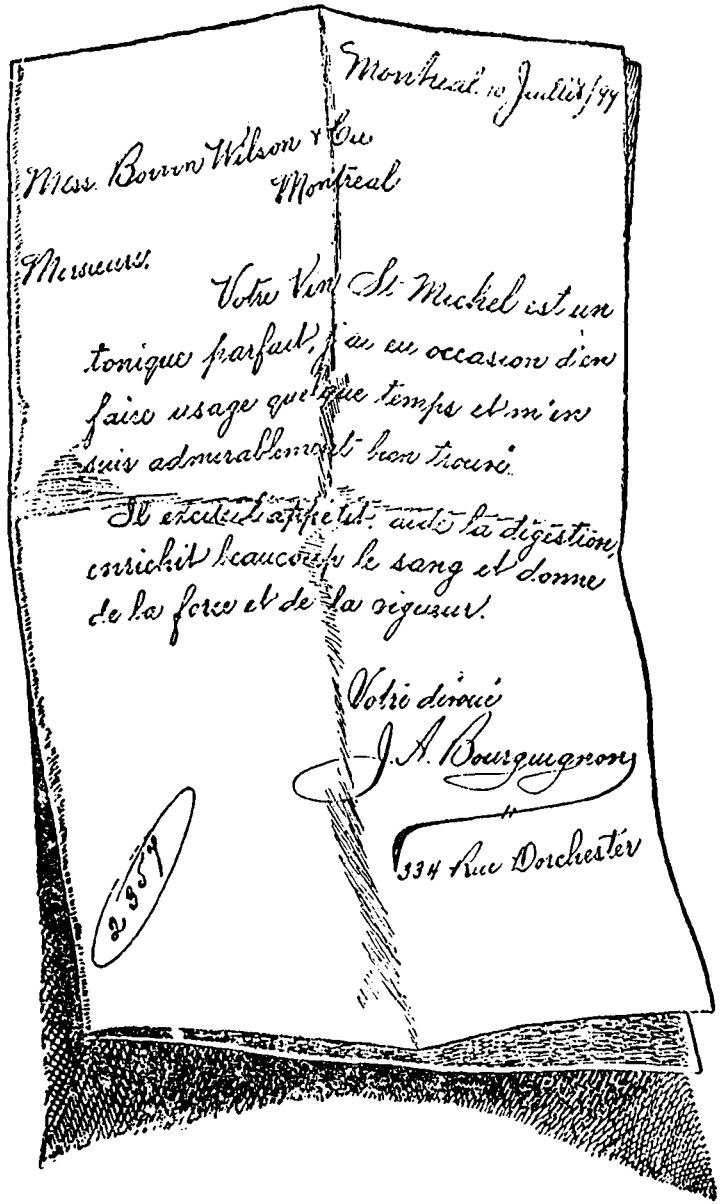
Le cheveu était autrefois regardé comme l'emblème de la propriété. De là venait, que lorsqu'on concluait un marché, on avait coutume de s'arracher un cheveu sur lequel on soufflait. Ainsi s'explique que l'on trouve parfois dans la cire des cachets de vieux actes de vente, un cheveu que l'on croit avoir été pris par mégarde, en faisant couler de la cire chaude, mais qui y aurait été mis intentionnellement comme signe d'adhésion du vendeur.

Peut-être est-ce par suite de cet ancien usage que dans le seau d'une lettre, la seule que l'on connaisse portant la signature de Jeanne d'Arc, se trouve un cheveu noir qui proviendrait de l'héroïne.

CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale, propriétaire des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.

No 202 Rue St-Denis, MONTREAL, Que.



Mme. Cath. Guevremont

48 RUE WORCESTER, Nashua, N.H.

Dit : "Durant cinq ans j'ai souffert de débilité générale. J'avais de gros maux de tête, et bourdonnements dans les oreilles et je peux dire que j'avais des douleurs dans tous les membres. J'étais pâle, faible et découragée et je faisais mon ouvrage avec beaucoup de difficultés. Béni soit les Pilules Rouges du Dr. Coderre qui m'ont ramené à une si parfaite santé, car je n'avais plus confiance à aucun remède pour me guérir. Je recommande les Pilules Rouges du Dr Coderre à toutes les femmes et jeunes filles qui souffrent sans espoir de guérison."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jusqu'à 6 hrs p.m. Dimanches exceptés. Ecrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devront être adressées à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

Le premier trottoir a été commencé à Paris vers 1780 sur un des deux côtés de la nouvelle route du Théâtre Français. La mode en était venue de Londres. Avant cette innovation, les passants n'étaient protégés des voitures que par des bornes espacées ça et là. Quand il avait plu, le chemin des piétons était impraticable, la place réservée aux voitures étant seule pavée.

La mélodie est à la musique ce que les pensées sont au discours.

Si avant de tirer vanité d'une chose qu'ils ont faite, les hommes voulaient bien s'assurer qu'elle leur appartient réellement, il n'y aurait guère de vanité dans le monde.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infallible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

Carabine a Air Daisy

GRATIS Nous donnons la carabine à air Daisy aux personnes qui envoient 2 douzaines de boutons de culotte en or à 10 cts. chacune. Le "Daisy" est bien fin et plaqué en nickel-essayé avec soin et minutie, parfaitement ajusté avant de sortir de la manufacture. Elle est prête pour tirer à la cible, et pour tirer les mousquets, rats, etc. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les boutons. Quand vous les aurez reçus, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre carabine tous frais payés. LEVER BUTTON COMPANY, Boite "L.S." Toronto, Canada.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

Mlle M. L. Dangore, Ste-Luce, Que., écrit :
 " Je vous ai écrit la dernière fois pour une de mes amies, Mme Parent, à qui j'ai fortement recommandé vos remèdes, elle désire commencer le traitement aussitôt que possible. Si vous vous le rappelez, j'ai suivi votre traitement l'hiver dernier, et grâce à vos remèdes je me suis bien rétablie. Depuis ce temps-là, je n'ai pas perdu une seule occasion de faire connaître votre traitement, et je continuerai de le faire afin de diminuer un peu la dette de reconnaissance que je vous dois pour tout le bien que vous m'avez fait.

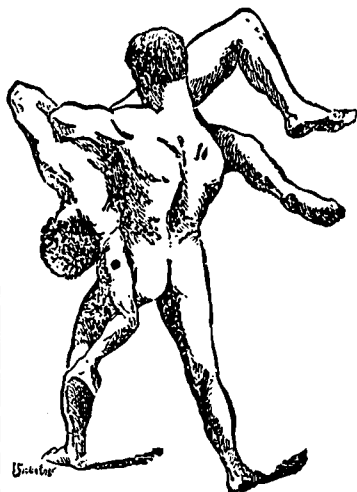


TOUTES LES FEMMES MALADES

Devraient suivre l'exemple de Mlle Dangore et comme elle, retrouver la santé, force bonheur. Ecrivez aujourd'hui à Mad. Richard pour ses conseils qu'elle sera heureuse de vous faire parvenir gratuitement. Aussi procurez-vous son dernier livre " LE GUIDE DE LA FEMME " envoyé sur réception de 10 cts, pour couvrir les frais de poste. Le vrai moyen pour retrouver le chemin de la santé. Ne retardez pas. Ecrivez aujourd'hui. Mad. J. C. Richard, Boite 996, Montréal, Que.

VOYEZ LE MUSCLE SE DÉVELOPPER

L'Athlete est Fier de Voir sa Force Augmenter



Aussi longtemps que le monde durera, les hommes désireront être plus forts qu'ils ne le sont. Il vient un sentiment d'orgueil à l'homme qui constate que sa poitrine s'arrondit et que ses tissus débordent de vitalité.

C'est ce qui ennoblit l'homme — l'ambition d'être mieux que ce qu'ils sont, c'est-à-dire de briller, d'être respecté.

Mes vingt années de relations professionnelles avec des personnes cherchant à recouvrer la vitalité perdue m'ont permis de perfectionner ma célèbre

Méthode du Dr Sanden

pour appliquer l'Électricité dans le but d'augmenter la force nerveuse et vitale. Son succès est merveilleux. Du moment que mon appareil touche au corps, les énergies vitales augmentent ; ces énergies croissent de jour en jour et produisent la plus forte somme de puissance.

Venez ou demandez ma brochure gratuite.

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau : de 9 h. a. m. à 6 h. p. m. ; le dimanche, de 11 h. a. m. à 1 h. p. m.



BOUTON ELECTRIQUE.

Une imitation exacte de la cloche électrique, faite d'étable, très bien poli, avec bouton en ivoire noir. Peut être fixé au-dessous de la poche de vest, et donne à l'ouvrier un choc quand il se couche la nuit. C'est l'art de la plus amusant. Par la poste 10 ou 3 pour 25c. Envoyez pas de timbres. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Le cœur est un trésor, ce n'est pas une aumône.

La Force,

la pureté et la propreté sont les qualités les plus en vue du . . .

Soda a Pate "COW BRAND" De DWIGHT.

Une cuillerée à thé de ce Soda vaut à peu près une cuillerée à dessert du soda ordinaire.



Voyez cette marque sur le paquet.

JOHN DWIGHT & CIE

34 Rue Yonge, TORONTO

Un humoriste du siècle dernier — dont un article anonyme se trouve dans le *Journal de Paris* — écrit ceci :

" Quel pays que la Chine ! point de blé, partant point de pain à Pékin ! Point de vignes, partant point de vin dans tout l'Empire ! Point d'huile d'olives ! Point d'huîtres ! On y trouve de la peinture sans ombre, de la musique sans harmonie, des palais de bois, dit-on, sans architecture, beaucoup de science et de littérature perdues, dit-on, un alphabet de 30,000 lettres, une langue toute de monosyllabes et... avec tous ces défauts ou semblants de défauts, il n'y a point d'empire au monde qui ait vécu autant que l'empire de la Chine... et la Chine a plus d'habitants à elle seule qu'il n'y en a dans toute l'Europe ! "

**

Il y a certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

P. G. MOUNT, E. E. Ph.

Opticien Diplômé
 Examen de la Vue GRATUITEMENT
 Assortiment complet d'Optique
 A la PHARMACIE ST-DENIS

Quelqu'un ayant dit que M. de Liancourt avait autant d'esprit que M. de Lauzun, M. de Créqui alla trouver ce dernier et lui dit :

— Tu dînes aujourd'hui avec moi.
 — Mon ami, cela m'est impossible.
 — Il le faut ; tu y es intéressé.
 Comment ?
 — Comment ?
 — Liancourt y dîne ; on lui donne ton esprit ; il ne s'en sert point, il te le rendra.

Notre mot *fralater*, en vieux français *fralater*, viendrait du german *verlaten*, et, en principe, signifiait tirer une boisson au clair, la transvaser. Le transport d'un vase à l'autre a amené l'idée de mélanger et le mélange celle de l'altération. Delà l'acception actuelle.

**

Les châteaux en Espagne sont les édifices qui nous coûtent le moins à construire, mais le plus à démolir.

EUGENE FIELD'S POEMS. A \$7.00 BOOK

The Book of the century Handsomely Illustrated by thirty-two of the World's Greatest Artists.

But for the noble contribution of the world's greatest artists this book could not have been manufactured for less than \$7.00. The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address :

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND,
 (Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago
 If you also wish to send postage, enclose 10 cts.

Mention this Journal, as Adv. is inserted as our Contribution

GIVEN FREE

to each person interested in subscribing to the Eugene Field Monument Souvenir Fund. Subscribe any amount desired. Subscriptions as low as \$1.00 will entitle donor to this daintily artistic volume "Field Flowers" (cloth bound, 8 x 11), as a certificate of subscription to fund. Book contains a selection of Field's best and most representative works and is ready for delivery.

But for the noble contribution of the world's greatest artists this book could not have been manufactured for less than \$7.00. The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address :

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND,
 (Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago
 If you also wish to send postage, enclose 10 cts.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

GRATIS

Carabine a Air Daisy

Nous donnons cette magnifique carabine aux personnes qui voudront seulement deux douzaines de paquets de graines de pois-sureau 10c. chacun. Chaque gros paquet contient 60 cartouches les plus odoriférantes. Toutes les cartouches. Cette carabine est des mieux faites et des derniers goûts, bien finie, plume en nickel, soigneusement essayée et pourvue d'une mire, avant de quitter la fabrique. C'est exactement ce qu'il faut pour tirer à la cible ou pour tirer les chats, rats, moutons, etc. Envoyez cette annonce avec votre adresse et nous vous enverrons les graines. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous expédierons votre carabine tous frais payés. Premium Supply Company, Boite L.S., Toronto, Canada.



La Santé des Enfants

Dépend souvent du choix et de la surveillance attentive de leur régime alimentaire.

La Peptonine

est l'aliment par excellence des petits enfants ; pur et stérilisé, il favorise la croissance et le développement de nos bébés, sans accidents ni inconvénients.

En vente partout 25 Cents la Grande Boîte.

Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-ville,

MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

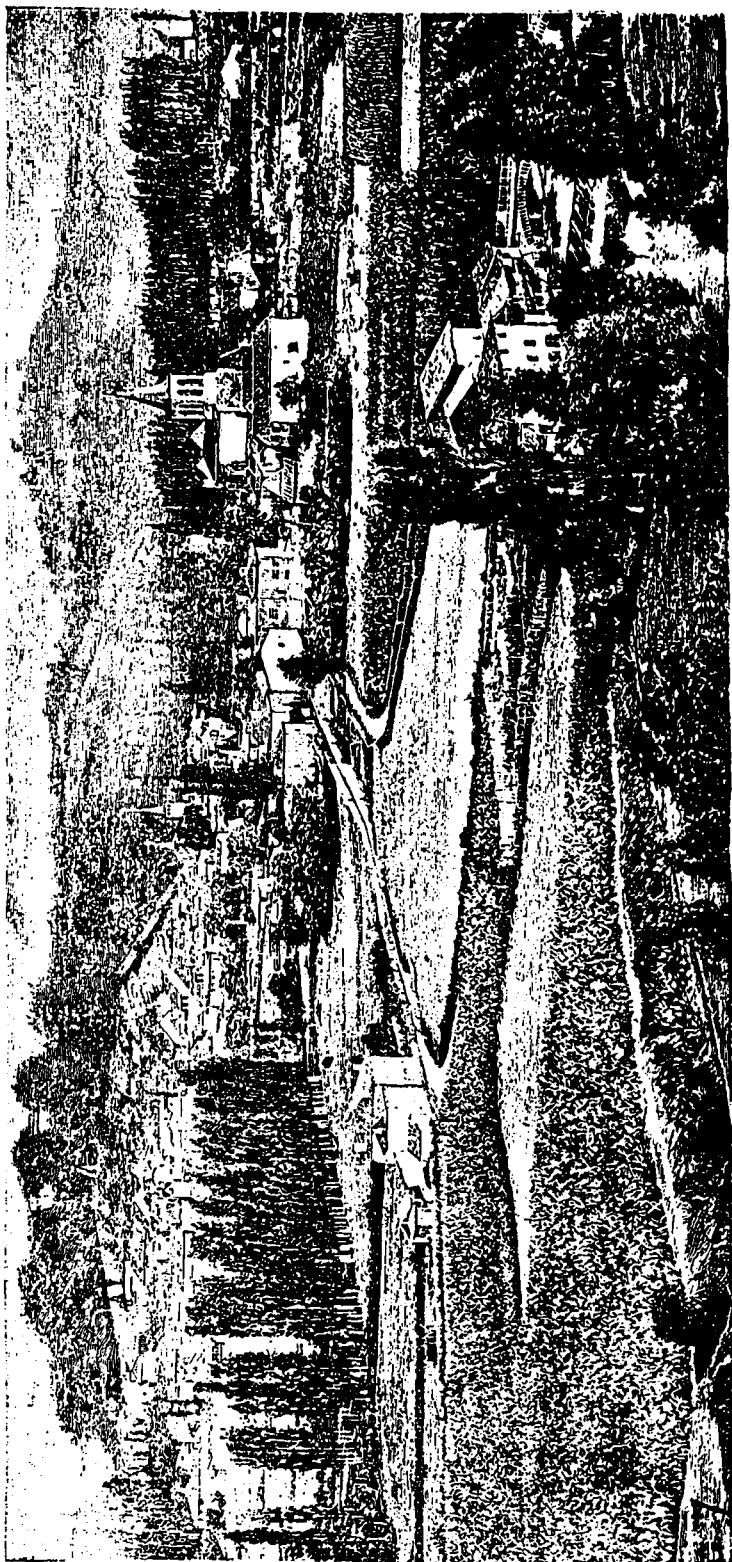
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 225



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes A Asselin, J O Brisson, O Bérubé, E Chapleau, C Duchrocher, P Desjardins, L'Abbé, H Lucas, L Liberté, G Mettetz, D Pilotte, Miles M Antoine, A Asselin, M L Chauvin, P Champagne, A Chaput, M Lajoie, G Landry, A Mercier, R Moss, O Michaud, A Normandeau, G Ouimet, M L Piché, J St Louis, A Rousseau, B Rhéaume, O Thibodeau, A Vallée, L Warnault, MM C Brodeur, L Rousseau, A Bigras, J Beaudry, O Cholette, C Cousineau, H Charbonneau, C Cholette, A Drolet, J Galipeau, P Gaudette, J Gagnier, E Germain, J Z Jetté, S Laporte, L L'Espérance, O Lalonde, E Matto, J Mongeau, G Ouimet, A Pageau, J A Kavalakir, P O Richard, N Villemain, C Vallée (Montréal), M J Duhamel (Saint au Récollet), Mme H Perrault (Beauharnois), Mlle A Côté (Bic. Co de Rimouski), Mlle R Gury (Calumet, Co d'Argenteuil), Mme Beaulieu (Casselman), M N Couture (Chaudière Basin, Co Lewis), Mlle A Corbett (Chonneville), M H Hubert (Coaticook), Mlles E Côté, R A Darche, M M R Connolly, J H Garolais, M L Isfrance, Mlle V Paquette (Danville), M B Duquette (East Sherbrooke), M A P Leau (Grand Mère), M O Guénette (Hull), M M J Geoffroy, P Perrault, J E Banette, A Ferland (Joliette), M A Lefebvre (La Baie du Febvre), M J T Marceau (Lac Mégantic, Co Compton), Mme M Plouffe (Lachino Docks), Mlle I McGee, Mlle E Page (Laprairie), Mlle A Tremblay (Longueuil), Mlle M Armand (L'Épiphanie), MM Gosselin, F Guy, J A Poire (Lévis), M G Chicoine (Mont St Hilaire), Mlle A McKinnon (Matane), Mlles R Compain, R D'Auray, D Paquet, MM A Laurin, A Laframboise,

J Lemay, I Moffet, F Sabourin, J Valiquette (Ottawa), M Wharburton (Wharburton), Mlle M Lypierre (Pisiroville), M A Huard (Plessisville), Mme E Richard, Mme Yvo Piset, Mlles A Fournier, E No'ia, MM J Allaire, L Amyot, L Burtin, L Gagné, O Vézina, G Houde, J Héroux, A Lefebvre, E Parent, J Lamonde (Québec), M O Blais (Sherbrooke), Mme H Groulx, MM A Cartier, P Lavallée, N Francœur (Jorel), M P Leblanc (Sherbrooke), M P Rochet (Sainte-Anne de la Pêrade), Mlle B Massé (St-Césaire), Mlle D Landry (St-David de l'Aube Rivière), Mlle J Boyte (St-Dominique, co. Soulanges), S Doucet (Sto-Eulalie, co. Nicolet), Mlle Ludovicka Lagoux (Station St-Evariste), Mlle Floro de La Barre (St-Gregoire, co. Nicolet), A Michaud (Sto-Flavie Station, co. Matane), Mme Corinne Leclair (St-Guillaume Station), H Lepage, Mme S Dupuis (St-Henri de Montréal), Mme C Cusson, O Borduas, L Laliberté, J A It Morin, P Savoy (St Hyacinthe), J C Royat (St-Jerome), Mlle M Chaput (St-Jean), Mlle M Thomassin (St-Joachim, co. Montmagny), A Gadous, M Andy (St-Joseph de Bordeaux), Mlle N Béland (St-Julie de Somerset), L A Caron (St-Julie, co. Mégantic), Mlle de Lachevrotière (St-Louis de Lotbinière), C H Robillard (St-Lin), P Collin (St-Thomas de Montmagny), Mlle A Perrault (St-Pierre-les-Becquets), B Arel (St-Roch de Québec), Mlles J Bélanger, M Couturo, Mmo J Carrier, L Germain, A Dagenais (St-Romuald), E Emile Dutrisac (St-Rose), Mme C Blouin, Pierre Cloutier, A G Lapointe (St-Sauveur de Québec), Mlle C Gaudet (St-Samuel de Horton), Walter Lefebvre (St-Zéphirin de Courval), Alex Chapleau (Terrebonne), Mlle Laura

Henry Morgan & Co.

Colonial House

Square Phillips

HENRY MORGAN & CO. attirent l'attention du public sur leur Nouveau Département de

Tapisseries & Décorations Artistiques Pour Maisons

Comprenant Tapisseries de toutes descriptions et spécialement une superbe collection des plus récentes productions pour la saison prochaine.

L'assortiment est considérable et consiste seulement en Dessins Nouveaux et en couleurs particulièrement choisies pour un commerce de haute classe. Les futurs acheteurs sont priés de considérer les Prix, Qualités et Dessins.

Dessins Artistiques et Floraux convonables pour Chambres à Coucher et Boudoirs. Aussi imitations de chintz et de satins rayés. Prix : de 8c., 10c., 15c., 20c., 25c. et 35c.

Pour Salles à Diner, Corridors et Librairies :

Burlaps, Effets Canevas, Tapestry, Maure, Turc, &c. Prix : 10c., 15c., 20c., 25c. et 35c. par rouleau.

Une Visite à ce Département est spécialement sollicitée.

Commandes par la Maille exécutées promptement. Echantillons envoyés et Informations donnés.

HENRY MORGAN & CO.

MONTREAL

Champoux, A R Shehyn (Trois-Rivières, Q), Mlle R A Brouillette, J H Ledoux (Waterloo, Q), Mmo A J Wait (Winnipeg, Man), Alfred Paradis (S. Adams, Mass), Mmo V Quirians, Mlle Lena Lemieux (Augusta, Me), C Guilmond (Berlin, N H), Mlle A Desbiens, O Lapointe, H Chrisman (Brunswick, Me), Mmo H St-George (Central Falls, Mass), Mlle R Chabot (Cohoes, N Y), Joseph Rioux (East Barre, Vt), Mmo E Brodour, Miles G Turcotte, M Caron, MM A Plante, A Paquin, E Degagné (Fall River, Mass), M A Morneau (Greenville, N H), Mlle C Auger, M Geo Bernard (Holyoke, Mass), M A Dubois (Lynn, Mass), M J J Carmel (Lisbon, Maine), Mlles J A Martin, S R Page, MM W Tellier, A Lavigne, A Bourassa (Lawrence, Mass), Mlles R Caron, P Manseau, M Turcotte, MM L Caméré, C Clandonnet, O Brassard, J A Rainville (Lowell Mass), Mmes A Carrier, N Provancher, P Prault, Mles A Paquette, L Moreau, M St-Hilaire, MM S Racour, C Marchand (Leicester, Me), Mmo O Desmarais, MM E Blanchette, A St-Louis (Marboro, Mass), M H Côté, Mmos P Cournoyer, R Côté (Manville, R I), Mlles B Drouin, A Thériou, A Bilodeau, R Dalgic, MM J Delisle, E Lacerte, P Lacerte, F Lavallée, A Houliager (Manchester N H), Mlle B de Champlain (East Barrington, N H), Mlle S Puyan, MM J H Deland, F A Puyan (Nouvelle Orléans, La), Mlles R Guimont, R Lacerte, MM E Chapdelaine, D Dextraze (New Bedford, Mass), Mlles J Rivard, A Adams, E Langford, M N Chaput (Nashua, N H), M P Vrolot (Nawtucket, R I), M E Carrier (Providence, R I), M J A Rogers (Salem,

Mass), MM E Morin, O Lange, A C Beaulieu (Spencer, Mass), M A D Benoit (Free Rivers, Mass), Mmo D B ruler, M A Bolro (Taftville, Conn), Mmo J Fontaine, A Choneste, F Lemieux, MM A Bellerose, G L'Anon, C Sylvestre (Woonsocket, Mass), MM J Rousseau, E Donovan, L J Côté (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Ph Dubeau, Mmo L Prévaille, Mlles A Lalonde, B Rousseau, MM N Chayer, R Halle, A Galarneau, J Sitoleux (Montréal), Mlle A Quesnel (Valois Ville, Q), M Clément (Québec), Mlle L Seloux (St-Bonifacio, Man), L Maillon (Manchester, N H), Mlle A Sanssoucy (Marlboro), J Dorbas, C Janfre (Nouvelle-Orléans, La), P V Latour (Worcester, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle V Rousseau, St-Ave Duluth (Montréal), M J Allaire, St-Genève, Ave : M L Amyot, M rue St-Joachim (Québec), Mmo S Dupuis, Ste Emilie (St-Henri de Montréal), M P Latour, 1280 Harding (Worcester, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

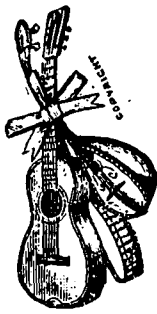
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Corset C. P. Nouveaux Gants de Kid



A la Sirène, "MIGNON" 4 Agrafes, Rose, Bleu, Blanc, Noir. Prix : \$1.00 et plus.

Nuances Recherchées : CYRANO, VIOLET, etc. GANTS de Kid Noir, faits sur mesure, garantis et ajustés — Brodés. \$1.00 et plus la paire. GANTS de Kid, 1 bouton, couleur ou noir. 50 cts la paire. Gants et Corsets réparés à peu de frais. J. B. A. LANCTOT, fabricant de Gants 152 RUE ST-LAURENT



M. J. J. LEVERT
 Professeur de... **Mandoline, Guitare et Banjo**
 Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS
 Leçons données privément à mes salles ou à domicile.
 Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.
2232 RUE STE-CATHERINE
 (Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

Un vieil officier dînait chez un seigneur ; celui-ci, par économie du vin, ou plutôt par singularité, défendit qu'on donnât à boire avant qu'on en fit la demande. L'officier mangeait de tout évidemment, mais sans avoir une goutte de vin pour aider à la digestion. Enfin lassé de manger sans boire, l'invité fait venir le palefrenier, et lui demande ce qu'il donne aux chevaux lorsqu'ils ont bien mangé. — Je monte, dit celui-ci, sur leur dos et je les mène à l'eau. — Monte sur le mien, dit l'officier, et mène-moi boire, car j'ai horriblement soif. Le seigneur comprit et ne laissa plus ses convives lui donner de pareilles leçons.

Quand les Romains eurent conquis l'Espagne, dit l'ancien géographe Strabon, les Espagnols, gens graves et sédentaires, les voyant se promener dans les places des villes en allant et revenant sur leurs pas, leur disaient : "Est-ce que vous vous êtes égarés ? Voulez-vous que nous vous reconduisions chez vous ?"

En voyant passer hier les cuirassiers avec leurs grandes crinières noires flottant sur leurs casques polis, le jeune Toto s'est écrié :

— Faut-il que ces hommes-là aient des cheveux pour qu'ils aient poussé comme ça par dessus leurs casques !

Mademoiselle E. VÉZINA DE QUEBEC

Souffrait depuis Dix Ans de Maladies Nerveuses, Faiblesse Générale et autres Maux propres à son sexe. — Les Médecins les plus distingués lui avaient donné leurs soins sans succès remarquable

Les "PILULES CARDINALES" du Dr ED MORIN la rétablirent parfaitement.

Voici le rapport, aussi fidèle que possible, de Mademoiselle E. VÉZINA, de Québec. Depuis DIX ANS, dit-elle, je souffrais de maladies nerveuses et faiblesse générale, compliquées plus tard de plusieurs autres maux propres à mon sexe.

J'en étais rendu au point de ne pouvoir plus faire mon ouvrage. Je ressentais constamment de vives douleurs, tantôt à la tête, entre les épaules, dans les régions du Foie, tantôt dans les jointures, qui enflaient démesurément, dans les jambes ou dans toutes les parties du corps. Bien des fois, hélas ! j'avais cru mourir, tant je souffrais.

Pendant ces DIX ANS, de douleurs, j'eus recours à plusieurs célèbres médecins. Je fis usage d'un grand nombre de remèdes Patentés, Pilules et autres, soi-disant sans périls pour les maladies de femmes. Les soulagements obtenus ne furent que tem-

poraires et de courte durée. Les personnes qui me voyaient étaient frappées de ma maigre. Toutes s'accordant à dire que je n'en reviendrais pas.

On disait beaucoup de bien des PILULES CARDINALES. Je voulus en faire l'essai. A mon grand étonnement, dès les premiers jours que j'en fis usage, je pus constater un soulagement remarquable. Encouragée par ces premiers succès, j'en continuai l'emploi jusqu'à parfait rétablissement.

MÉFIEZ-VOUS

Les guérisons merveilleuses obtenues, la vente facile et considérable de ces excellentes Pilules, ont fait naître une foule d'imitations sans valeur.

Exiger toujours les PILULES CARDINALES DU DR ED MORIN.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 227



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment par juxtaposition : L'HOMME ET LA CHEVRE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez-nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 4 avril, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 5 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

SECRETS
 Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.
 THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.



La Phosphatine Falières...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal : - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

La... Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,

Le Avril 1900

| | |
|----------------|----------|
| 1 Lot de | \$10,000 |
| 1 " " | 4,000 |
| 1 " " | 2,000 |
| 1 " " | 1,000 |
| 2 " " | 600 |
| 5 " " | 200 |
| 20 " " | 60 |
| 68 " " | 25 |
| 100 " " | 40 |
| 200 " " | 20 |
| 300 " " | 12 |
| 500 " " | 8 |

LOTS APPROXIMATIFS

| | |
|-------------------|------|
| 100 Lots de | \$ 2 |
| 100 " " | 1 |
| 100 " " | 3 |

LOTS TERMINATIFS

| | |
|-------------------|------|
| 999 Lots de | \$ 4 |
| 999 " " | 4 |

3,500 Lots valant . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00 En vente partout

Le Tirage se fait en public

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO., P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Les beaux fruits mûrissent tard, et en haut de l'arbre.

PIPE EN AMIANTE
 On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'une pipe ordinaire. Dure des années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Échantillon de Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.